LE DOUBLE

Par Fiodor Dostoïevski



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Le Double Par Fiodor Dostoïevski

Le Double

Le Double, écrit en 1844-1845, a été publié dans « Les Annales de la Patrie », en février 1846.

I

Il n’était pas loin de huit heures du matin, lorsque le conseiller titulaire Iakov Petrovitch Goliadkine se réveilla, après un long sommeil : il bâilla, s’étira, enfin il ouvrit complètement les yeux. Il demeura néanmoins deux bonnes minutes allongé sur son lit immobile, comme un homme qui ne se rend pas très bien compte s’il est véritablement éveillé ou s’il somnole encore et si tout ce qu’il perçoit autour de lui fait partie du monde réel ou n’est que le prolongement des visions désordonnées de son rêve.

Peu à peu, cependant, les sens de M. Goliadkine reprirent possession avec plus de précision et d’acuité, du champ de ses impressions habituelles. Il sentit fixés sur lui, les regards familiers des murs de sa chambre, poussiéreux, enfumés, d’un vert sale, ceux de sa commode d’acajou, ceux aussi de ses chaises,

imitation d'acajou, de sa table peinte en rouge, de son divan turc recouvert de moleskine, d'une couleur tirant sur le rouge et orné de fleurettes d'un vert clair, ceux enfin de ses vêtements retirés précipitamment la veille et roulés en boule sur le divan. En dernier lieu, à travers la fenêtre ternie de sa chambre il sentit peser sur lui le regard morose d'un petit jour d'automne, trouble et délavé : il y avait tant de hargne dans ce regard, tant d'aigreur dans la grimace qui l'accompagnait qu'aucun doute ne put subsister dans l'esprit de M. Goliadkine ; non, il ne se trouvait pas dans quelque royaume enchanté, mais bel et bien dans la capitale, la ville de Saint-Pétersbourg, dans la rue « aux Six Boutiques », dans son propre appartement au troisième étage d'une assez spacieuse maison de rapport. Après avoir fait cette importante découverte, M. Goliadkine referma fébrilement ses yeux, comme s'il eût regretté les visions de son dernier rêve et désiré les retrouver ne fût-ce qu'un instant. Cependant, quelques moments après, il sautait d'un seul bond hors de son lit, ayant vraisemblablement retrouvé l'idée centrale autour

de laquelle tournoyaient jusqu'alors incohérents et désordonnés, les phantasmes de son esprit. Il se précipita aussitôt vers un petit miroir rond qui se trouvait sur la commode. Le visage reflété dans le miroir était passablement fripé ; les yeux, mi-clos, étaient bouffis par le sommeil. C'était un de ces visages sans caractère qui, au premier abord, n'attire jamais l'attention ; et pourtant son propriétaire parut tout à fait content de son inspection.

« Drôle d'histoire, prononça M. Goliadkine à mi-voix. Ce serait en effet une drôle d'histoire si quelque chose avait cloché ce matin, s'il m'était arrivé quelque gros ennui, par exemple un bouton sur le nez ou quelque chose du même genre. Ne nous plaignons pas. Ça ne se présente pas trop mal ; oui, tout marche même fort bien, jusqu'à présent. »

Fort réjoui de la bonne marche de ses affaires, M. Goliadkine remit le miroir à sa place habituelle, puis, quoique pieds nus et toujours en costume de nuit, il se précipita vers la fenêtre de son appartement qui donnait sur la cour, et se mit

à regarder avec beaucoup d'intérêt ce qui s'y passait.

Cette inspection parut lui donner pleine satisfaction car son visage s'éclaira d'un sourire béat. Ensuite il s'approcha de la table sur la pointe des pieds. Après avoir, au préalable, jeté un coup d'œil derrière le paravent, dans l'alcôve de son valet de chambre Petrouchka et s'être assuré que ce dernier n'y était point, il ouvrit un tiroir, glissa sa main dans le fond et retira, sous un amas de papiers jaunis et crasseux, un portefeuille vert passablement usé, l'ouvrit avec précaution et sollicitude et jeta un regard furtif dans la poche secrète. Il faut croire que la liasse de billets verts, gris, bleus, rouges, multicolores offrit à M. Goliadkine une vision réconfortante, à en juger par la mine qu'il arborait en déposant sur la table le portefeuille déplié ; il se frotta les mains gaillardement en signe de grande allégresse.

Il la sortit enfin, cette liasse de billets de banque, objet de tant de secrets espoirs et se mit à les compter, pour la centième fois, sans doute,

depuis la veille, tâtant avec application chacun des billets entre le pouce et l'index.

« Sept cent cinquante roubles en billets de banque », murmura-t-il à la fin du compte, « sept cent cinquante roubles... une fort belle somme, ma foi... une somme agréable », continua-t-il d'une voix chevrotante, brisée par l'émotion du plaisir, serrant la liasse dans ses mains et souriant d'un air important, « oui, une somme très agréable. Une somme qui ferait plaisir à tout un chacun. J'aimerais bien voir l'homme pour qui, en cet instant, cette somme ne serait qu'une bagatelle ? Une somme pareille peut mener loin un homme... »

« Mais, au fait, que se passe-t-il ? se demanda M. Goliadkine : Où diable est passé Petrouchka ? » Toujours dans la même tenue, il alla jeter un regard derrière le paravent. Mais, toujours pas de Petrouchka. Par contre, délaissé et bouillant de colère, le samovar, posé à même le plancher, menaçait à tout instant de déborder et dans son langage secret, grasseyant et susurrant, semblait vouloir dire à M. Goliadkine quelque

chose dans le genre de : « Voyons, mon brave monsieur, prenez-moi ; voyez, je suis prêt, je suis absolument prêt. » « Que le diable l'emporte, se dit M. Goliadkine, ce fainéant, ce butor serait capable de faire sortir un homme de ses gonds. Où est-il encore parti en vadrouille ? »

En proie à une indignation parfaitement justifiée, il entra dans l'antichambre, simple petit couloir terminé par une porte donnant sur le palier, entrebâilla cette porte et aperçut alors son valet entouré par des gens de maison et des badauds. Petrouchka était en train de raconter une histoire : les autres écoutaient. Il faut croire que le sujet et le fait même de cette conversation n'eurent point le don de plaire à M. Goliadkine, car il héla aussitôt Petrouchka et revint dans sa chambre fort mécontent, disons plus, furieux. « Ce gredin, pour moins d'un kopek, est capable de vendre un homme, son maître surtout... pensa-t-il : et c'est déjà fait ! je suis sûr que c'est fait, qu'il m'a vendu ; je suis prêt à parier qu'il m'a vendu pour moins d'un kopek. »

– Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il

au valet.

– On a apporté la livrée, monsieur.

– Mets-la et viens ici.

Petrouchka revêtit sa livrée et entra dans la chambre de son maître avec un sourire stupide. Son accoutrement était bizarre au plus haut point. Il portait la livrée habituelle des valets, mais fortement usagée : elle était de couleur verte, avec des galons dorés, en grande partie effilochés et paraissait avoir été taillée pour un homme d'une taille supérieure d'un bon demi-mètre à celle de Petrouchka.

Il tenait à la main un chapeau, également garni de galons dorés et orné de plumes vertes ; le long de sa cuisse pendait une épée, dans un fourreau de cuir. Enfin, pour compléter le tableau, Petrouchka, suivant une habitude invétérée, – celle de se promener en tenue d'intérieur, plus que négligée, – était pieds nus.

M. Goliadkine inspecta son valet sous toutes les coutures et parut satisfait de cet examen. La livrée, de toute évidence, avait été louée pour

quelque événement solennel. D'autre part, durant cette inspection, Petrouchka avait suivi avec beaucoup d'attention chaque mouvement de son maître, témoignant une extrême curiosité et une étrange impatience, ce qui avait, à n'en point douter, fortement embarrassé M. Goliadkine.

– Eh bien, et la calèche ?

– La calèche est arrivée, également.

– Pour la journée ?

– Oui, pour la journée. Vingt-cinq roubles.

– Mes chaussures sont-elles là, aussi ?

– Elles sont là.

– Crétin. Ne peux-tu pas parler correctement, dire : elles sont là, M'sieur. Apporte-les...

M. Goliadkine parut fort enchanté de ses nouvelles chaussures. Il se fit ensuite apporter du thé et ordonna à Petrouchka de lui préparer de quoi se laver et se raser. Il mit beaucoup de temps et de soin à se raser et autant à se laver, avala son thé en toute hâte, pour se consacrer enfin à la tâche la plus importante : l'habillement de sa personne. Il enfila ses pantalons presque neufs,

puis revêtit une chemise à boutons dorés, un gilet orné de jolies fleurs aux couleurs voyantes, noua au cou une cravate de soie bigarrée et enfin endossa sa redingote, également neuve et soigneusement brossée.

Tout en s'habillant, il ne cessait de jeter des regards pleins de tendresse vers ses chaussures ; à chaque instant il soulevait tantôt l'une tantôt l'autre pour en admirer la façon, tout en marmottant sans arrêt entre ses dents et soulignant, de temps à autre, ce colloque intérieur d'une grimace pleine de contentement.

Il faut dire, toutefois, que ce matin-là, M. Goliadkine devait être un peu dans la lune, car les sourires et les grimaces que lui décochait Petrouchka, tout en l'aidant à se vêtir, échappaient complètement à son attention. Enfin, habillé des pieds à la tête, ayant rectifié sa tenue sans omettre le moindre détail, M. Goliadkine plaça son portefeuille dans la poche de sa redingote. Petrouchka avait déjà enfilé ses bottes et se trouvait absolument prêt.

M. Goliadkine, constatant que tous les

préparatifs étaient terminés, et que plus rien ne les retenait désormais dans la chambre, s'engagea dans l'escalier, d'un pas pressé et fébrile, le cœur battant d'émotion.

Une calèche bleue, ornée de blasons, s'avança à grand fracas vers le perron. Petrouchka échangea quelques œillades complices avec le cocher et les badauds qui se trouvaient là tout en aidant son maître à s'installer dans la voiture : puis d'une voix empruntée, retenant à grand-peine un rire imbécile, il hurla : « Démarre », et sauta sur le marchepied arrière. La calèche s'ébranla au milieu d'un tintamarre de grelots, de grondements et de crissements et se dirigea vers la Perspective Nevski. La calèche bleue avait à peine dépassé la porte cochère, que M. Goliadkine, se frottant convulsivement les mains, laissa échapper un long rire silencieux, le rire d'un homme de tempérament jovial, qui vient de réussir un bon tour, et s'en amuse à cœur joie.

Cependant, cet accès d'allégresse prit fin rapidement et une étrange expression, pleine d'inquiétude, apparut sur le visage de M.

Goliadkine.

Malgré le temps humide et brumeux, il abaissa les vitres des portières et se mit à dévisager avec un air soucieux les passants des deux côtés de la chaussée. Toutefois, aussitôt qu'il avait l'impression d'être observé, il se composait un visage plein d'assurance et de respectabilité. Au croisement de la rue Liteinaia et de la Perspective Nevski, il eut un frisson, motivé, sembla-t-il, par une sensation très désagréable ; il grimaça à la manière d'un malheureux auquel on vient d'écraser, par inadvertance, un cor, et se jeta dans le coin le plus obscur de la calèche, d'un mouvement brusque, presque craintif.

Il venait de croiser deux de ses collègues, jeunes fonctionnaires employés dans le même service que lui.

M. Goliadkine eut la nette impression que, de leur côté, les jeunes fonctionnaires étaient extrêmement surpris de rencontrer leur collègue en de pareilles circonstances. L'un d'eux montra du doigt M. Goliadkine. Il lui sembla également entendre l'autre l'appeler à haute voix par son

nom, ce qui, dans la rue, était évidemment fort déplacé.

Notre héros se tapit dans son coin sans répondre. « Quels gamins, se dit-il. Qu'y a-t-il de si extraordinaire en tout cela. Un homme en calèche, qu'y a-t-il de surprenant ? Cet homme a besoin d'aller en calèche, c'est bien simple... il la prend... Du vrai fumier ces gamins. Je les connais bien... des gamins qui méritent le fouet. Tout ce qui les intéresse, c'est de toucher leur salaire et de vadrouiller un peu. Je les aurais bien remis à leur place, mais pour ce que ça sert... »

M. Goliadkine n'acheva pas sa phrase. À demi-mort de frayeur, il vit passer, à la droite de sa propre calèche, une luxueuse voiture, attelée d'une paire de chevaux de Kazan, dont la vue lui était familière. La personne assise dans la voiture aperçut au passage le visage de M. Goliadkine, qui, juste à ce moment, avait eu l'imprudence de sortir sa tête par la portière. Le monsieur parut grandement étonné de cette rencontre inattendue, et se penchant autant qu'il lui était possible, se mit à scruter avec beaucoup de curiosité et

d’attention le coin de la calèche où notre héros s’était empressé de se réfugier.

Ce monsieur était André Philippovitch, chef administratif du département où travaillait M. Goliadkine, en qualité d’adjoint au chef de bureau. Voyant qu’André Philippovitch l’avait parfaitement reconnu et qu’il le dévisageait de tous ses yeux, se rendant compte, d’autre part, qu’il ne pouvait pas se cacher, M. Goliadkine devint rouge jusqu’aux oreilles. « Dois-je saluer, répondre aux marques d’intérêt qu’il me prodigue, me découvrir... ou plutôt faire semblant que ce n’est pas moi, que c’est quelqu’un d’autre qui est dans la voiture, quelqu’un qui me ressemble étonnamment, et, dans ce cas, le regarder comme si de rien n’était ?... » En proie à une indescriptible panique, M. Goliadkine ne cessait de se poser ces questions. « Oui, c’est bien cela : ce n’est pas moi, bien sûr, ce n’est pas moi », bredouillait-il, enlevant son chapeau devant André Philippovitch et ne le quittant pas des yeux. « Moi, moi, ce n’est pas moi, murmurait-il à demi-étouffé, ce n’est pas moi, ce n’est rien, je vous jure que ce n’est pas moi,

absolument pas moi. » Mais déjà la somptueuse voiture avait doublé sa calèche et l'attrait magnétique du regard de son chef avait disparu. Et cependant M. Goliadkine, toujours cramoisi et souriant, continuait à marmonner...

« Quel imbécile j'ai été d'avoir fait semblant de ne pas le reconnaître, se dit-il enfin : je devais le saluer, oui, le saluer franchement, de plain-pied, avec même une certaine noblesse. Un salut qui aurait voulu dire : Eh bien, oui, André Philippovitch, moi aussi je suis invité à dîner. Voilà, c'est tout simple. » Mais le souvenir de sa gaffe lui revint à la mémoire. Brûlant de honte, les sourcil froncés, notre héros dévorait de regards terribles l'avant de la calèche ; on sentit qu'il aurait voulu, par ses regards, réduire en cendres, d'un seul coup, tous ses ennemis. Soudain il eut une subite inspiration et tira le cordon fixé au coude du cocher. Il fit arrêter la voiture et donna l'ordre de revenir en arrière, rue Liteinaia. Le motif de ce revirement était simple ; en ce moment même, M. Goliadkine éprouvait l'irrésistible besoin de confier quelque chose de particulièrement intéressant à son médecin,

Christian Ivanovitch. Il ne connaissait d'ailleurs ce médecin que depuis fort peu de temps : pour être exact, disons qu'il ne l'avait vu, en tout et pour tout, qu'une seule fois, la semaine précédente. Il s'agissait d'une consultation assez insignifiante. « Mais un médecin, c'est une sorte de confesseur, n'est-ce pas ? Il serait stupide de lui dissimuler quoi que ce soit ! N'est-il pas de son devoir de bien connaître ses malades ?... Mais est-ce bien cela ? se disait notre héros, sortant de sa calèche devant le perron d'une maison de cinq étages de la rue Liteinaia, oui, est-ce bien cela ? Est-ce décent ? Est-ce bien à propos ? Enfin !... Quel mal y a-t-il à cela ? » continuait-il à murmurer en montant l'escalier, le souffle coupé, contenant à grand-peine les battements de son cœur, cœur qui avait l'habitude de battre très fort, lorsque notre héros montait chez quelqu'un. « Oui, quel mal y a-t-il ? Je viens le voir pour ma santé. Il n'y a rien de répréhensible à cela. Je serais bête de dissimuler, je ferai semblant d'être venu chez lui, en passant... et il verra bien de quoi il s'agit. » Raisonnant de la sorte, M. Goliadkine parvint au

second étage et s’arrêta devant la porte de l’appartement n° 5. Une jolie plaque de cuivre portait l’inscription :

Christian Ivanovitch Rutenspitz

Docteur en Médecine et en Chirurgie

Notre héros mit à profit ce temps d'arrêt pour se composer un visage enjoué, avenant, voire même aimable. Il était sur le point de tirer le cordon de la sonnette. Mais, à ce moment même, une pensée traversa son esprit, pensée fort opportune, d'ailleurs. N'était-il point préférable de remettre sa visite au lendemain ? Il n'y avait, en effet, aucune nécessité de la faire aujourd'hui même... Mais il entendit tout à coup des pas dans l'escalier, et, prenant le contre-pied de sa nouvelle résolution, d'un air décidé, il sonna à la porte de Christian Ivanovitch.

II

Docteur en médecine et en chirurgie, Christian Ivanovitch Rutenspitz était un homme robuste et bien portant, quoique d'un âge déjà avancé ; ses épais sourcils et ses favoris commençaient à grisonner ; le regard de ses yeux expressifs et brillants semblait capable, à lui seul, d'exorciser toutes les maladies. Il portait sur la poitrine une décoration de haute distinction. Ce matin-là, assis dans un confortable fauteuil, dans son bureau, il buvait une tasse de café, que venait de lui apporter sa femme, fumait un excellent cigare tout en rédigeant quelques ordonnances pour ses malades. Il venait de recommander un onguent à un vieillard souffrant d'hémorroïdes et, l'ayant reconduit jusqu'à la porte, reprit place dans le fauteuil, attendant la visite suivante. C'est à ce moment-là que M. Goliadkine fit son entrée. Tout porte à croire que Christian Ivanovitch ne s'attendait aucunement à cette visite et que, de

plus, il n'avait nulle envie de voir devant lui M. Goliadkine, à en juger par son trouble subit et l'expression étrange et même courroucée qui apparut sur son visage. De son côté, M. Goliadkine éprouvait toujours beaucoup de gêne et de confusion quand il s'agissait d'entrer en rapports avec quelqu'un et de lui parler de ses affaires. N'ayant pas eu le temps de préparer son préambule, – ce qui constituait toujours pour lui un réel obstacle, – il perdit pied, murmura quelques paroles incohérentes, des excuses, et, ne sachant plus quelle attitude prendre, s'assit sur une chaise. Mais il se rendit compte immédiatement que personne ne l'avait invité à s'asseoir, et, sentant l'inconvenance de son acte, voulut réparer cette infraction aux usages mondains : c'est pourquoi, quittant précipitamment le siège usurpé, il se remit sur ses pieds. Il se reprit et sentit confusément qu'il venait de commettre deux gaffes successives. Il se lança alors à corps perdu dans une troisième, et dans l'espoir de se justifier, se mit à marmonner des paroles intelligibles, accompagnées d'un pâle sourire. Enfin, très rouge, profondément

bouleversé, M. Goliadkine se tut et reprit sa place sur la chaise pour ne plus la quitter. Toutefois, pour retrouver son assurance, il ne manqua pas de lancer à son vis-à-vis un de ces regards pénétrants, dont l'extraordinaire vertu était d'anéantir et de réduire en cendres tous ses ennemis. Par surcroît, ce regard témoignait de l'entière indépendance de notre héros ; il affirmait avec éloquence que M. Goliadkine était un homme normal, un homme ordinaire, un homme comme les autres, *content de son sort et n'en demandant pas plus*.

Christian Ivanovitch toussota en signe d'approbation de la conduite de notre héros, puis le fixa d'un regard inquisiteur. « Voyez-vous Christian Ivanovitch, dit M. Goliadkine en souriant, je suis venu vous demander, une fois encore, votre indulgence... »

Il était évident que M. Goliadkine avait peine à trouver ses mots.

– Hum ! oui, je vois, proféra Christian Ivanovitch, lâchant une épaisse bouffée de fumée et posant son cigare sur la table. Toutefois, vous

devez suivre fidèlement mon ordonnance : je vous ai déjà expliqué que votre traitement doit consister dans le changement de vos habitudes... Il vous faut des distractions ; il vous faut fréquenter des amis, voir du monde. En même temps, ne soyez pas ennemi de la bouteille et recherchez la compagnie de bons vivants.

Toujours souriant, M. Goliadkine se hâta de faire remarquer qu'il estimait son comportement fort normal, semblable à celui des autres ; ses distractions étaient les mêmes que celles des autres. Il pouvait, en particulier, aller au théâtre, étant pourvu d'argent, comme tout le monde. Dans la journée, il travaillait à son bureau et le soir restait tranquillement chez lui ; en un mot il était un homme comme les autres. Il profita même de l'occasion pour souligner discrètement, qu'à son avis, il n'était en rien inférieur aux autres, qu'il possédait un appartement dans un immeuble convenable et qu'il avait même à son service un valet, Petrouchka. Mais à cet endroit de son exposé M. Goliadkine s'interrompit brusquement.

– Humm ! Non, je ne parlais pas de cela... Ce n'est pas cela que je voulais vous demander. Je voulais savoir si, en général, vous étiez amateur de bonne compagnie, si vous aimiez prendre la vie du bon côté ?... En un mot, si votre comportement dans l'existence était celui d'un mélancolique ou d'un optimiste ? reprit le médecin.

– Moi, Christian Ivanovitch ?...

– Humm !... je répète, interrompit le médecin : Il vous faut un changement radical dans votre mode de vie ; il est nécessaire que vous surmontiez votre « caractère ». Christian Ivanovitch appuya avec force sur la mot « surmonter », se recueillit un moment dans un attitude fort avantageuse, puis reprit : Ne pas fuir les distractions, fréquenter les théâtres et les cercles, et surtout, ne pas négliger la bouteille. Ne restez pas chez vous... Ça ne vous vaut rien de rester à la maison.

– Je suis pour le calme, Christian Ivanovitch, murmura M. Goliadkine, lançant un regard entendu sur son interlocuteur et paraissant en

peine de trouver les mots pour exprimer clairement sa pensée. Nous ne sommes que deux dans l'appartement, moi et Petrouchka... je veux dire mon domestique, Christian Ivanovitch, je veux dire par là, Christian Ivanovitch, que je vais mon chemin, oui, mon propre chemin, Christian Ivanovitch. Je me suffis à moi-même, et si je ne m'abuse, ne dépends de personne. D'ailleurs tout cela ne m'empêche pas de me promener, Christian Ivanovitch.

– Vous dites ?... Enfin, ces jours-ci, la promenade ne présente pas beaucoup d'agrément ; le temps est plutôt mauvais.

– D'accord. Voyez-vous, Christian Ivanovitch, quoique étant de caractère très réservé, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'exposer, je crois, je poursuis néanmoins mon chemin, un chemin solitaire, isolé. Je sais que les voies de l'existence sont larges... Je veux dire... j'entends par cela... Excusez-moi, Christian Ivanovitch, je ne suis pas un maître en matière d'éloquence.

– Humm !... Vous dites ?...

– Je dis cela, Christian Ivanovitch, afin que

vous m’excusiez de ne pas m’exprimer avec suffisamment d’éloquence, proféra M. Goliadkine sur un ton de légère revendication et peinant à trouver ses mots. Sur ce point, je ne suis pas comme les autres. Christian Ivanovitch, ajouta-t-il avec un sourire étrange, je ne sais pas faire de longs discours, ni tourner ma phrase avec élégance. Par contre, j’agis, Christian Ivanovitch ; parfaitement, j’agis, Christian Ivanovitch...

– Humm !... Mais alors... en quoi consiste... votre action ? demanda le médecin.

Il y eut un moment de silence. Le docteur examina M. Goliadkine d’un regard curieux et méfiant. De son côté ce dernier décocha à son vis-à-vis un coup d’œil chargé de suspicion.

– Moi, voyez-vous, Christian Ivanovitch, continua notre héros sur un ton plaintif, qui trahissait son agacement, et paraissant perplexe devant l’irréductible obstination de son interlocuteur, voyez-vous, Christian Ivanovitch, moi je suis pour le calme, la tranquillité et non la vaine agitation du monde. Là-bas, je veux dire

dans le grand monde, il faut savoir astiquer les parquets avec ses semelles... (ici M. Goliadkine fit mine de claquer du talon). Oui, là-bas, c'est exigé... et il faut savoir manier le calembour... présenter un compliment bien tourné... oui, tout cela est nécessaire. Or, moi, je n'ai point appris tout cela, Christian Ivanovitch, je n'ai jamais appris toutes ces astuces... je n'en ai jamais eu le temps. Je suis un homme simple, sans malice, sans vernis extérieur. Dans ce domaine, Christian Ivanovitch, je ne suis pas de force, je rends mes armes, je les abandonne entièrement.

M. Goliadkine proféra ces dernières paroles sur un ton qui témoignait éloquemment de ce qu'il ne regrettait pas le moins du monde d'avoir à rendre ses armes dans le domaine des futilités, pas plus que de n'être point passé maître dans les astuces mondaines, bien au contraire. Christian Ivanovitch l'écoutait, les yeux fixés sur le plancher, avec une moue de désapprobation ; il paraissait obsédé par un mauvais pressentiment. La tirade de notre héros fut suivie d'un long silence.

– Je crois que vous vous êtes légèrement écarté de votre sujet, fit enfin Christian Ivanovitch à mi-voix ; je vous avoue que j'ai eu de la peine à suivre votre raisonnement.

– Je ne suis pas maître en matière d'éloquence, Christian Ivanovitch ; j'ai déjà eu l'honneur de vous l'affirmer, Christian Ivanovitch. Non, je ne suis pas un maître en matière d'éloquence, répéta M. Goliadkine, d'un ton devenu subitement tranchant et autoritaire.

– Humm !... fit le médecin.

– Christian Ivanovitch, reprit notre héros, d'une voix étouffée mais grave et empreinte de solennité, en s'arrêtant à chacune de ses phrases, Christian Ivanovitch, en entrant chez vous, j'ai commencé par des excuses. Maintenant je vais répéter ce que j'ai déjà dit et, pour cela, je requiers, à nouveau, votre indulgence. Je n'ai rien à vous cacher, Christian Ivanovitch, je suis un homme insignifiant, vous le savez vous-même, mais pour mon bonheur, je ne regrette pas d'être un homme insignifiant. Bien au contraire, Christian Ivanovitch, et pour vous livrer toute ma

pensée, je suis même plutôt fier d'être un homme insignifiant. Je ne suis pas un intrigant... et je m'en glorifie également. Je n'agis pas en cachette, mais ouvertement, au grand jour, sans ruser et quoique capable, oui, très capable moi aussi de nuire et sachant à qui je pourrais nuire, je ne veux pas le faire, Christian Ivanovitch, je ne veux pas me salir, je préfère garder les mains propres. Et pourtant, je connais les moyens de nuire... Mais je ne veux pas le faire, Christian Ivanovitch. Je vous l'affirme, au propre comme au figuré, je me lave les mains...

M. Goliadkine parlait avec une douce animation. À cet endroit de son discours, il observa un moment de silence très expressif, puis reprit :

– Je vais droit mon chemin, moi, Christian Ivanovitch, au grand jour, sans chercher les voies détournées, car je les méprise et les laisse aux autres. Loin de moi le désir d'humilier certains qui sont peut-être plus honorables que vous et moi... pardon, je voulais dire : plus honorables que moi et d'autres, Christian Ivanovitch, et non

que vous et moi. J'ai horreur des allusions : je suis impitoyable pour la basse hypocrisie, je méprise les racontars et les calomnies. Je ne porte le masque qu'à l'occasion d'une mascarade et non point tous les jours, devant tout le monde. Pour finir, je voudrais vous poser une question, Christian Ivanovitch, une seule : Comment vous vengeriez-vous d'un ennemi, d'un ennemi mortel – ou du moins que vous considéreriez comme tel ?...

M. Goliadkine s'arrêta, jetant un regard de défi à Christian Ivanovitch. Il avait débité sa tirade avec une clarté, une netteté, une assurance inégalables, pesant chacune de ses paroles et recherchant les effets les plus sûrs ; mais, son discours une fois terminé, il dévisagea son interlocuteur avec inquiétude, une grande, une extrême inquiétude. Il le dévorait maintenant de tous ses yeux, il attendait sa réponse, craintif, bouleversé, plein d'angoisse et d'impatience. Mais, à son grand étonnement, à sa grande stupeur, Christian Ivanovitch se contenta de marmonner quelques mots entre les dents. Il approcha ensuite son fauteuil de la table et, sur un

ton assez sec, mais non dénué de politesse, lui déclara en substance, que son temps lui était très précieux et qu'il ne comprenait pas très bien tous ces discours. Il restait toutefois à son entière disposition, mais uniquement dans les limites de sa compétence et déclinait toute responsabilité pour tout ce qui était en dehors de son ressort. Sur ce, il sortit sa plume, prit une feuille de papier, la plia, la découpa afin de lui donner les dimensions d'un feuillet d'ordonnance et déclara à notre héros qu'il allait lui prescrire le traitement convenable.

– Non, ce n'est pas la peine, Christian Ivanovitch, non, ce n'est pas du tout la peine, balbutia M. Goliadkine se dressant sur ses pieds et agrippant la main droite du médecin. Non, vraiment, Christian Ivanovitch, ce n'est pas nécessaire...

Mais, à mesure que M. Goliadkine prononçait ces paroles, sa personne subissait une étrange métamorphose. De singuliers éclairs passaient dans ses yeux gris, ses lèvres étaient secouées d'un tremblement convulsif, les muscles de son

visage frémissaient. Tout son corps palpitait. Persévérant dans son premier mouvement, il parvint à arrêter la main du médecin, puis s'arrêta pétrifié, paraissant hésiter et attendre une nouvelle inspiration pour la conduite à tenir.

Une scène assez étrange se déroula alors entre les deux hommes. Interloqué un moment, cloué à sa chaise, le médecin parut perdre contenance : les yeux écarquillés, il contemplait M. Goliadkine qui le fixait, lui aussi, avec la même intensité. Enfin Christian Ivanovitch se redressa ; il s'accrocha au revers de la redingote de son client. Durant quelques secondes, ils se tinrent l'un en face de l'autre, immobiles, silencieux, ne se quittant pas des yeux. Alors, eut lieu la seconde réaction de M. Goliadkine. Cela se passa d'une façon soudaine, bizarre, imprévue. Ses lèvres se convulsèrent, son menton eut quelques violents soubresauts, finalement, il éclata en sanglots. Il sanglotait, secouait la tête, se frappait la poitrine de sa main droite, alors que la gauche était crispée sur le revers du veston de Christian Ivanovitch. Il voulut balbutier quelques mots, donner quelques explications, mais pas un son ne

put sortir de sa bouche. À la fin, Christian Ivanovitch parvint à se remettre de sa stupeur passagère.

– Assez, je vous en prie. Calmez-vous, asseyez-vous, murmura-t-il, s'efforçant à pousser M. Goliadkine dans le fauteuil.

– J'ai des ennemis, Christian Ivanovitch, oui, j'ai des ennemis : de cruels ennemis, qui ont juré de me perdre... proféra M. Goliadkine d'une voix sourde et angoissée.

– Allons, allons. De quels ennemis s'agit-il ? Il ne faut pas penser à vos ennemis. C'est inutile, absolument inutile. Asseyez-vous là, asseyez-vous, ajouta le médecin, parvenant enfin à caler M. Goliadkine dans le fauteuil.

Notre héros cessa enfin de se débattre ; ses yeux, cependant, étaient rivés au visage de Christian Ivanovitch : ce dernier, manifestement contrarié, se mit à arpenter son cabinet de long en large. Il y eut un silence prolongé.

– Je vous remercie, Christian Ivanovitch, je vous remercie infiniment : je suis très touché de

tout ce que vous avez fait pour moi, aujourd'hui, dit enfin M. Goliadkine, en se levant avec un air déconfit : je vous garderai une éternelle reconnaissance pour votre gentillesse.

– Assez, assez, je vous le répète, calmez-vous, répliqua d'un ton sévère le médecin à cette nouvelle tentative de Goliadkine. Il le poussa à nouveau dans le fauteuil, puis ajouta : Et maintenant, dites-moi ce qui vous préoccupe. Faites-moi part de vos ennuis. Et d'abord de quels ennemis s'agit-il ? Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

– Non, Christian Ivanovitch, non, laissons tout cela pour une autre fois, répondit M. Goliadkine, les yeux fixés au plancher ; laissons tout cela pour un autre jour, un jour plus favorable, Christian Ivanovitch, un jour où tout deviendra clair, où les masques, que portent certaines personnes, seront enfin tombés... oui, quand tout sera enfin éclairci. À présent... je veux dire, après tout ce qui s'est passé entre nous... vous avouerez vous-même, Christian Ivanovitch... Permettez-moi de vous souhaiter le bonjour, Christian

Ivanovitch, conclut Goliadkine, en se levant cette fois d'un air résolu et prenant son chapeau.

– Ah ! bon, comme il vous plaira... Humm !...

Le médecin observa un court silence, puis reprit :

– Sachez, en tout cas, que de mon côté, je ferai tout ce qu'il m'est possible de faire... sachez que je vous veux du bien, le plus sincèrement.

– Je vous comprends, Christian Ivanovitch, je vous comprends : oui, je vous comprends parfaitement aujourd'hui... En tout état de cause, je vous prie de m'excuser de vous avoir dérangé, Christian Ivanovitch.

– Humm !... Non... Ce n'est pas cela que je voulais dire. Enfin, faites comme il vous plaira. Suivez votre traitement, comme d'habitude.

– Je continuerai mon traitement, comme d'habitude, comme vous me l'ordonnez, Christian Ivanovitch, oui, je le continuerai... j'irai acheter les médicaments à la même pharmacie... De nos jours, Christian Ivanovitch, être pharmacien n'est pas une mince affaire.

– Comment ? Dans quel sens dites-vous cela ?

– Dans le sens le plus ordinaire, Christian Ivanovitch. Je veux dire par là, qu'ainsi vont les choses de nos jours...

– Humm !...

– Oui, et que le moindre godelureau, je ne parle pas seulement des pharmaciens, se permet aujourd'hui toutes les insolences à l'égard d'un homme de bien.

– Humm !... Que voulez-vous dire par là ?

– Je dis, Christian Ivanovitch... je parle d'une certaine personne que nous connaissons tous, Christian Ivanovitch, que nous connaissons bien, vous et moi, je parle de Vladimir Semionovitch, pour le nommer...

– Ah !...

– Oui, Christian Ivanovitch, mais je connais également des gens qui parfois ne se gênent pas à passer outre aux usages mondains pour dire ce qu'ils pensent.

– Ah !... Comment cela ?

– Eh bien ! très simplement : mais il s’agit là, au fond, d’un cas particulier... Enfin, je disais qu’il y a des gens qui savent, à l’occasion, vous servir une arête à la crème.

– Comment ? Vous servir quoi ?

– Oui, une arête à la crème, Christian Ivanovitch... c’est une expression populaire. Oui, des gens qui savent bien tourner leur compliment... et cacher leur malveillance... on en trouve des gens comme ça, Christian Ivanovitch.

– Des compliments ?

– Oui, des compliments, des félicitations... Tenez, Christian Ivanovitch, ces jours derniers, un de mes amis intimes...

– Ah ! Et alors ? fit le médecin, dévisageant avec attention M. Goliadkine.

– Oui, un de mes amis intimes avait à féliciter un autre de mes amis, un homme fort sympathique, enfin, ce qu’on appelle un excellent ami. Ce dernier venait d’être promu à un grade supérieur de l’administration ; l’ami, dont je parle, lui présenta ses félicitations en ces termes :

« Je suis profondément heureux, Vladimir Semionovitch, de vous présenter mes félicitations, mes plus *sincères* félicitations, à l'occasion de votre promotion. D'autant plus heureux que c'est de nos jours, comme personne ne l'ignore, le règne des fils à papa. »

M. Goliadkine ponctua ces dernières paroles d'un hochement de tête plein de malice et d'un clignement d'œil narquois à l'adresse de son vis-à-vis.

– Humm !... Et alors il lui a dit cela ?

– Oui, il le lui a dit, Christian Ivanovitch, il le lui a dit, tel quel. Et cela, en regardant droit dans les yeux André Philippovitch, l'oncle de notre galopin, l'oncle de Vladimir Semionovitch. Et au fait, Christian Ivanovitch, qu'est-ce que cela peut bien me faire qu'il ait été promu au grade d'assesseur, oui, qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Et, de plus, il veut se marier, alors que le lait de sa nourrice n'est pas encore sec sur ses lèvres, si vous me permettez cette expression... Oui, je le lui ai bien envoyé à ce Vladimir Semionovitch... Maintenant je vous ai tout dit,

permettez-moi de me retirer.

– Humm !...

– Oui, Christian Ivanovitch, permettez-moi maintenant de me retirer. Après mon allusion aux fils à papa, j'ai voulu faire d'une pierre deux coups. Nous étions chez Olsoufi Ivanovitch ; c'était avant-hier. Je me suis donc tourné vers Clara Olsoufievna qui venait de chanter une romance sentimentale et lui dis : « Vous avez chanté cette romance avec beaucoup de sentiment, en vérité, mais ceux, qui vous écoutent ne vous admirent pas d'un cœur très pur. » Mon insinuation était claire, Christian Ivanovitch, vous la comprenez bien. Je lui signifiais nettement, par cette allusion, que ce n'était pas elle que l'on recherchait, mais qu'à travers elle on briguait autre chose.

– Ah ! Et lui, qu'a-t-il fait ?

– Il a avalé la pilule, Christian Ivanovitch, pour me servir de l'expression populaire.

– Humm !...

– Oui, parfaitement, Christian Ivanovitch.

Quant au vieillard, au père de la demoiselle, je lui ai dit : « Olsoufi Ivanovitch, je sais tout ce que je vous dois, j'apprécie, à leur juste valeur, les bienfaits dont vous me comblez depuis mon enfance. Mais, je vous en supplie, ouvrez les yeux, Olsoufi Ivanovitch. Regardez autour de vous ! Pour ma part, j'essaie de tirer l'affaire au clair, au grand jour, Olsoufi Ivanovitch. »

– Ah ! C'est cela !

– Parfaitement, Christian Ivanovitch. C'est cela.

– Et lui, alors ?

– Lui ? Que voulez-vous, Christian Ivanovitch, il s'est mis à bafouiller, à parler de choses et d'autres... il m'a dit : « Je te connais bien... Son Excellence est un homme plein de générosité... » Et sur ce, il se lança dans des considérations vagues. Que voulez-vous ? avec les années il a pris un sérieux coup de vieux, comme on dit.

– Ah ! bon. Voilà où en sont donc les choses.

– Parfaitement, Christian Ivanovitch. Et nous

en sommes tous un peu au même point. Un vieillard, vous dis-je. Il a déjà un pied dans la tombe, comme on dit, mais, qu'on se mette à débiter des ragots devant lui, le voilà tout ouïe...

– Des ragots, dites-vous ?

– Parfaitement, Christian Ivanovitch. Ils sont maintenant en pleine cabale. Le gros ours, l'oncle, a aussitôt mis la main à la pâte, et le neveu, notre galopin, aussi. Ils se sont acoquinés avec de vieilles bonnes femmes et ont évidemment cuisiné un plat à leur façon... Et que pensez-vous ? Savez-vous ce qu'ils ont inventé pour assassiner un homme ?

– Comment ? Pour assassiner un homme ?...

– Parfaitement, Christian Ivanovitch, pour assassiner un homme. Pour l'assassiner moralement. Ils ont lancé le bruit... Au fait, je parle toujours de mon ami intime... vous comprenez ?...

Christian Ivanovitch hocha la tête en signe d'approbation.

– Oui, ils ont fait courir sur lui le bruit... je

vous avoue, Christian Ivanovitch, que j'ai même honte de le répéter...

– Humm !...

– Ils ont fait courir le bruit comme quoi il s'était déjà engagé officiellement à se marier... oui, qu'il était déjà fiancé à une autre... Et devinez à qui, Christian Ivanovitch ?

– Vraiment ?...

– À une tenancière de gargote, une Allemande, une femme vulgaire, chez laquelle il prend ses repas. Ils prétendent qu'il lui offre sa main... en paiement de ses dettes.

– Et ce sont eux qui le racontent ?

– Le croyez-vous, Christian Ivanovitch ? Cette Allemande, vile, infâme, sans pudeur, cette Caroline Ivanovna... La connaissez-vous ?

– J'avoue que pour ma part...

– Je vous comprends, Christian Ivanovitch, je vous comprends : pour ma part également je sens...

– Dites-moi, je vous prie, où habitez-vous

actuellement ?

– Où j'habite, Christian Ivanovitch ?

– Oui... je veux savoir... je crois qu'autrefois vous viviez...

– Parfaitement, Christian Ivanovitch, je vivais, je vivais, oui... je vivais autrefois... C'est un fait... je vivais... répondit M. Goliadkine, accompagnant ses paroles d'un rire grêle. Sa réponse parut troubler son interlocuteur.

– Non. Vous avez mal compris ma question ; je voulais, pour ma part...

– Moi aussi, je voulais, Christian Ivanovitch, moi aussi je voulais, pour ma part, répliqua M. Goliadkine en riant. Mais il me semble que je m'éternise chez vous, Christian Ivanovitch. J'espère que vous me permettez de prendre congé, maintenant...

– Humm !...

– Parfaitement, Christian Ivanovitch, je vous comprends, je vous comprends parfaitement, répétait notre héros, avec un rien d'affectation à l'égard de son vis-à-vis. Enfin, permettez-moi de

vous souhaiter le bonjour...

Sur ce, M. Goliadkine fit une révérence et sortit du cabinet, laissant le médecin au comble de la stupéfaction. Il descendit l'escalier avec un sourire épanoui, en se frottant allègrement les mains. Sur le perron il aspira une bouffée d'air pur et se sentit en pleine liberté : il était sur le point de se considérer comme le plus heureux des mortels et avait l'intention de se diriger tout droit vers son bureau, lorsque soudain il entendit des grincements d'essieux, des tintements de grelots : sa calèche s'arrêtait devant le perron... Il leva les yeux et se souvint de tout. Déjà Petrouchka ouvrait la portière, M. Goliadkine éprouva à ce moment une sensation bizarre, nettement désagréable. Il devint tout rouge durant quelques instants. C'était comme si on lui perçait le cœur. Un pied déjà sur le marchepied de la calèche, il se retourna, il regarda vers les fenêtres de Christian Ivanovitch. Il l'avait bien deviné ! Le médecin était là et le surveillait avec curiosité, tout en lissant ses favoris de sa main droite. « Ce docteur est stupide, se dit M. Goliadkine en se jetant dans un coin de la calèche, oui,

profondément stupide. Il soigne peut-être fort bien ses malades, mais ça ne l'empêche pas d'être bête comme une oie. »

M. Goliadkine s'installa enfin. Petrouchka hurla : « Avance. » La calèche roula à nouveau vers la Perspective Nevski.

III

Cette matinée s'écoula sous le signe d'une agitation infernale.

Arrivé sur la Perspective Nevski, M. Goliadkine se fit arrêter à proximité du Gostini-Dvor. Sautant de sa calèche, il se précipita aussitôt sous les arcades et flanqué du fidèle Petrouchka, entra dans un magasin d'orfèvrerie. Visiblement accablé de soucis et de lourdes responsabilités, il se mit immédiatement à marchander un service de table complet et un service à thé et les obtint pour la somme de 1500 roubles. Pour le même prix, il acquit un porte-cigare d'aspect séduisant et un jeu complet de rasoirs en argent. Il s'intéressa également à quelques autres objets utiles ou agréables et finalement promit ferme de revenir le lendemain, voire même d'envoyer dans l'après-midi quelqu'un pour prendre livraison de ces

emplettes. Il nota soigneusement l'adresse du magasin, prêta une oreille attentive au marchand qui soulevait la question des arrhes et promit de les verser en temps opportun. Après quoi, il prit rapidement congé du marchand éberlué et sortit. Ne quittant pas des yeux Petrouchka, M. Goliadkine, visiblement en quête d'un autre magasin, parcourut la rue suivi d'une meute de boutiquiers. Au passage, il s'arrêta chez un changeur, troqua ses gros billets contre de plus petits, et, bien qu'ayant perdu au change, sembla fort satisfait de cette opération qui augmenta notablement le volume de son portefeuille. Il entra ensuite dans un magasin de tissus pour dames et, après avoir fait là encore, d'importantes commandes, s'engagea formellement à revenir le lendemain, nota à nouveau l'adresse, et, à la question des arrhes, répondit qu'il les verserait en temps opportun. Il entra encore dans d'autres boutiques, s'enquit du prix de différents objets, marchandant partout, quittant un magasin pour y revenir peu après, débattant parfois interminablement les prix avec les négociants, bref, déployant une extrême activité. Ayant quitté

le quartier de Gostini-Dvor, notre héros se dirigea vers une galerie de meubles très en vogue. Il y fit l'acquisition d'un mobilier complet pour six pièces et s'arrêta longuement devant une coiffeuse fort originale, « dernier cri » de la mode ; après avoir certifié au marchand qu'il enverrait chercher le tout incessamment, il promit, suivant son habitude, un acompte et sortit du magasin.

Il en visita encore un autre et y fit de nouvelles commandes. Le besoin de déployer son activité semblait intarissable. Pourtant, à la longue, il parut lassé de tout ce manège. D'autre part, Dieu sait pourquoi, il eût subitement une poussée de remords. Pour rien au monde, en particulier, il n'eût voulu se trouver, en ce moment, face-à-face avec André Philippovitch, ou même avec Christian Ivanovitch. Sur ce, la grande horloge sonna les trois heures. M. Goliadkine s'installa dans la calèche ; ses courses étaient terminées. Après une matinée de recherches, il n'avait acquis qu'une paire de gants et un flacon de parfum d'une valeur d'un rouble et demi.

Il avait encore du temps devant lui : en conséquence, il donna l'ordre au cocher de le conduire dans un restaurant renommé de la Perspective Nevski, qu'il ne connaissait d'ailleurs que de réputation. Arrivé sur les lieux, il sortit de la calèche et se précipita dans la salle avec l'intention de se reposer un peu, prendre une légère collation et surtout attendre « son heure ». Il mangea comme un homme qui, dans l'attente d'un dîner important et copieux, décide de prendre quelque chose pour tromper la faim ; il but aussi un petit verre de vodka, puis se cala dans un fauteuil, et, après un regard circulaire dans la salle, se plongea paisiblement dans la lecture d'une maigre feuille patriotique.

Il lut deux ou trois lignes, se leva, se contempla dans la glace, mit un peu d'ordre dans sa coiffure et sa tenue, puis s'approcha de la fenêtre, jeta un regard pour constater que sa calèche était toujours à la même place... enfin, revint vers son fauteuil et reprit son journal.

Il était visiblement troublé. Un coup d'œil à la pendule lui apprit qu'il n'était que trois heures un

quart ; il avait encore longtemps à attendre. M. Goliadkine estima qu'il n'était guère décent de rester devant une table vide et commanda une tasse de chocolat, dont il n'avait aucune envie, pour l'instant, à dire vrai. Il but son chocolat et, ayant constaté que l'aiguille de la pendule avait déjà parcouru un long trajet, se leva pour payer. À ce moment-là, quelqu'un le frappa sur l'épaule. Il se retourna et vit devant lui deux de ses collègues – ceux-là mêmes qu'il avait croisés le matin sur la Liteinaia – jeunes débutants dans la vie et dans la carrière administrative. Notre héros entretenait avec eux des relations assez ambiguës, ni cordiales, ni franchement inamicales.

On s'efforçait, des deux côtés, de respecter les règles de la convenance, mais un rapprochement plus étroit paraissait impossible entre eux. Dans le moment présent, cette rencontre parut importuner sérieusement M. Goliadkine. Il fronça légèrement les sourcils et se montra même assez troublé durant quelques instants.

– Iakov Petrovitch, Iakov Petrovitch, se mirent aussitôt à gazouiller les deux scribes, Iakov

Petrovitch ! Vous ici ? Par quel hasard ?...

– Ah ! c'est vous, messieurs, interrompit rapidement M. Goliadkine, un peu gêné et même outré par l'étonnement si crûment et en même temps si familièrement manifesté par les deux fonctionnaires. Prenant un ton désinvolte et bravache, il leur lança : « Alors, messieurs, on a déserté, hein ? Hé, hé, hé. » Puis, pour marquer les distances et remettre à leur place les deux blancs-becs, il esquissa un mouvement pour tapoter l'épaule de l'un des jeunes gens.

Mais l'effet de familiarité condescendante qu'il voulut imprimer à son geste fut manqué. Au lieu d'un geste leste et décent il fit tout autre chose.

– Et alors, demanda-t-il, notre ours est toujours au bureau ?

– Qui cela, Iakov Petrovitch ?

– Eh bien, l'ours : comme si vous ne saviez pas qui on appelle l'ours ?... M. Goliadkine se mit à rire, se tourna vers l'employé pour recevoir sa monnaie et ajouta : « Je parle évidemment

d'André Philippovitch. »

Il empocha son argent et, sur un ton très sérieux cette fois, répéta sa question. Les deux scribes échangèrent un regard significatif et l'un d'eux répondit :

– Oui, il est encore au bureau et il vous a même demandé, Iakov Petrovitch.

– Ah bon, il y est toujours. Eh bien, qu'il y reste, en ce cas. Et alors, il m'a demandé ?

– Oui, il vous a demandé, Iakov Petrovitch. Mais que vous arrive-t-il ? Vous voilà tout parfumé, pommadé. Un vrai dandy !

– C'est cela, messieurs, c'est cela. Enfin... fit Goliadkine détournant les yeux et s'efforçant de sourire. Les deux fonctionnaires voyant qu'il souriait, se mirent à s'esclaffer. M. Goliadkine se renfrogna.

– Je vous dirai, messieurs, amicalement, que jusqu'à présent vous ne me connaissiez que sous un certain jour, fit notre héros après un court silence, décidé, semblait-il, à leur faire une importante révélation. Je ne le reproche d'ailleurs

à aucun de vous : peut-être suis-je un peu responsable moi-même de cet état de chose ?

M. Goliadkine serra ses lèvres et dévisagea ses interlocuteurs d'un air important. Les deux jeunes gens échangèrent à nouveau un regard furtif.

– Jusqu'à présent, messieurs, vous ne me connaissiez pour ainsi dire pas. Des explications, à cette heure et en ce lieu, me paraissent hors de propos. Je vous dirai seulement quelques mots, en passant. Il y a des hommes, messieurs, qui n'aiment guère les chemins détournés et qui ne mettent un masque que pour se rendre à une mascarade ; des hommes qui considèrent que leur destin n'est point d'apprendre à faire reluire habilement les parquets avec leurs semelles. Il y a aussi des hommes, messieurs, qui ne s'estiment point parfaitement comblés et heureux, lorsque leurs pantalons sont bien coupés. Il y a enfin des hommes qui détestent la vaine agitation, la parade, l'intrigue et l'adulation et qui, par-dessus tout, messieurs, évitent de fourrer leur nez là où n'est point leur place... Messieurs, j'ai dit à peu près tout ce que j'avais à vous dire ; maintenant,

permettez-moi de prendre congé.

M. Goliadkine s'arrêta. Les deux scribes parurent fortement réjouis de la tirade, car ils éclatèrent de rire avec la plus extrême impolitesse. M. Goliadkine s'enflamma.

– Riez, messieurs, riez pendant qu'il est temps. Qui vivra verra, ajouta-t-il d'un air offensé, en prenant son chapeau et se dirigeant vers la porte.

– Toutefois, je vous dirai encore ceci. Messieurs, fit-il en se tournant vers eux pour la dernière fois ; j'irai un peu plus loin, puisque nous sommes ici entre quatre murs. Voici quels sont mes principes dans la vie : « Se raidir dans l'échec, se maintenir dans le succès et, en aucun cas, ne faire de tort à autrui. Je ne suis pas un intrigant et je m'en glorifie. Je n'aurais pas fait un bon diplomate. On dit, messieurs, que l'oiseau vole tout droit sur le chasseur. Il y a du vrai dans cette affirmation et je suis prêt à y donner mon adhésion. Mais, dites-moi, qui est le chasseur et qui est l'oiseau dans notre monde ?... C'est une question à débattre, messieurs... »

Après un moment de silence plein d'éloquence, M. Goliadkine prit son air le plus important et, les sourcils froncés, les lèvres hermétiquement jointes, salua ses collègues et sortit, laissant les deux fonctionnaires tout ébahis.

– Où devons-nous aller, maintenant ? demanda Petrouchka, sur un ton assez sévère ; il paraissait las de se traîner ainsi dans le froid. Il répéta sa question et rencontra un regard terrible, foudroyant, ce regard dont M. Goliadkine s'était servi déjà deux fois au cours de la matinée et auquel il eut recours à nouveau, en descendant les marches du perron.

– Au pont Ismailovsky.

– Au pont Ismailovsky, hurla Petrouchka. En route.

« Le dîner chez eux ne doit pas commencer avant quatre heures... peut-être même à cinq. N'est-il pas trop tôt ? Bah ! moi, je puis me permette d'arriver en avance. C'est un dîner de famille. Oui, je peux me permettre de venir sans faire de manières. « Sans façon », comme on dit entre gens bien élevés. Pourquoi me serait-il

défendu d'agir « sans façon ». Notre ours avait bien prévenu que tout serait « sans façon » chez eux, alors... pourquoi pas moi aussi... Tel était le cours des pensées de M. Goliadkine durant le trajet, et pourtant son trouble ne cessait de croître. Il était visible qu'il se préparait à faire face à une situation délicate, épineuse, pour ne pas dire plus. Il chuchotait, brandissait sa main droite, regardait sans arrêt par la portière.

Non, vraiment, en le voyant à ce moment tel qu'il était, personne n'eût pensé que M. Goliadkine se rendait à un dîner, à un bon dîner en famille, à la bonne franquette, « sans façon », comme on dit entre gens bien élevés. Enfin, arrivé tout près du pont Ismailovsky, M. Goliadkine désigna un immeuble. La calèche franchit avec fracas la porte cochère et s'arrêta près du perron de l'aile droite du bâtiment. À la fenêtre du second étage, M. Goliadkine entrevit un visage de femme et lui envoya aussitôt un baiser de la main. À vrai dire, il ne se rendait pas très bien compte lui-même de ce qu'il faisait. Il n'était ni mort ni vif en cette minute. Il sortit de la calèche, tout pâle, bouleversé, monta les

marches du perron, enleva son chapeau d'un geste machinal, rajusta ses vêtements et s'élança dans l'escalier, non sans un léger frétillement dans les genoux.

– Olsoufi Ivanovitch est-il chez lui ? demanda-t-il au domestique venu pour lui ouvrir.

– Il est là... ou plutôt, il n'est pas chez lui.

– Comment ? Que dis-tu, mon ami ? Je viens pour le dîner, mon brave. Tu me connais bien, d'ailleurs.

– Bien sûr. Mais il est interdit de vous laisser entrer.

– Tu... tu fais erreur, sans doute, mon brave... c'est moi... je suis invité... invité à dîner, mon brave, débitait M. Goliadkine, se débarrassant de son manteau et manifestant nettement son intention d'entrer dans le salon.

– Pardon. C'est interdit. On a ordonné de ne pas vous recevoir, de vous refuser l'entrée. Voilà.

M. Goliadkine blêmit. À cet instant précis, la porte d'une des pièces de l'appartement s'ouvrit ; Guérassimovitch, le vieux valet d'Olsoufi

Ivanovitch, entra dans l'antichambre.

– Emelian Guérassimovitch, voilà ce monsieur... il veut entrer et moi...

– Vous, vous êtes un imbécile, Alexis. Allez donc faire le service dans les salons et envoyez-moi ici cette fripouille de Semionitch.

Guérassimovitch se tourna ensuite vers M. Goliadkine et, sur un ton poli mais ferme, lui déclara :

– C'est interdit, c'est absolument impossible. Monsieur vous prie de l'excuser, il ne peut vous recevoir.

– A-t-il bien précisé qu'il ne pouvait pas me recevoir ? demanda timidement M. Goliadkine. Excusez-moi, Guérassimovitch, mais pour quelle raison est-ce absolument impossible ?

– C'est comme cela, absolument impossible. Je vous ai annoncé. On m'a répondu : « Demande-lui de nous excuser. » Enfin... il ne peut pas vous recevoir...

– Mais pourquoi ? Comment ? Comment ?

– Voyons, permettez...

– Mais pourquoi donc ? Ce n’est pas possible. Allez lui annoncer... Mais... pourquoi donc ? Je suis invité à dîner. « Au fait, s’il me demande de l’excuser, c’est une autre affaire... » Cependant, Guérassimovitch... expliquez-moi, je vous en prie...

– Pardon. Permettez, proféra Guérassimovitch, en écartant d’un air résolu M. Goliadkine et ouvrant ainsi un large passage à deux messieurs qui venaient d’entrer dans le vestibule. Ces deux hommes étaient André Philippovitch et son neveu, Vladimir Semionovitch. Tous deux dévisagèrent M. Goliadkine avec stupéfaction. André Philippovitch voulut dire quelque chose, mais M. Goliadkine avait déjà pris son parti : il sortit de l’antichambre, les yeux baissés, le visage rouge, défait, un triple sourire aux lèvres...

– Je passerai plus tard, Guérassimovitch. Je viendrai m’expliquer. Je ne doute pas que tout s’éclaircira en temps voulu. Tout en bredouillant, il franchit le seuil et se trouva sur le palier.

– Iakov Petrovitch, Iakov Petrovitch, appela André Philippovitch, se précipitant à la poursuite

de notre héros. Ce dernier était déjà sur le palier de l'étage inférieur. Il se retourna vivement vers André Philippovitch.

– Que désirez-vous, André Philippovitch ? demanda-t-il, d'un air décidé.

– Que se passe-t-il, Iakov Petrovitch ? Qu'avez-vous ?

– Rien, André Philippovitch. Je suis venu ici de mon propre chef. Cela fait partie de ma vie privée, André Philippovitch.

– Que dites-vous ?

– Je dis que cela fait partie de ma vie privée, André Philippovitch, et j'ai l'impression qu'on ne peut rien trouver de répréhensible dans ma conduite en ce qui concerne mes relations officielles.

– Vous dites ? Ce qui concerne vos relations officielles ?... Mais qu'avez-vous donc, monsieur ? Qu'avez-vous ?

– Rien... André Philippovitch. Absolument rien. Une fillette impertinente, et rien de plus.

– Comment ? Comment ?

Bouleversé, stupéfait, André Philippovitch ne savait plus que dire. Durant tout ce dialogue, M. Goliadkine était resté sur le palier de l'étage inférieur. Le regard rivé sur son chef de service, il semblait prêt à bondir sur lui à tout instant. Tout en se rendant compter du trouble de son interlocuteur, notre héros fit, presque inconsciemment un pas en avant. André Philippovitch recula d'autant. M. Goliadkine avança encore. D'un air inquiet, André Philippovitch regarda autour de lui. Soudain, M. Goliadkine se mit à monter l'escalier à vive allure. Mais, plus prompt encore, son adversaire bondit, entra dans l'appartement et referma la porte derrière lui.

M. Goliadkine demeura seul dans l'escalier. Ses yeux se troublèrent. Complètement abasourdi, il restait là, planté sur ses pieds, ruminant d'absurdes pensées. Un souvenir lui revint à l'esprit : il avait trait à une situation bizarre, gênante, où il s'était trouvé récemment.

« Bah ! Bah ! » murmura-t-il, s'efforçant de sourire. Au même moment, il entendit un bruit de

voix et de pas dans l'escalier au-dessous de lui. C'étaient sans doute de nouveaux invités d'Olsoufi Ivanovitch. M. Goliadkine se ressaisit, releva rapidement le col de fourrure de son pardessus, y enfouit, autant qu'il le put, son visage et se mit à descendre l'escalier d'une démarche rapide, sautillante, cahotante, risquant la chute à chaque pas. Il se sentait faible et passablement engourdi. Tel était son trouble, qu'arrivé sur le perron, il ne prit pas le temps d'attendre que sa calèche se fût avancée au devant de lui ; il se dirigea vers son équipage, traversa la cour boueuse. Au moment de monter, il ressentit subitement une irrésistible envie de disparaître à jamais sous terre ou de se cacher, lui et sa voiture, dans un trou de souris. Il avait l'impression que tous ceux qui se trouvaient en ce moment chez Olsoufi Ivanovitch étaient aux fenêtres et le regardaient de tous leurs yeux. Il sentit que s'il se retournait, ne fût-ce qu'un instant, il allait mourir sur place.

– Qu'as-tu à rire, imbécile ? lança-t-il brutalement à Petrouchka qui s'apprêtait à l'aider à monter dans la voiture.

– Moi ? Rien. Je ne ris pas. Je ne fais rien. Où allons-nous maintenant ?

– À la maison. Fais vite.

– À la maison, cria Petrouchka en s'installant à l'arrière de la calèche.

« Quelle gueule de corbeau », pensa M. Goliadkine. La voiture démarra... Ils avaient déjà dépassé depuis un bon moment le pont Ismailovsky, lorsque subitement M. Goliadkine tira de toutes ses forces le cordon et ordonna au cocher de revenir immédiatement en arrière. Le cocher fit faire demi-tour aux chevaux et deux minutes plus tard ils étaient à nouveau dans la cour d'Olsoufi Ivanovitch.

– Arrête, imbécile. Il ne faut pas. Sors d'ici, hurla notre héros. Le cocher, comme s'il s'était attendu à ce nouvel ordre, ne protesta point et, sans arrêter ses chevaux, fit le tour de la cour et sortit dans la rue.

M. Goliadkine ne se fit pas conduire chez lui. Il commanda au cocher de traverser le pont Semionovski, de tourner ensuite dans une ruelle

et de s’arrêter devant une taverne de modeste apparence. Là, il descendit de la voiture et régla le cocher. Il était enfin débarrassé de son équipage. Il donna l’ordre à Petrouchka de rentrer et de l’attendre à la maison. Lui-même, entra dans la taverne, prit un salon particulier et commanda le dîner. Il était assez mal en point : sa tête était le siège d’un invraisemblable chaos. Il déambula longuement dans le salon, en proie à une extrême angoisse. Enfin il s’assit, enfouit son front dans ses mains et de toutes ses forces se mit à réfléchir pour trouver une solution au problème posé par la situation.

IV

Ce jour solennel, anniversaire de la naissance de Clara Olsoufievna, fille unique du conseiller d'État Berendeiev, jadis protecteur de M. Goliadkine, ce jour, dis-je, fut marqué par un grand dîner comme on n'en avait pas vu depuis longtemps dans les appartements des fonctionnaires du quartier Ismailovski et d'ailleurs, un dîner qui avait les apparences de quelque festin de Balthazar, qui rappelait par son faste, son luxe et son ordonnance les grandes festivités babyloniennes. Rien ne manquait, ni le champagne Cliquot, ni les huîtres et les fruits fournis par Elisseiv et Milioutine, maisons réputées. Une brillante assemblée, tout le haut gratin de l'administration, se pressait dans les salons. Cette journée mémorable, marquée par un aussi sublime festin, fut clôturée par un bal intime, un bal de famille, certes, mais qui n'en était pas moins extrêmement brillant sous le

rapport du goût et de la haute qualité de l'assistance. Je sais que des bals de cette sorte existent, mais ils sont rares. Ce sont de grandes fêtes célébrées en famille et ces fêtes n'ont lieu, d'habitude, que dans de très bonnes maisons, celle par exemple, du conseiller d'État Berendeiev. J'irai plus loin : Je prétends que tous les conseillers d'État ne sont pas capables de donner de semblables fêtes. Ah ! si j'étais poète ! Un poète de la lignée d'Homère ou de Pouchkine – avec un moindre talent je ne m'y serais pas risqué – je t'aurais dépeint, ô lecteur, d'un pinceau large et avec des couleurs éclatantes les grandes lignes de cette après-midi triomphale.

J'aurais commencé mon poème par le dîner ; j'aurais particulièrement insisté sur cet instant unique et solennel où se leva la première coupe en l'honneur de la reine du jour. J'aurais d'abord montré les invités, figés par l'attente, dans le silence le plus respectueux, un silence qui tenait plus de l'éloquence de Démosthène que du mutisme. J'aurais représenté ensuite André Philippovitch, le doyen de notre assemblée, qui, de surcroît, méritait tous les titres à la préséance.

La poitrine ornée de décorations, allant de pair avec sa chevelure grise, il se dressa, prononça les premiers souhaits, en élevant sa coupe remplie d'un vin rare – un vin qu'on fait spécialement venir d'un royaume lointain pour célébrer des événements aussi importants, breuvage précieux ressemblant plus au Nectar des Dieux qu'au vin des mortels ; j'aurais fixé les invités et les heureux parents de la reine du jour au moment même où, suivant l'exemple d'André Philippovitch, ils levèrent leurs coupes, les yeux rivés sur lui, dans l'attente de son discours.

Je l'aurais montré, lui-même, profondément ému, laissant tomber une larme furtive dans sa coupe, puis, présentant ses compliments et ses vœux, enfin, proposant un toast à la santé de la belle et vidant son verre... Mais, je l'avoue humblement, jamais je n'aurais su exprimer la suprême solennité de ce moment où Clara Olsoufievna, la reine de notre fête, le visage empourpré, pareil à une rose de printemps, rouge de félicité et de pudeur, se laissa tomber, au comble de l'émotion, dans les bras de sa tendre mère ; je n'aurais su peindre cette tendre mère

versant quelques larmes de bonheur et encore moins le père, le conseiller d'État Olsoufi Ivanovitch. Cet honorable vieillard sanglotait, oui, cet homme, qui, au cours de longues années de services, avait perdu l'usage de ses jambes et que le sort, par un juste retour, avait nanti d'un solide capital, d'une belle maison, de quelques propriétés et surtout d'une fille belle comme le jour, cet homme, dis-je, sanglotait comme un enfant et affirmait, à travers ses larmes, que « Son Excellence était un grand bienfaiteur... ». Non, jamais je n'aurais su rendre l'extrême émotion qui s'empara en cet instant de l'auditoire pendu aux lèvres d'André Philippovitch.

Un jeune fonctionnaire au registre, qui, en cette minute, avait d'ailleurs plus l'aspect d'un vénérable conseiller d'État que celui d'un simple fonctionnaire au registre, ne put retenir ses larmes traduisant ainsi l'émotion générale.

De son côté, André Philippovitch, en cette minute solennelle, n'avait en rien l'allure d'un conseiller de collège, d'un chef de service... non, il avait une toute autre apparence, une apparence

que je ne saurais traduire mais, en tout cas, pas celle d'un conseiller de collège. Il planait... il était au-dessus de tout cela...

Enfin, j'aurais... Mais que ne possédai-je le secret d'un style pur et élevé, d'un style fort et brillant pour exprimer tout le pathétique de ces moments merveilleux et édifiants, ces moments de l'existence où tout paraît concourir à affirmer le triomphe de la vertu sur l'incrédulité, l'absence de foi, le vice et l'envie. Non, je préfère me taire et en silence, un silence plus éloquent que la parole, vous peindre cet adolescent bienheureux, à l'orée de son vingt-sixième printemps, Vladimir Semionovitch, le neveu d'André Philippovitch. Debout, il propose, à son tour, un toast.

Tous les regards sont fixés sur lui : ceux des parents, embués de larmes, ceux de son oncle, brillants de fierté, ceux pudiques de la reine du jour, ceux enthousiastes de la plupart des invités, ceux, enfin, de quelques collègues de ce brillant jeune homme, où perce l'envie. Je veux me taire, et pourtant cet adolescent est plein d'attraits ; en vérité, par son aspect, il fait plutôt penser à un

vieillard, – dans le sens évidemment favorable de la comparaison. Son maintien, sa face couperosée, son grade d'assesseur qui semble faire corps avec lui-même, tout semble proclamer en ce moment unique : « Voilà les degrés suprêmes du bonheur où la vertu peut conduire un homme. » Je ne veux pas non plus conter par le détail comment Anton Antonovitch Sletochkine, fonctionnaire, chef de bureau, collègue d'André Philippovitch et jadis d'Olsoufi Ivanovitch, vieil ami de la maison, et, de plus, parrain de la jeune fille, oui, comment ce vieillard, au crâne lunaire proposa à son tour, un toast, chanta à la manière du coq et ânonna quelques gaudrioles rimées. Ces prouesses, oubli très convenable des convenances – si je puis m'exprimer ainsi – firent rire aux larmes toute l'assistance et Clara Olsoufievna, en personne, sur l'injonction de ses parents, vint l'embrasser et le remercier de tant de gentillesse et de gaieté. Il me suffira d'ajouter que, comme il se doit à la fin d'un pareil repas, les invités commencèrent à éprouver, les uns à l'égard des autres, les sentiments les plus chauds, les plus fraternels.

Enfin, on se leva de table. Après avoir échangé quelques propos empreints de la plus amicale, la plus chaleureuse cordialité, les hommes d'un âge raisonnable se retirèrent dignement dans le salon voisin. Le temps était précieux. Profondément conscients de leur propre dignité, les joueurs s'installèrent devant les tables tendues de drap vert. Les dames, demeurées au grand salon, devinrent aussitôt exceptionnellement aimables et se mirent à parler toilette. Le maître de la maison, ce respectable vieillard qui avait perdu l'usage de ses jambes au service de la justice et de la vérité et en avait été récompensé de la façon que nous avons mentionnée plus haut, parcourut le cercle de ses invités, appuyé sur ses béquilles et soutenu par sa fille et Vladimir Semionovitch. En proie à une soudaine et exceptionnelle amabilité, ce noble vieillard prit la décision d'organiser un bal impromptu, sans se soucier de la dépense. Un jeune homme diligent (ce même fonctionnaire au registre dont nous avons dit qu'il ressemblait plus à un respectable vieillard qu'à un adolescent) fut dépêché, sur-le-champ, à la recherche de

musiciens.

Ils arrivèrent peu après, au nombre de onze et, à huit heures et demie, très exactement, retentirent les premiers accords d'un quadrille français. D'autres danses suivirent... inutile de dire que ma plume n'est ni assez fine ni assez forte pour décrire fidèlement ce bal improvisé grâce à l'exceptionnelle affabilité du maître de céans à la tête chenue. Et comment pourrais-je, moi, modeste narrateur des aventures de M. Goliadkine – aventures, par ailleurs, assez curieuses, je l'avoue – comment pourrais-je transposer l'extraordinaire éclat et l'harmonie de cette fête où la beauté, le brillant, la joie, l'allégresse se mariaient heureusement à la courtoisie décente et à la décence courtoise. Comment décrire les jeux, les rires de toutes ces dames, plus ressemblantes à des fées qu'à des femmes de fonctionnaires – c'est un compliment que je leur fais – avec leurs joues, et leurs épaules d'un rose lilas, leurs tailles élancées et leurs petits pieds espiègles, vifs et... « homéopathiques » – pour employer une expression de haut style. Et comment peindrais-je leurs brillants cavaliers, ces

dignes représentants de l'administration ?

Les adolescents et les hommes mûrs, les joyeux drilles et les garçons posés, les boute-en-train et les rêveurs, ceux qui entre chaque danse s'en vont fumer une pipe dans un petit salon vert et ceux qui ne fument pas entre chaque danse... Tous ils portent un nom honorable. Tous ils ont des titres respectables. Tous sont pleins de tact et d'élégance, profondément conscients de leur propre dignité. Presque tous devisent en français avec ces dames ; ceux même qui emploient le russe, s'expriment avec la plus haute distinction, mêlant les compliments aux phrases lourdes de sens. Au fumoir, seulement au fumoir, ils se permettent quelques légères entorses au langage distingué, laissent échapper une phrase gentiment familière du genre de celle-ci : « Eh bien, sacré Pierrot, tu as joliment bien sué ta polka » ou bien : « Canaille de Vassia, tu es parvenu à tes fins, tu as rudement fatigué ta dame. »

Mais comme j'ai déjà eu l'honneur de te le dire, ô lecteur, ma plume me trahit. Je préfère me taire ou, plutôt, retourner à M. Goliadkine, le

véritable, l'unique héros de cette véridique histoire.

Il faut dire qu'il se trouve, en ce moment, dans une situation passablement étrange, pour ne pas dire plus. Il est là, lui aussi, messieurs ; il n'est pas au bal, mais c'est tout comme. Il n'a, messieurs, aucune mauvaise intention. Il ne veut faire de mal à personne, mais il se trouve néanmoins à un mauvais tournant ; il se trouve actuellement – c'est même bizarre à dire – dans le vestibule de l'escalier de service de l'appartement d'Olsoufi Ivanovitch. Ce n'est rien, messieurs, ce n'est rien ; c'est sans penser à mal. Il est dans son petit coin, il s'est blotti dans un petit coin pas très chaud, certes, mais fort sombre, en revanche ; il est caché, en partie, par une énorme armoire et de vieux paravents : il est au milieu d'un tas de vieux chiffons, de vieille vaisselle ; il se cache pour le moment : il observe, il suit le cours des événements en qualité de spectateur impartial. Pour le moment, messieurs, il ne fait qu'observer. Il pourrait bien évidemment entrer lui aussi, messieurs... Et, au fait... Pourquoi n'entrerait-il pas ? Il n'a qu'un

pas à faire pour entrer. Il saura entrer avec élégance. Il est là depuis trois heures, au froid, derrière l'armoire et les paravents, au milieu de tout ce fouillis. Il attend. Pour se justifier à ses propres yeux, il vient de se remémorer une phrase de Villèle, l'ancien ministre français : « Tout vient à point pour qui sait attendre. » Il avait autrefois lu cette phrase dans un livre sans importance et aujourd'hui elle lui est revenue à la mémoire, fort à propos. Elle convient admirablement à sa situation actuelle et il faut bien dire aussi qu'il passe bien des pensées par la tête d'un homme qui reste à attendre, dans un vestibule froid et obscur, durant trois grandes heures, un dénouement favorable aux événements en cours.

Ainsi, après s'être souvenu fort à propos de la phrase du ministre français, M. Goliadkine pense, Dieu sait pourquoi, à l'ancien vizir turc Marzimiris, puis à la belle Margrave Louise, dont il avait autrefois lu l'histoire dans quelque livre. Il lui vint à l'esprit ensuite, que les Jésuites avaient pour principe de considérer comme bons tous les moyens, pourvu que le but soit atteint.

L’évocation de ce trait historique donna une certaine assurance à M. Goliadkine. Il en déduisit même aussitôt que ces Jésuites, oui, tous les Jésuites, du premier au dernier, étaient de suprêmes imbéciles et qu’il serait bien capable de les mettre tous dans sa poche... Ah ! si seulement la pièce où se trouvait le buffet pouvait être vide, ne serait-ce qu’une minute. (C’était la pièce qui communiquait directement avec le vestibule où se tenait à ce moment même M. Goliadkine.) Il aurait vite fait alors, en dépit de tous les Jésuites, de franchir cette pièce, de passer ensuite dans le grand salon, de là, dans la salle de jeu, pour entrer enfin dans la salle où l’on était en train de danser la polka. Oh ! il passerait, il passerait certainement, il passerait à tout prix ; il se glisserait discrètement... personne ne le remarquerait et le tour serait joué... Et alors il savait bien ce qui lui resterait à faire... Tel était, à ce moment précis, l’état d’esprit du héros de notre véridique histoire encore que nous ayons beaucoup de peine à traduire très exactement ses sentiments.

Certes, il avait trouvé les moyens de parvenir à

l’escalier de service et au vestibule en se tenant le raisonnement suivant : « Les autres y sont bien parvenus, alors, pourquoi pas moi ? » Mais aller plus loin, c’était une autre affaire. Il ne l’osait pas... non par pusillanimité, d’ailleurs, mais de par sa propre volonté : Il préférait agir en catimini... Et il guette maintenant l’occasion de se glisser en catimini. Il guette cette occasion depuis près de trois heures D’ailleurs, pourquoi ne pas attendre ? Villèle, lui-même, avait attendu. « Mais que vient faire ici Villèle ? » se dit tout à coup M. Goliadkine. « Qui est-ce d’ailleurs que Villèle ? Et quant à moi il s’agit maintenant de trouver un moyen pour entrer... Comment faire ? Ah, tu es un drôle de figurant, un sacré imbécile », se dit M. Goliadkine en pinçant avec ses doigts gourds sa joue gelée.

« Tu n’es qu’un pauvre Goliadka, rien de plus, tu portes bien ton nom... »

Il faut dire que ces petites amabilités, à l’adresse de sa propre personne, étaient débitées sans aucun but précis, uniquement pour passer le temps. Mais le voilà qui s’avance. Le moment est

venu. Le buffet est vide. Il n'y a plus personne. M. Goliadkine a observé par une petite lucarne... En deux pas il est à la porte, il va l'ouvrir...

« Irai-je ou n'irai-je pas ? Oui, irai-je ou n'irai-je pas ? J'irai... au fait, pourquoi donc n'irais-je pas ? L'audacieux trouve toujours son chemin. » Ce raisonnement a pour effet de donner confiance à notre héros ; mais, soudain le voilà qui recule : il bat en retraite derrière son paravent. « Non. Il ne faut pas... Et si quelqu'un entrait juste à ce moment. Voilà justement quelqu'un qui entre. Qu'avais-je à bayer aux corneilles pendant que la route était libre ? Il fallait foncer et entrer à tout prix. Foncer. C'est facile à dire. Essayez donc avec un caractère pareil. Un tempérament de lâche. Tu as eu peur... comme une poule mouillée. La frousse... rien à dire, ça nous connaît. La lâcheté... ça nous connaît également... Inutile même d'en discuter. Eh bien, tu n'as plus qu'à rester là, comme un ballot, un ballot et rien de plus. À la maison je serais en train de prendre une tasse de thé... Ce serait bien agréable de prendre une bonne tasse de thé... Si je rentre plus tard, Petrouchka va

encore grogner, à coup sûr. Ne vaut-il pas mieux rentrer à la maison. Au diable tout le reste. Allons, je m'en vais, un point c'est tout. »

Ayant pris cette résolution, M. Goliadkine fit un bond brusque en avant : on eût dit qu'un ressort avait été soudainement déclenché en lui.

En deux enjambées, il se trouva dans la salle réservée au buffet ; il quitta hâtivement son pardessus, enleva son chapeau, fourra l'un et l'autre dans un coin, puis mit de l'ordre dans ses cheveux et sa toilette et... et, enfin, s'avança, traversa le salon, de là se glissa dans une autre pièce, passa inaperçu au milieu des joueurs enfiévrés et... alors... À partir de ce moment, M. Goliadkine ne se rendit plus compte de tout ce qui se passait autour de lui et tel la foudre fit irruption dans la salle de danse.

Comme par un fait exprès, on ne dansait pas à ce moment précis. Les dames déambulaient à travers la salle, en groupe pittoresques. Les hommes réunis en petits cercles devisaient ; quelques-uns parcouraient la salle, retenant leurs cavalières pour les prochaines danses. Mais

M. Goliadkine ne vit rien de tout cela. Il ne vit que Clara Olsoufievna et, à côté d'elle, André Philippovitch. Il distingua aussi Vladimir Semionovitch, puis deux ou trois officiers et deux ou trois jeunes gens d'aspect avantageux, de ceux dont on peut dire, au premier coup d'œil, qu'ils sont riches de promesses... de promesses parfois déjà réalisées. Mais non, il ne voyait plus personne, il ne regardait plus personne... Il paraissait mû par ce même ressort qui l'avait poussé à entrer dans ce bal, auquel il n'avait pas été invité. Il avançait, avançait encore. En chemin il buta contre un conseiller et lui écrasa consciencieusement le pied. Sur son élan, il marcha sur la robe d'une vieille dame et la déchira, bouscula un domestique, qui circulait avec un plateau, heurta un monsieur, sans d'ailleurs s'apercevoir de tout cela, ou plus exactement, faisant semblant de ne rien remarquer, de ne rien voir, avançant, avançant toujours, jusqu'au moment où il se trouva nez à nez avec Clara Olsoufievna.

Sans aucun doute, oui, sans l'ombre d'une hésitation, s'il avait pu, à cet instant précis,

disparaître à jamais sous terre, il l'aurait fait avec le plus grand plaisir. Mais ce qui était fait, était fait...

C'était irrémissible... Que lui restait-il à faire ? « Se raidir en cas d'échec, se maintenir en cas de succès », se répéta-t-il. M. Goliadkine n'est pas un intrigant ; il n'a pas l'art de faire reluire le parquet avec ses semelles... C'était bien cela. Pour comble de malheur, les Jésuites s'en mêlèrent... Les Jésuites... il n'avait qu'en faire en ce moment. Tous ces gens, qui, jusque-là déambulaient, jasaient, riaient, soudain comme par enchantement, s'arrêtèrent, se turent et se rangèrent en cercle autour de M. Goliadkine.

Notre héros, lui, semblait ne rien voir, ne rien entendre... Il ne pouvait les regarder, non, pour rien au monde, il ne les eût regardés. Il était là, planté sur ses pieds, les yeux rivés au plancher...

« Parole d'honneur, cette nuit même, je me tire une balle dans la tête, pensa-t-il, et maintenant, advienne que pourra... » Et, à son propre étonnement, à sa profonde stupéfaction, il se mit, tout à coup, à parler... M. Goliadkine

commença son discours par les félicitations et les souhaits d'usage.

Il débita assez bien les félicitations, mais, arrivé aux souhaits, se mit à bredouiller. Il sentait, en lui-même, que, s'il commençait à bafouiller, tout serait immanquablement gâché. C'est ce qui arriva. Sa langue fourcha... il s'arrêta... s'enlisa dans les mots, devint cramoisi et perdit complètement pied... leva les yeux, les promena longuement sur l'assistance, dévisagea les gens et défaillit...

Autour de lui, les invités se tenaient immobiles, muets, attendant le dénouement. Quelques murmures se firent entendre en dehors du cercle ; quelques rires éclatèrent. M. Goliadkine regarda André Philippovitch, avec humilité et soumission. André Philippovitch répondit par un regard tel que M. Goliadkine, s'il n'avait pas été déjà plus mort que vif, serait tombé à coup sûr, raide inanimé. Le silence s'éternisait.

– Tout ceci se rapporte à des circonstances particulières... à ma vie privée, André

Philippovitch, murmura M. Goliadkine à demi-mort de frayeur, d'une voix à peine perceptible. Ce n'est pas une démarche officielle, André Philippovitch.

– Vous devriez avoir honte, monsieur, vous devriez avoir honte, répliqua André Philippovitch d'une voix sourde ; il paraissait au comble de l'indignation. Il prit la main de Clara Olsoufievna et tourna le dos à M. Goliadkine.

– Je n'ai pas à avoir honte, André Philippovitch. De quoi aurais-je honte ? murmura M. Goliadkine. Ses yeux affolés faisaient le tour de l'assistance cherchant dans cette foule pétrifiée un visage connu, un être de son milieu, de sa condition sociale.

– Ce n'est rien, je vous assure, ce n'est rien. Messieurs, continua-t-il toujours à voix basse, ce n'est rien, ça peut arriver à tout le monde...

À tâtons, il chercha à sortir du cercle ; on lui fit un passage. Tant bien que mal, notre héros parvint à se faufiler entre deux rangées de spectateurs éberlués, avides de curiosité. Son destin l'entraînait ; M. Goliadkine s'en rendait

parfaitement compte. Il aurait, certes, donné cher pour se retrouver à nouveau dans le vestibule de l'escalier de service, à sa petite place, sans avoir pour cela à enfreindre les règles de la décence. Mais c'était impossible dorénavant. C'est pourquoi il dirigea ses efforts en vue de trouver un petit coin tranquille, un petit coin où il pût se glisser, se tapir. Il serait resté là, modeste. Paisible, sans déranger personne, sans attirer l'attention de personne ; il aurait même obtenu, par une conduite irréprochable, la bienveillance des invités et de leur hôte.

Mais à ce moment même, M. Goliadkine ressentit une sorte de vertige ; il se sentit défaillir, prêt à tomber, il était tout près du petit coin convoité – il s'y réfugia. Il s'y installa et prit aussitôt, l'attitude d'un spectateur qui observe impartialement. En même temps ses deux mains agrippèrent les dossiers de deux chaises et en prirent impérieusement possession ; ses yeux ragaillardis bravaient ceux des amis de Clara Olsoufievna, groupés autour de lui. Tout près de lui se trouvait un officier, un grand gaillard de belle allure. En face de lui M. Goliadkine se

sentit pareil à un moucheron.

– Mon lieutenant, ces deux chaises sont réservées ; celle-ci est pour Clara Olsoufievna et celle-là pour la princesse Tchevtchekanov qui dansent en ce moment. Je les garde pour elles, murmura M. Goliadkine d'un ton suppliant. Sans répondre, le lieutenant lui lança un regard fulminant et se détourna. Se sentant rebuté de ce côté, notre héros tenta sa chance d'un autre et prit à part un conseiller d'État, un monsieur très important, dont la poitrine s'ornait d'une décoration d'un ordre élevé. Le regard dont fut gratifié en retour notre héros fut si peu encourageant qu'il lui fit l'effet d'un seau d'eau glacée sur la tête. M. Goliadkine se tut.

« Gardons le silence, se dit-il, plus un mot. Il faut qu'ils se rendent bien compte que je suis comme tout le monde, que je suis là, ma foi, invité comme eux-mêmes et que ma situation est, pour le moment, aussi honorable que la leur. »

Ayant pris cette décision, il fixa ses yeux sur les revers de sa redingote ; mais un instant après son regard se déplaça sur un monsieur

d’apparence parfaitement respectable.

« Ce monsieur porte perruque, se dit-il, et, si on lui enlève cette perruque, il n’y aura plus qu’un crâne nu, oui, un crâne aussi nu, aussi lisse que la paume de ma main. » À peine M. Goliadkine eut-il fait cette importante découverte que sa pensée s’orienta aussitôt sur les émirs arabes. « Il suffit d’enlever le turban qu’ils portent sur la tête, en signe de leur parenté avec leur grand prophète Mahomet, pour qu’aussitôt n’apparaisse plus qu’un crâne lisse, un crâne absolument dénudé. »

Ensuite, en vertu, sans doute, d’une curieuse association d’idées relative aux musulmans, M. Goliadkine vint à penser aux pantoufles turques et constata qu’André Philippovitch portait des chaussures ressemblant plus à des pantoufles qu’à des souliers.

Petit à petit, d’ailleurs. M. Goliadkine parut se familiariser avec sa situation. Une idée lui traversa la tête : « Si seulement ce lustre, se dit-il, pouvait se détacher de sa chaîne, en ce moment même, oui, si ce lustre venait à tomber, je me

précipiterais immédiatement pour sauver Clara Olsoufievna. Je la sauverais et je lui dirais simplement : « Ne vous inquiétez pas, madame, ce n'est rien. Je suis votre sauveur. » Ensuite M. Goliadkine se mit à chercher Clara Olsoufievna parmi l'assistance, mais au lieu d'elle, il vit Guérassimovitch, le vieux majordome d'Olsoufi Ivanovitch. Le vieux domestique venait droit sur lui ; il avait l'air préoccupé. M. Goliadkine eut un frisson. Il éprouva une sensation étrange, imprécise, et cependant, nettement désagréable. Il grimaça et regarda autour de lui, comme un automate. Le désir lui vint de s'éclipser, de sortir, ni vu ni connu, de la salle, discrètement, en rasant les murs : il aurait voulu se volatiliser... Mais il était trop tard. Avant même qu'il ait pris une décision, Guérassimovitch se trouva devant lui.

– Voyez-vous, Guérassimovitch, commença notre héros en souriant, vous devriez... Tenez, regardez cette bougie, là, dans le candélabre ; elle est sur le point de tomber. Vous devriez donner l'ordre de la redresser, Guérassimovitch, sinon elle va tomber, elle va immanquablement tomber.

– Quelle bougie ? Mais elle est toute droite, la bougie. Quant à vous, il y a quelqu'un qui vous demande, là-bas.

– Qui est-ce qui me demande ? Guérassimovitch.

– Je ne sais pas exactement qui. Un domestique qui vient de la part de... Il m'a demandé : « Iakov Petrovitch Goliadkine est-il ici ? Veuillez lui dire de venir ; il s'agit d'une affaire urgente et très importante... » Voilà.

– Non, Guérassimovitch, vous faites erreur ; vous faites certainement erreur.

– J'en doute.

– Non, Guérassimovitch, il n'y a aucun doute, absolument aucun doute. Personne n'est venu me demander. Personne ne peut me demander, d'ailleurs... et ici je suis chez moi, c'est-à-dire je suis à ma place.

M. Goliadkine reprit son souffle et regarda autour de lui. Il s'en doutait... Tous les yeux étaient braqués sur lui : toutes les oreilles, tendues dans sa direction. Tous ces gens réunis

dans le salon, semblaient suspendus à lui et, avec recueillement, paraissaient attendre. L'assistance entière semblait participer à l'événement. Les dames, un peu à l'écart, chuchotaient avec anxiété. Le maître de la maison se tenait loin de M. Goliadkine. Il ne paraissait pas prendre une part active et directe aux tribulations de notre héros. Tout se passait, d'ailleurs, avec beaucoup de tact et de délicatesse. Néanmoins, notre héros sentit clairement que l'instant fatidique était arrivé. Il devait maintenant frapper un grand coup ; le moment était venu d'anéantir ses ennemis. M. Goliadkine était profondément troublé. Enfin l'inspiration lui vint. D'une voix chevrotante mais décidée, il s'adressa à Guérassimovitch.

– Non, mon ami, non, personne ne te demande. Tu te trompes. Je dirai plus : Déjà, ce matin, tu t'es trompé en m'affirmant... oui, en osant m'affirmer (M. Goliadkine haussa la voix) qu'Olsoufi Ivanovitch, mon bienfaiteur, l'homme qui, depuis de longues années, m'a tenu lieu de père, m'avait interdit sa porte en ce jour solennel, en ce jour de bonheur pour son cœur paternel...

M. Goliadkine toisa l'assistance : il paraissait content de lui-même et, en même temps, profondément ému. Des larmes apparurent au bord de ses cils.

Il reprit :

– Je répète, mon ami, tu as commis une erreur impardonnable...

Le moment était pathétique. M. Goliadkine sentit qu'il avait atteint l'effet le plus sûr. Dans une attitude modeste, recueillie, les yeux baissés, il attendit les effusions, l'accolade d'Olsoufi Ivanovitch. Les invités semblaient bouleversés, abasourdis. Même le terrible, l'impitoyable Guérassimovitch parut ébranlé, incapable de prononcer un mot... Mais soudain, l'orchestre, le maudit orchestre, entonna sans rime ni raison, une polka. Le charme était rompu. Tout était fini. M. Goliadkine sursauta. Guérassimovitch fit un écart en arrière, la masse des invités, véritable mer humaine, s'agita en cadence. Déjà Vladimir Semionovitch ouvrait la danse avec Clara Olsoufievna. Derrière eux, le beau lieutenant avec la princesse Tchevtchekanov. Ceux qui ne

dansaient pas, se pressaient pour admirer les couples lancés dans la polka. Quelle belle danse que la polka. Si moderne, si passionnante. Rien de tel pour tourner les têtes. On en oublia même M. Goliadkine pour un bon moment. Mais il y eut soudain un grand bouleversement. Les gens s'agitèrent, se bousculèrent. Au milieu de la confusion générale, la musique s'arrêta... Un événement étrange, imprévu, survint. Sans doute, fatiguée par la danse, le souffle coupé, les joues violemment colorées, la poitrine haletante, à bout de forces, Clara Olsoufievna se laissa tomber dans un fauteuil. Tous les cœurs battirent à l'unisson pour elle. On se précipita, on se pressa autour d'elle. Chacun voulait lui montrer sa sollicitude, sa gratitude pour le grand plaisir qu'elle venait de procurer à tous. Soudain, M. Goliadkine apparut devant elle. Il était pâle, profondément troublé. Il paraissait, lui aussi, absolument à bout de forces. Il se traînait... Un étrange sourire sur les lèvres, il tendit sa main vers elle, avec un regard suppliant. Abasourdie, Clara Olsoufievna n'eut pas le temps de retirer sa main. Pareille à un automate, elle se leva,

répondant à son invitation. M. Goliadkine vacilla, fit un pas en avant, puis un autre, leva la jambe, esquissa un pas, frappa du pied le plancher et trébucha... Lui aussi, voulait danser avec Clara Olsoufievna. La jeune fille poussa un cri. Ses amis se précipitèrent pour délivrer ses mains de l'étreinte de celle de M. Goliadkine. En un tournemain, notre héros fut bousculé, rejeté à une dizaine de pas de la belle. Un cercle se forma aussitôt autour d'elle. On entendit un cri, un piaillement. C'étaient deux vieilles dames que M. Goliadkine manquait de renverser au cours de sa brusque retraite. La confusion était extrême. On se questionnait, on discutait, on hurlait. L'orchestre s'était tu définitivement. M. Goliadkine se débattait au milieu d'un groupe et marmonnait machinalement, avec un faible sourire : « Mais oui, pourquoi pas ? La polka, à mon avis, est une danse moderne. C'est une danse intéressante, inventée pour l'agrément de ces dames... mais, étant donné les circonstances, ma foi, je consens à essayer moi aussi. »

Mais on n'avait cure de son consentement. Tout à coup, notre héros sentit une main se poser

sur son bras ; une autre main le prenait par le dos, avec beaucoup de ménagement d'ailleurs. Il sentit qu'on le poussait dans une direction déterminée. Il remarqua presque aussitôt qu'on l'emmenait droit vers la porte. M. Goliadkine voulut faire un geste, dire un mot... Mais non, en fait, il ne voulait plus rien. Il se contentait de rire, faiblement, comme un automate. Il sentit enfin qu'on le revêtait de son pardessus, qu'on lui enfonçait son chapeau jusque sur les yeux. Il se rendit compte ensuite, qu'il était sur le palier, dans le froid et l'obscurité... qu'il descendait déjà l'escalier. Il trébucha. Il eut l'impression qu'il tombait dans un précipice. Il voulut crier. Mais il était déjà dans la cour. Il sentit un souffle frais au visage, s'arrêta une seconde. Au même moment les sons d'une danse arrivèrent à ses oreilles. L'orchestre se remettait à jouer. Subitement M. Goliadkine se souvint de tout. Il parut reprendre des forces. Il s'arracha de l'endroit où il était resté, jusqu'alors, littéralement cloué ; il bondit, s'envola. Il courut, courut droit devant lui. Où allait-il ? N'importe où... partout où il y aurait de l'air, de la liberté...

V

Minuit sonnait à toutes les horloges des tours de Saint-Pétersbourg, au moment où M. Goliadkine déboucha sur le quai de la Fontanka, proche du pont Ismailovski. Il était hors de lui. Il fuyait ses ennemis et leurs persécutions. Il fuyait la grêle de coups qu'ils lui destinaient. Il cherchait à échapper aux cris des vieilles femmes effrayées, aux regards meurtriers d'André Philippovitch. M. Goliadkine était mort, anéanti, dans le sens le plus large du mot ; et s'il conservait encore présentement la faculté de courir, c'était uniquement par un miracle, un miracle auquel lui-même avait peine à croire. C'était une nuit effrayante, une nuit humide, brumeuse, pluvieuse, neigeuse, où flottaient rhumes, angines et fièvres de toutes sortes, bref une nuit chargée de tous les dons de novembre de Saint-Pétersbourg. Le vent hurlait dans les rues désertes, faisait bondir, plus haut que les chaînes

de la berge, les eaux noires de la Fontanka, venait taquiner les maigres réverbères du quai, qui répondaient à son sinistre hurlement par des grincements grêles et aigus. Sons plaintifs et stridents, concerts infinis que connaissent bien tous les habitants de la capitale. La pluie et la neige tombaient en même temps. Portée par les rafales, l'eau giclait en raies compactes, presque horizontales, aussi drues que le jet d'eau d'une pompe. Les gouttes cinglaient, lacéraient le visage de l'infortuné Goliadkine. C'était comme si on lui enfonçait des milliers d'épingles et d'aiguilles dans la peau.

Au milieu du silence nocturne, traversé par les grondements lointains des voitures, les hurlements du vent, les grincements des réverbères, on entendait le bruit continu et sinistre de l'eau dégoulinant des toits, des auvents et des gouttières sur le granit des trottoirs. On ne voyait âme qui vive et il ne pouvait en être autrement, semblait-il, à une heure aussi avancée et par un temps aussi affreux. Seul M. Goliadkine aux prises avec son désespoir, trottinait le long du trottoir de la Fontanka, d'un pas menu et rapide.

Il avait hâte d'arriver au plus tôt chez lui, dans son appartement du quatrième étage de la rue des « Six Boutiques ». La neige, la pluie, la tourmente, en un mot, tous les éléments déchaînés dans le ciel de novembre de Saint-Pétersbourg s'étaient donné rendez-vous en cette nuit affreuse. Ils assaillaient de toutes parts l'infortuné Goliadkine, déjà suffisamment abattu par ses propres malheurs, ne lui laissant aucun répit, le perçant jusqu'aux os, l'aveuglant, le faisant tituber, le déportant de son chemin et lui enlevant en même temps les dernières parcelles de son bon sens. On eût dit une terrible coalition des forces de la nature avec ses ennemis privés en vue de gâcher complètement sa journée, sa soirée et sa nuit.

Or, fait curieux. M. Goliadkine paraissait absolument indifférent à ces dernières et massives démonstrations du sort qui s'acharnait sur lui. Il était trop bouleversé, anéanti par tout ce qui s'était passé, quelques instants auparavant, dans la maison du conseiller d'État Berendeiev. Ah ! si un spectateur impartial, désintéressé, avait pu, en ce moment même, contempler le pitoyable

trottinement de M. Goliadkine ! Il aurait aussitôt mesuré toute l'horreur de ses récentes infortunes ; il aurait compris qu'en cette minute M. Goliadkine ne cherchait qu'une chose : fuir, se cacher, se fuir lui-même, se cacher à lui-même. Oui, c'était bien cela. Disons même plus. Non seulement notre héros cherchait de toutes ses forces à se fuir lui-même mais encore il aurait donné cher pour pouvoir s'anéantir d'une façon définitive, pour être, sur-le-champ, réduit en cendres. Pour l'instant, il ne prêtait attention à rien, ne se rendait compte de rien : il semblait absolument indifférent à tous les obstacles que dressait devant lui cette nuit funeste ; indifférent à la longueur du chemin, à la rigueur du temps, à la pluie, à la neige, au vent.

Sur le trottoir du quai de la Fontanka, la galoche qui recouvrait son soulier droit se détacha et resta là, plantée dans la boue et la neige. Il ne s'en aperçut même pas, ne songea pas un instant à revenir sur ses pas pour la retrouver. Il était si préoccupé, qu'à plusieurs reprises, en dépit de la tourmente, il s'arrêta et resta sur le bord du trottoir, planté comme un poteau,

pétrifié, se remémorant tous les détails de sa récente et atroce déchéance. Il se sentait mourir. Une seconde après, d'un bond, il reprenait sa course effrénée, fuyant quelque ennemi invisible, cherchant à échapper à de nouveaux malheurs, plus menaçants encore. Vraiment sa situation était terrible...

Enfin, à bout de forces, M. Goliadkine s'arrêta, s'accouda au parapet du quai, dans la position d'un homme qui se met brusquement à saigner du nez, et se mit à contempler avec attention les eaux noires et troubles de la Fontanka. Combien de temps resta-t-il dans cette position ? Nous ne pouvons le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il était arrivé aux dernières limites du désespoir et de l'épuisement. Il n'en pouvait plus. Il était à bout de souffle. Il avait tout oublié, tout, le pont Ismailovski, la rue des « Six Boutiques » et ses récents malheurs... Et d'ailleurs tout lui était devenu indifférent. L'affaire était réglée, le jugement prononcé, signé. Il n'y pouvait plus rien...

Soudain... Soudain... tout son corps frissonna :

d’un bond instinctif il recula de deux pas. En proie à une indicible anxiété, il promena ses regards autour de lui... Mais, rien de particulier, personne... et pourtant... pourtant, il avait bien cru à l’instant même, apercevoir un être, un être qui était là, tout près de lui, appuyé comme lui au parapet du quai. Fait étrange, ce personnage lui avait adressé la parole, lui avait parlé d’une voix rapide, entrecoupée ; M. Goliadkine n’avait pas très bien saisi le sens de ces paroles, mais il s’agissait certainement de quelque chose qui le concernait de très près.

« Qu’est-ce à dire ? Ai-je rêvé ? se demanda Goliadkine, parcourant de nouveau du regard les environs... Mais au fait, où suis-je ? Ah ! là là !... conclut-il en hochant la tête ; avec une pénible sensation d’angoisse, d’épouvante même, il se mit cependant à scruter les environs bruineux ; de tous ses yeux, de toute la force de ses yeux myopes, il s’efforça de percer les ténèbres vaporeuses. Mais rien, rien de particulier ne vint s’offrir à ses yeux. Tout paraissait en ordre, tout était comme auparavant. La neige tombait plus drue, plus épaisse encore. À vingt pas de distance

on ne pouvait rien distinguer. Plus strident encore était le grincement des réverbères, plus lugubre, plus lamentable la chanson plaintive que modulait le vent – on eût dit les appels suppliants de quelque mendiant revenant à la charge, s'obstinant à quémander quelques sous pour sa nourriture. « Ah ! là là ! Que m'arrive-t-il donc », se demanda M. Goliadkine, en se remettant en route après avoir, à nouveau, furtivement inspecté les environs.

Cependant, un sentiment nouveau se fit jour en M. Goliadkine. Ce n'était ni vraiment de l'anxiété, ni de l'effroi... Un frisson convulsif parcourut son corps... L'instant était pénible, la sensation insupportable au plus haut point.

« Tant pis, ce n'est rien. Cela ne tire peut-être pas à conséquence et ne porte atteinte à l'honneur de personne. Tout est peut-être pour le mieux, continua-t-il, sans même comprendre le sens de ses propres paroles, tout s'arrangera peut-être avec le temps, personne n'aura à y redire et tout le monde se trouvera justifié. » M. Goliadkine se sentit soulagé par ces considérations ; il se

redressa légèrement, s'épousseta, fit tomber la neige qui recouvrait d'une couche épaisse son chapeau, son col, son pardessus, sa cravate et ses chaussures, sans parvenir toutefois à se débarrasser de ce sentiment étrange, poignant, de cette sourde anxiété... Quelque part, très loin, un coup de canon éclata.

« Drôle de temps, se dit notre héros. Diable. On risque l'inondation : il semble que l'eau soit montée trop vite. » À peine eut-il exprimé, ou même, conçu cette pensée qu'il vit, devant lui, venant à sa rencontre, un homme ; un passant attardé, tout comme lui, sans doute, par suite de quelque circonstance fortuite. Il n'y avait rien d'anormal, rien d'extraordinaire, semblait-il ; et pourtant, pour une raison que nous ignorons, M. Goliadkine en fut tout retourné, pris de panique. Ce n'est pas qu'il redoutât un homme de mauvaises mœurs mais... sait-on jamais ?... Une idée lui traversa l'esprit. « Au fond, peut-être cet inconnu se trouve là par pur hasard ; il a peut-être une raison importante pour venir ainsi droit sur moi, me couper mon chemin et m'accrocher. » En fait, il est possible que M. Goliadkine n'ait

pas formulé cette pensée de façon très nette : ce ne fut peut-être qu'une intuition fugitive, accompagnée d'une sensation assez pénible. Il était d'ailleurs trop tard pour penser et pour éprouver des sensations ; l'inconnu était déjà à deux pas de lui. Aussitôt M. Goliadkine, selon une habitude qui lui était chère, s'empressa d'adopter une attitude très caractéristique, une attitude exprimant éloquemment que lui, Goliadkine se trouvait là, comme cela, qu'il suivait son petit bonhomme de chemin, sans penser à mal, que la route était suffisamment large pour tout le monde, et que, quant à lui, Goliadkine, il n'avait l'intention de provoquer personne. Subitement il s'arrêta pétrifié, comme s'il venait d'être frappé par la foudre ; il se retourna brusquement pour examiner le passant qui venait de le croiser. Son mouvement semblait avoir été provoqué par un ressort qui l'eût tiré en arrière, à la manière d'une girouette déplacée par le vent. Déjà l'inconnu s'enfonçait rapidement dans la tourmente de neige. Lui aussi, paraissait pressé ; lui aussi, tout comme M. Goliadkine, était emmitouflé dans son pardessus jusqu'à la

tête, lui aussi, trottinait le long du quai de la Fontanka, d'un pas menu, rapide, légèrement saccadé.

« Qu'est-ce ? Qu'est-ce à dire ? » murmurait M. Goliadkine, avec un sourire de défiance, pendant qu'un long frisson secouait son corps. Son dos était glacé. L'inconnu avait disparu ; on n'entendait même plus le bruit de ses pas et M. Goliadkine restait toujours à la même place, les yeux fixés dans la direction qu'avait suivie le passant. Enfin, petit à petit, il reprit ses esprits et se dit avec dépit : « Mais que m'arrive-t-il donc ? Suis-je réellement devenu fou ? » Il se retourna et reprit son chemin, accélérant et multipliant ses pas, essayant de faire le vide dans son cerveau. Dans cette intention il ferma même ses yeux. Tout à coup, au milieu des hurlements du vent et le fracas de la tempête, son oreille perçut à nouveau le bruit d'un pas qui se rapprochait. Il tressaillit et ouvrit les yeux. À nouveau, devant lui, à une vingtaine de pas, apparut une forme humaine ; cette forme avançait rapidement vers lui. L'homme semblait pressé ; sa démarche était vive, saccadée. La distance qui les séparait

décroissait rapidement. M. Goliadkine pouvait déjà discerner parfaitement les traits de ce passant attardé. Il le dévisagea... et poussa un cri de stupéfaction et d'horreur. Ses genoux fléchirent. Il avait reconnu le même passant qui l'avait déjà croisé une dizaine de minutes auparavant et qui surgissait à nouveau, à l'improviste devant lui. Cette réapparition, prodigieuse et bouleversante en elle-même, n'était pourtant pas le seul sujet de stupéfaction de M. Goliadkine. Il était si profondément troublé qu'il s'arrêta net, émit un son rauque, voulut dire quelque chose et brusquement se précipita à la poursuite de l'inconnu, en hurlant, pour tenter sans doute de l'arrêter le plus vite possible. Et de fait, l'inconnu s'arrêta ; il se tenait à une dizaine de pas de notre héros ; la lumière du réverbère le plus proche l'éclairait entièrement. Il se tourna vers M. Goliadkine et d'un air soucieux et impatient s'apprêta à écouter les explications de ce dernier.

– Je vous demande pardon. Peut-être me suis-je trompé ? proféra notre héros d'une voix chevrotante.

Visiblement dépité, sans mot dire, l'inconnu lui tourna le dos et s'éloigna vivement, désireux, semblait-il de rattraper les secondes perdues en compagnie de M. Goliadkine. Quant à notre héros, il tremblait de toutes les fibres de son corps ; ses genoux vacillaient : à bout de forces, il s'effondra, en geignant, sur une borne en bordure du trottoir. Il faut dire que son émoi était motivé. Il avait, en effet, l'impression de reconnaître cet inconnu. Disons plus. Il le reconnaissait, oui, il était certain d'avoir reconnu cet homme. Cet homme, il l'avait déjà vu plusieurs fois ; il l'avait vu dans le passé et même dernièrement. En quelle occasion ? N'était-ce pas hier ? Mais peu importait, d'ailleurs, qu'il l'eût déjà vu plusieurs fois auparavant. Cet homme en lui-même, n'avait rien qui pût attirer l'attention au premier abord. C'était un homme comme tous les autres, un homme d'aspect convenable, comme tous les hommes convenables ; il avait même peut-être de grandes qualités. Un brave homme, en somme, qui ne voulait de mal à personne.

M. Goliadkine n'avait aucune animosité, aucune haine contre lui, pas même le moindre

sentiment d'inimitié, bien au contraire ; et pourtant – et ceci nous paraît de la plus haute importance – pour rien au monde il n'eût voulu se trouver en sa présence et surtout dans les circonstances actuelles. Oui, M. Goliadkine connaissait parfaitement cet homme : il connaissait même son nom et son prénom. Et pourtant pour tout l'or du monde, il n'eût voulu l'appeler par ce nom, ni reconnaître que cet homme portait effectivement ce nom et ce prénom. Combien de temps M. Goliadkine resta-t-il dans cet état d'hébétude, prostré sur la borne ? Je ne saurais le dire ; ce que je sais c'est, qu'ayant enfin repris ses esprits, il se dressa subitement et se mit à courir comme un fou, de toutes ses forces, à perdre haleine. Il trébucha à deux reprises, faillit tomber. En cette occasion sa seconde galoche le quitta, laissant veuf son second soulier. Peu à peu, cependant, il ralentit son allure, pour reprendre souffle ; il regarda autour de lui et constata que, sans même s'en apercevoir, il avait déjà parcouru tout le quai de la Fontanka, franchi le pont Anitchkov et laissé derrière lui une bonne partie de la Perspective

Nevski. Il était au coin de la rue Liteinaia. Il la suivit. En cet instant, il était dans la situation d'un homme se tenant au bord d'un précipice. La terre sous ses pieds s'effrite. Elle tremble, elle bouge, elle roule vers le fond de l'abîme entraînant le malheureux qui n'a même plus la force ni le courage de faire un bond en arrière, de détacher ses yeux du gouffre béant. Le gouffre l'attire ; il y saute, hâtant lui-même le moment de sa perdition. M. Goliadkine, sentait, savait, était absolument certain qu'il allait au-devant de quelque nouveau malheur, de quelque chose de particulièrement néfaste – une nouvelle rencontre avec l'inconnu, par exemple. Et cependant, fait étrange, il souhaitait cette rencontre, il l'estimait inévitable. Il n'avait qu'un désir : en terminer au plus tôt avec tout cela, éclaircir enfin cette situation, par n'importe quel moyen, mais le plus vite possible. Et il courait, courait toujours, il courait comme mû par quelque force invisible, étrangère. Son propre corps était affaibli, engourdi. Il ne pouvait penser à rien, et pourtant ses idées, pareilles à des ronces, s'accrochaient à tout. Un petit chien égaré trempé jusqu'aux os,

frissonnant de froid, s'attacha au pas de notre héros. La queue ramenée entre les jambes, les oreilles serrées, il restait à ses côtés, lui jetant de temps à autre des regards pleins de timidité et de compassion. Une idée lointaine, depuis longtemps oubliée, – quelque souvenir estompé d'un événement ancien sans doute, – lui revint à l'esprit. Il ne put s'en débarrasser. Elle le tenaillait, l'agaçait, lui martelait le cerveau. « Ah ! sale petit cabot », répétait tout bas Goliadkine sans comprendre le sens de ses paroles. Enfin, il aperçut l'inconnu au carrefour de la rue d'Italie. Mais l'inconnu, cette fois, ne venait pas à sa rencontre : lui aussi courait dans la même direction que notre héros, le précédant de quelques mètres. Ils parvinrent ainsi à la rue des « Six Boutiques ». M. Goliadkine avait le souffle coupé. L'inconnu s'arrêta devant la maison où habitait M. Goliadkine. On entendit le bruit de la sonnette et presque aussitôt le grincement du verrou de fer. La porte s'ouvrit, l'inconnu se courba, se glissa et disparut. Parvenu à la porte presque au même moment, M. Goliadkine y bondit, rapide comme la flèche, sans se soucier

des grognements du portier il se rua, hors d'haleine, dans la cour et réaperçut aussitôt son précieux compagnon qui lui avait momentanément échappé.

L'inconnu se dirigeait vers l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Goliadkine. Notre héros bondit à sa suite. L'escalier était sombre, humide, sale. Sur les paliers s'amoncelaient des tas de chiffons et d'ordures ménagères : un étranger, ne connaissant pas les lieux, perdu dans l'obscurité, aurait mis une bonne demi-heure pour gravir les marches, en risquant à chaque pas de se casser les jambes et en pestant contre l'escalier tout comme contre les amis qui avaient eu la malencontreuse idée de venir habiter un immeuble pareil. Mais l'inconnu semblait être un familier de la maison : il grimpait allègrement, sans peine, avec une connaissance consommée des lieux.

M. Goliadkine était sur le point de le rejoindre ; à deux ou trois reprises le pan du manteau de l'inconnu vint frôler son nez. Le cœur de notre héros battait à peine.

L’homme mystérieux s’arrêta devant la porte de l’appartement de M. Goliadkine ; il frappa et, fait qui en tout autre circonstance eût étonné notre héros, Petrouchka ouvrit aussitôt. Il ne s’était pas couché, il paraissait attendre spécialement cette visite. L’inconnu entra et le valet le suivit, sa bougie à la main. Hors de lui, notre héros se rua dans le vestibule sans prendre la peine d’enlever son manteau ni son chapeau, il franchit l’étroit couloir et s’arrêta sur le seuil de sa chambre, abasourdi, comme frappé par la foudre. Tous ses pressentiments se réalisaient. Tout ce qu’il avait redouté, tout ce qu’il avait prévu en pensée, était en train de s’accomplir en réalité. Sa respiration s’était arrêtée, sa tête tournait. Assis devant lui, sur son propre lit, l’inconnu lui souriait, clignait de l’œil, lui adressait des signes amicaux de la tête. Lui aussi avait gardé son pardessus et son chapeau. M. Goliadkine voulut crier, mais ne put ; il voulut protester mais n’en eut pas la force. Ses cheveux se dressaient sur sa tête ; il s’assit, sans la moindre conscience de ce qu’il faisait, mort d’effroi. Il y avait de quoi, d’ailleurs. Il avait

enfin reconnu tout à fait son compagnon nocturne. Ce compagnon nocturne n’était autre que lui-même, oui, lui-même, M. Goliadkine en personne, un autre M. Goliadkine mais absolument semblable, absolument identique à lui-même – en un mot, c’était ce qu’on appelle son Double, son Double à tous les points de vue...

VI

Le lendemain, exactement à huit heures, M. Goliadkine se réveilla dans son lit. Aussitôt les événements extraordinaires de la veille et ceux de la nuit, de cette nuit tourmentée, incroyable, remplie d'aventures inimaginables, vinrent se présenter, dans toute leur terrifiante complexité à sa mémoire et à son imagination. Tant de méchanceté, de cruauté infernale, tant de haine, de la part de ses ennemis, et surtout, la dernière manifestation de cette haine, avaient glacé le cœur de notre héros. D'autre part, tout était si étrange, si incompréhensible, paraissait tellement anormal, impossible, qu'il avait peine à y croire. Il était même tout prêt à mettre tout cela sur le compte d'un cauchemar exceptionnel, d'un dérangement momentané de son imagination, d'un trouble soudain de son esprit ; mais une longue et amère expérience de la vie lui avait enseigné à quel point la haine peut exaspérer les

hommes, les rendre capables des pires cruautés pour venger un honneur outragé ou une ambition déçue. De plus, ses membres courbatus, sa tête trouble, ses reins endoloris et un rhume épouvantable témoignaient éloquemment de la vraisemblance de sa promenade de la veille et de toutes ses tribulations nocturnes. Enfin, M. Goliadkine savait déjà de longue date, que là-bas, chez eux, se tramait quelque chose... qu'ils avaient des vues sur quelqu'un. Que devait-il faire ? Après mûre réflexion M. Goliadkine prit la décision de s'incliner, de se soumettre et de ne pas élever de protestations relativement à cette affaire, du moins jusqu'à nouvel ordre.

« Au fond, il est possible qu'ils aient eu seulement l'intention de me faire peur ; en voyant que je ne réagis pas, que je ne proteste pas, que je me soumets entièrement, que je suis prêt à tout supporter avec humilité, ils battront en retraite, oui, c'est cela, ils battront en retraite, oui, les premiers, de leur propre mouvement. »

Telles étaient les pensées de M. Goliadkine, alors qu'étendu sur son lit, il s'étirait, cherchait à

soulager ses membres meurtris, attendant l'apparition habituelle de Petrouchka.

Il attendait déjà depuis un bon quart d'heure. Il entendait ce fainéant traîner derrière le paravent, en train de préparer le samovar et pourtant ne se décidait pas à l'appeler.

Disons plus : M. Goliadkine redoutait, à l'heure actuelle, un tête-à-tête avec Petrouchka. « Dieu sait, se disait-il, Dieu seul sait ce que cette fripouille pense actuellement de toute cette affaire. Il a beau se taire, il n'en pense pas moins. » Enfin la porte grinça, et Petrouchka apparut le plateau dans les mains. M. Goliadkine lui jeta un regard craintif ; il attendait avec impatience les actes et les paroles de Petrouchka. « Parlerait-il des événements d'hier ?... » Mais Petrouchka ne souffla mot. Il paraissait, au contraire, plus silencieux, plus morose et plus hargneux que d'habitude. Il était visiblement très mal disposé ; ses yeux baissés étaient pleins de dégoût. Il n'adressa pas un seul regard à son maître, ce qui – soit dit en passant – froissa légèrement notre héros.

Petrouchka posa son plateau sur la table, fit demi-tour et s'en fut muet derrière son paravent. « Il sait, il sait, il est au courant de tout, ce fainéant », grommela M. Goliadkine en versant son thé.

Néanmoins, M. Goliadkine se garda bien de poser la moindre question à son valet, bien que ce dernier revînt à plusieurs reprises dans la chambre pour des raisons de service. Notre héros était au comble de l'anxiété. Son cœur se serrait à l'idée d'avoir à se rendre à son bureau.

Il avait un fort pressentiment que là-bas justement tout n'était pas très en ordre. Il se disait : « Si j'y vais, je risque de nouveaux ennuis. Ne vaut-il pas mieux attendre, patienter un peu ? Qu'ils fassent ce que bon leur semble : quant à moi, j'ai intérêt à passer la journée ici pour reprendre des forces, me remettre un peu et réfléchir un tant soit peu à toute cette histoire ; après quoi, ayant choisi le moment le plus favorable, je tomberai sur eux comme la grêle sur la tête... ainsi le tour serait joué, et je m'en serai tiré à mon avantage. » Réfléchissant de la sorte,

M. Goliadkine fumait pipe sur pipe. Le temps filait. Il était déjà neuf heures et demie.

« Neuf heures et demie déjà ! se dit M. Goliadkine. Il est trop tard pour se présenter au bureau. De plus, je suis malade, mais oui, je suis malade, réellement malade. Qui pourrait prétendre le contraire ? D'ailleurs, je m'en fiche, qu'ils viennent se renseigner. Qu'ils envoient un médecin. Je m'en moque complètement. J'ai des douleurs dans le dos, je tousse, j'ai un rhume. Et enfin, je ne peux pas sortir par un temps pareil, c'est absolument impossible. Je pourrais tomber gravement malade, je pourrais mourir... Pourquoi pas ? La mort est fréquente par les temps qui courent... »

Tous ces raisonnements eurent pour effet d'apaiser entièrement sa conscience et de fournir à ses propres yeux une justification à la réprimande qu'André Philippovitch ne manquerait pas de lui adresser pour son manque de zèle. Il faut dire que, chaque fois qu'il se trouvait dans des circonstances analogues, M. Goliadkine tenait absolument à se justifier à

ses propres yeux par des motifs irréfutables ; ainsi il parvenait habituellement à apaiser sa conscience. Y étant pleinement parvenu cette fois encore, il prit sa pipe, la bourra et l'alluma. Mais à peine eut-il tiré quelques bouffées que, d'un bond, il sortit de son lit. Il jeta au loin sa pipe, se lava, se rasa, se coiffa, revêtit son uniforme, rassembla quelques papiers et sortit en toute hâte, courant à son bureau.

Il entra dans le bureau très intimidé : son cœur battait fébrilement dans l'attente de quelque événement fâcheux. C'était un pressentiment trouble, inconscient, mais en même temps, nettement désagréable. Il s'installa timidement à sa place habituelle, à côté de son chef de service, Anton Antonovitch Siétochkine. Sans lever les yeux, sans se laisser distraire, il se plongea aussitôt dans les papiers posés devant lui. Il avait pris la ferme décision, il s'était juré d'éviter, dans la mesure de ses moyens, toute friction, toute provocation de nature à le compromettre, sous la forme de questions indiscrètes, de plaisanteries ou d'allusions indécentes à l'aventure de la veille. Il avait même décidé de passer outre aux

politesses usuelles, questions et réponses concernant la santé, vis-à-vis de ses collègues. Mais il n'était guère facile de conserver longtemps une pareille attitude.

Placé devant un événement pénible, M. Goliadkine était, d'ailleurs, toujours beaucoup plus tourmenté par l'incertitude et l'angoisse, que par les conséquences de cet événement. C'est pourquoi il ne sut pas rester fidèle à son serment d'éviter toute friction, toute provocation possibles.

Furtivement, à la dérobée, il levait de temps à autre la tête pour dévisager ses collègues, cherchant à déceler un indice propre à lui faire connaître quelque fait nouveau et particulier le concernant, quelque nouvelle intrigue se tramant contre lui.

Il cherchait à établir un lien entre les événements de la veille et le comportement actuel de son entourage. En dernier lieu, au comble de l'anxiété, il en vint à souhaiter un dénouement à cette situation intolérable, un dénouement rapide, même au prix des pires calamités. Peu lui

importait ! Le destin le prit au mot. À peine eut-il le temps de formuler son souhait que son incertitude se dissipa, et ceci de la façon la plus étrange, la plus imprévue.

La porte de la pièce continue s'ouvrit tout à coup, avec un grincement faible et craintif, un grincement qui témoignait de l'insignifiance de la personne qui faisait son entrée. Une silhouette, bien connue d'ailleurs de notre héros, se profila gauchement devant sa table. M. Goliadkine ne leva pas la tête ; il ne fit que glisser un mince regard sur ce nouveau personnage, mais ce regard lui fit aussitôt tout connaître, tout comprendre, tout, jusqu'au moindre détail. Il se sentit consumé de honte ; il plongea sa pauvre tête dans ses papiers, avec exactement la même intention que l'autruche, qui, poursuivie par un chasseur, enfouit la sienne dans le sable brûlant.

Le nouvel arrivant s'inclina devant André Philippovitch, et aussitôt après, on entendit la voix de ce dernier, une voix officielle et caressante, celle dont se servent habituellement les chefs de service à l'égard de leurs nouveaux

subordonnés. « Asseyez-vous ici, disait André Philippovitch en désignant la table d'Anton Antonovitch, ici en face de M. Goliadkine. On va vous donner tout de suite du travail. » En conclusion, André Philippovitch adressa au nouveau venu un geste d'encouragement, bref et retenu. Après quoi il replongea dans la lecture du volumineux tas de papiers qu'il avait devant lui.

M. Goliadkine leva enfin les yeux ; s'il ne s'évanouit pas sur-le-champ, ce fut uniquement dû au fait qu'il avait déjà pressenti cette scène ; il avait tout prévu, en effet, il avait deviné toutes les intentions du nouveau venu. Le premier mouvement de M. Goliadkine fut de regarder autour de lui pour se rendre compte si on ne chuchotait pas dans les coins, si déjà quelque plaisanterie classique de bureau ne circulait pas dans la salle, si aucun visage n'était encore tordu par un rictus de stupéfaction, si, enfin, personne ne s'était effondré d'effroi sous la table. Mais, à son grand étonnement, il ne surprit aucune manifestation de ce genre. L'attitude de ses collègues le surprit grandement. Elle lui parut insensée. M. Goliadkine s'effraya de ce silence

extraordinaire. Les faits étaient là, pourtant, dans toute leur évidence. C'était étrange, monstrueux, cruel. C'était à vous donner le frisson ! Rapides comme l'éclair, ces pensées assaillirent l'esprit de M. Goliadkine. Lui-même brûlait à petit feu. Il y avait de quoi, d'ailleurs. L'homme, qui, en ce moment même, se tenait assis devant M. Goliadkine, était la terreur de M. Goliadkine, c'était la honte de M. Goliadkine, c'était le cauchemar nocturne de M. Goliadkine, en un mot c'était M. Goliadkine lui-même. Non, certes le Goliadkine qui, bouche bée, le porte-plume à la main, était en ce moment assis sur sa chaise ; non pas le Goliadkine qui remplissait les fonctions d'adjoint près de son chef du bureau, qui aimait s'effacer, se fondre dans la foule, dont tout le comportement exprimait toujours clairement cette préoccupation. « Ne me touchez pas et je ne vous toucherai pas non plus », ou « Ne me touchez pas, je ne vous touche pas, moi... » Non, c'était un autre M. Goliadkine, un tout autre M. Goliadkine, et pourtant absolument identique au premier, de même taille, de même corpulence ; il portait les mêmes vêtements, avait la même

calvitie... En un mot, rien ne manquait à cette ressemblance parfaite. Si on les avait placés l'un à côté de l'autre, personne au monde n'aurait su prétendre distinguer à coup sûr l'authentique Goliadkine, du faux, l'ancien, du nouveau, l'original, de la copie.

Notre héros – qu'on nous permette cette comparaison – était en ce moment dans la situation d'un homme qu'un mauvais plaisant s'amuse à agacer en promenant sur son visage un miroir ardent. « Que se passe-t-il ? se dit-il. Suis-je en train de rêver ou non ? Suis-je à l'état de veille ou est-ce le cauchemar d'hier qui continue ? Comment est-ce possible ? De quel droit fait-on cela ? Qui a autorisé l'engagement de ce nouveau fonctionnaire, oui, qui donc en a donné l'ordre ? Suis-je en train de dormir, de rêver ? » M. Goliadkine, pour éprouver son état, se pinça... il eut même aussitôt l'intention de pincer un de ces collègues... Aucun doute possible, non, il ne dormait pas. M. Goliadkine sentit que la sueur lui coulait à grosses gouttes ; il se rendit compte qu'il lui arrivait quelque chose d'inouï ; quelque chose qu'on n'avait encore

jamais vu et, par cela même, pour comble de malheur, quelque chose de terriblement scabreux. M. Goliadkine sentit et comprit tous les désavantages de cette nouvelle situation de vaudeville, dont il se trouvait être le premier héros, le prototype...

Petit à petit, il commença à avoir des doutes sur sa propre existence et bien que prêt à tout, et désireux de voir ces doutes enfin dissipés d'une manière ou d'une autre, il se sentait dépassé par une situation dont la complexité égalait l'imprévu. Il était accablé, torturé par une sourde angoisse. À certains moments son esprit et sa mémoire l'abandonnaient totalement. Revenant à lui après une de ces absences, il s'apercevait qu'il était en train de promener machinalement et inconsciemment sa plume sur une feuille de papier. N'ayant point confiance en lui-même, il se mettait aussitôt à relire ce qu'il venait d'écrire et n'y comprenait évidemment rien.

Subitement le second M. Goliadkine, qui jusqu'à présent était resté sagement assis en face de notre héros, se leva et passa dans le bureau

voisin, sans doute pour demander quelques renseignements. M. Goliadkine regarda autour de lui. Tout était calme. On n'entendait que le léger grincement des plumes, le bruissement des feuilles retournées et quelques chuchotements dans les coins les plus éloignés de la table d'André Philippovitch. M. Goliadkine leva les yeux sur Anton Antonovitch ; il faut croire que l'expression de son visage, qui traduisait assez fidèlement l'état de son âme et les soucis que lui causaient les événements actuels, parut assez singulier à son chef, car le brave Anton Antonovitch posa son porte-plume et, avec infiniment de compassion, s'enquit de sa santé.

– Moi, Anton Antonovitch, mais Dieu merci, je me porte fort bien, Anton Antonovitch, bégaya M. Goliadkine. Pour le moment cela va bien, Anton Antonovitch, ajouta-t-il en hésitant et répétant à chaque mot le nom de son chef.

Il n'osait pas encore se livrer entièrement à Anton Antonovitch.

– Ah ! Bon. J'avais cru que vous étiez souffrant. Ça n'aurait eu rien d'étonnant

d’ailleurs. En ce moment surtout, où les maladies contagieuses abondent. Savez-vous que...

– Oui, Anton Antonovitch, oui, je sais que ces maladies existent... Mais, Anton Antonovitch, là n’est pas la question, continua M. Goliadkine en dévisageant fixement son interlocuteur. Voyez-vous, Anton Antonovitch, je ne sais pas très bien de quelle façon je pourrais... c’est-à-dire, je ne sais pas très bien par quel bout commencer, Anton Antonovitch...

– Vous dites ? J’ai peine... savez-vous... oui, j’avoue avoir peine à vous comprendre. Vous devriez vous expliquer plus clairement. Dites-moi ce qui vous arrête, fit Anton Antonovitch assez embarrassé lui aussi en voyant l’émotion de M. Goliadkine, dont les yeux s’étaient remplis de larmes.

– En vérité... Anton Antonovitch... Il y a ici... Anton Antonovitch... un fonctionnaire...

– D’accord. C’est exact. C’est votre homonyme.

– Comment ? s’écria M. Goliadkine.

– Je répète : C’est votre homonyme. Il s’appelle également Goliadkine. N’est-ce pas votre frère ?

– Non. Anton Antonovitch, je...

– Hum ! Vous m’étonnez... Il m’avait semblé qu’il devait être un de vos proches parents. Savez-vous qu’il existe entre vous une certaine ressemblance... Un air de famille.

M. Goliadkine resta pétrifié de stupéfaction. Il en perdit même, pendant quelques instants, l’usage de la parole. Il y avait de quoi. Prendre ainsi à la légère un fait à ce point inouï, monstrueux, un fait vraiment unique en son genre, un fait qui n’eût pas manqué de frapper le spectateur le plus ordinaire ! Invoquer un air de famille !... là où il s’agissait d’une identité aussi parfaite que celle d’un homme et de son image dans la glace.

– Je voudrais, voyez-vous, Iakov Petrovitch, vous donner un conseil, continua Anton Antonovitch. Vous devriez aller voir un médecin et le consulter sérieusement. Vous n’avez pas l’air d’être tout à fait dans votre assiette. Vos

yeux, en particulier... ont une expression très étrange...

– Non, Anton Antonovitch, évidemment je ne me sens pas... c'est-à-dire... je voudrais vous demander, à propos de ce fonctionnaire...

– Eh bien ?

– N'avez-vous pas remarqué quelque chose d'anormal en lui, Anton Antonovitch ? Quelque chose de particulièrement caractéristique ?

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire, je voulais vous demander, Anton Antonovitch, si vous n'aviez pas remarqué qu'il ressemblait étonnamment à quelqu'un... par exemple à moi ? Vous avez parlé, tout à l'heure, d'un air de famille... Vous en avez fait la remarque en passant, sans insister... Or, savez-vous qu'on rencontre parfois des jumeaux qui se ressemblent l'un à l'autre comme deux gouttes d'eau ? On ne parvient pas à les distinguer. Voilà ce dont je voulais vous entretenir.

– Oui, fit Anton Antonovitch, après un moment de réflexion et paraissant avoir pris

conscience pour la première fois d'un fait de cette importance. C'est exact. La ressemblance est effectivement étonnante et votre jugement est absolument justifié. On peut réellement vous prendre l'un pour l'autre, ajouta-t-il en écarquillant les yeux de plus en plus. C'est une ressemblance miraculeuse, Iakov Petrovitch, une ressemblance fantastique, comme on dit quelquefois. Il est tout à fait comme vous, vraiment. L'avez-vous remarqué, Iakov Petrovitch ? J'avais d'ailleurs l'intention de vous en parler, de mon propre chef, mais je dois avouer qu'au début je n'y avais point attaché suffisamment d'importance. C'est un miracle, réellement un miracle. À propos, Iakov Petrovitch, je crois que vous n'êtes pas né ici ? N'est-ce pas ?

– C'est exact.

– Lui également, n'est pas né ici. Peut-être êtes-vous tous deux, de la même province ? Puis-je vous demander où habitait ordinairement votre mère ?

– Vous avez dit... Anton Antonovitch... vous

avez dit... qu'il n'était pas d'ici.

– Non, il n'est pas d'ici. En vérité, c'est réellement miraculeux, continua le verbeux Anton Antonovitch, pour qui tout bavardage était une véritable fête ; il y a vraiment de quoi éveiller la curiosité. Il nous arrive souvent de passer ainsi devant des choses dignes d'intérêt ; on les frôle, on les heurte, et on ne les remarque pas. À ce propos, ne vous troublez pas trop. Ce sont des choses qui arrivent. Ainsi je vais vous raconter une histoire analogue arrivée à une de mes tantes maternelles. Elle aussi, juste avant sa mort, s'est vue en double.

– Non, pardonnez-moi si je vous interromps. Anton Antonovitch, mais je voudrais savoir. Anton Antonovitch, comment il se fait que ce nouveau fonctionnaire... enfin... comment est-il entré ici ?

– Il remplace feu Siméon Ivanovitch. La place étant vacante, on a cherché un remplaçant et c'est lui qui a été nommé. À propos, savez-vous que ce brave Siméon Ivanovitch, d'après ce que l'on raconte, a laissé trois enfants, plus petits les uns

que les autres. Sa femme s'est jetée plusieurs fois, suppliante, aux pieds de Son Excellence. On prétend cependant qu'elle cache son jeu, qu'elle a de l'argent mais qu'elle le cache...

– Mais Anton Antonovitch, je voudrais revenir à notre sujet...

– C'est-à-dire ? Ah ! bon ! Mais pourquoi vous intéressez-vous tellement à cette histoire. Je vous le répète : Ne vous tracassez pas. Tout cela est d'ailleurs provisoire. Enfin quoi ? Ce n'est pas votre faute. C'est le bon Dieu lui-même qui a arrangé ainsi les choses ; c'est sa volonté, et ce serait pécher que de protester. C'est un signe de sa grande sagesse. Quant à vous, Iakov Petrovitch, il me semble que vous n'êtes en rien responsable de tout cela. Les miracles ne manquent pas en ce monde. Notre mère nature est généreuse... Personne ne viendra vous demander des comptes, à vous. À propos, je suppose que vous avez entendu parler de ces... comment diable les appelle-t-on ? Ah ! oui, ces... frères siamois ; il paraît qu'ils sont soudés par le dos et qu'ils vivent ainsi ensemble. Il paraît que cela

leur rapporte beaucoup d'argent.

– Permettez, Anton Antonovitch...

– Je vous comprends, je vous comprends. Bon. Enfin quoi ? Ce n'est rien. Je vous le répète, après mûre réflexion, il n'y a vraiment pas de quoi se tracasser. Que voulez-vous ? C'est un fonctionnaire comme un autre, un homme assez diligent, paraît-il. Il s'est présenté en disant qu'il se nommait Goliadkine, qu'il venait d'une autre province et qu'il était conseiller titulaire. Il a eu une entrevue personnelle avec Son Excellence.

– Et Son Excellence ?

– Cela s'est fort bien passé. Il a donné des explications très suffisantes. Ses motifs ont paru valables. Il a dit : « Voilà ma situation telle qu'elle est, Excellence. Je n'ai pas de fortune personnelle : je désire servir et surtout sous les ordres éclairés de Votre Excellence », et ainsi de suite... Il a débité toute la série de compliments avec beaucoup d'habileté, je dois le dire. Un homme intelligent, certainement. D'autre part, il était évidemment recommandé. C'est impossible, autrement.

– Et par qui était-il recommandé ?... Autrement dit, qui a mis la main dans cette honteuse affaire ?

– Bah ! il paraît que c’est une très bonne recommandation. Son Excellence et André Philippovitch ont même un peu ri, prétend-on.

– Son Excellence et André Philippovitch ont un peu ri ?

– Oui. Enfin ils ont souri et ont déclaré que cela leur paraissait suffisant, et, que de leur côté, ils étaient parfaitement d’accord, à condition qu’il serve avec probité...

– Et alors ? Et après ? Je suis passablement intrigué, Anton Antonovitch. Continuez je vous en supplie.

– Permettez... J’ai de nouveau peine à vous comprendre... Enfin je vous le dis, il n’y a rien... rien d’extraordinaire dans tout cela. Encore une fois, ne vous tracassez pas. Il n’y a rien de menaçant pour vous dans cette affaire.

– Non, ce n’est pas cela. Je voulais vous demander, Anton Antonovitch, si Son Excellence

n’avait pas ajouté quelques mots... par exemple... à mon sujet ?

– Pardon ? Mais certainement. Évidemment. Mais, enfin, rien de grave. Vous pouvez être absolument tranquille. C’est une coïncidence, je vous l’accorde, assez singulière et, à première vue... au fond, remarquez, je ne m’en suis d’ailleurs pas aperçu, au début. Je ne sais pas comment je n’ai pas remarqué cette ressemblance avant que vous ne me l’ayez signalée. Mais, en tout état de cause, vous pouvez être pleinement rassuré. Ils n’ont rien dit d’extraordinaire, absolument rien, ajouta l’affable Anton Antonovitch en se levant de sa chaise.

– Je voulais encore, Anton Antonovitch...

– Ah ! Excusez-moi. Je ne me suis que déjà trop répandu en bavardages, alors que j’ai une affaire urgente, très importante qui m’attend. Il faut absolument prendre quelques renseignements.

– Anton Antonovitch, appela soudain la voix suave et polie de André Philippovitch, Son Excellence vous demande.

– De suite, de suite, André Philippovitch, j'y vais tout de suite. Anton Antonovitch prit en main une pile de papiers et se précipita d'abord vers la table d'André Philippovitch, puis dans le bureau de Son Excellence.

« Ah ! Voilà ce que c'est, voilà donc le jeu qu'ils jouent en ce moment. Ah ! je vois dans quelle direction souffle le vent maintenant... Tout cela n'est pas mauvais... Les affaires prennent un tour assez favorable, se disait M. Goliadkine en se frottant les mains ; il était joyeux au point de ne plus sentir la chaise sous lui. On considère donc notre affaire comme une affaire ordinaire. Tout se résout donc en vétilles, sans aucun résultat positif. Et de fait, personne ne proteste... Tous ces brigands sont là, plongés dans leur travail. Parfait, parfait. Les braves gens, je les aime bien, je les ai toujours aimés, je suis tout prêt à les estimer... Cependant, il me semble... en y réfléchissant bien... cet Anton Antonovitch... il doit être dangereux de se confier à lui. Les ans ont fortement pesé sur lui, il a la tête trop blanche. Enfin, le principal, l'important dans toute cette histoire, c'est que Son Excellence n'ait

soufflé mot de tout cela, qu'elle ait passé la main... C'est parfait. J'approuve. Mais que vient faire dans tout cela André Philippovitch avec ses petits rires ? De quoi se mêle-t-il ? Vieille barbe, va. Il se trouve toujours sur votre chemin, celui-là. Il est toujours prêt à traverser la route devant vous, comme un chat noir. Oui, toujours en travers et dans le dos... »

À nouveau, M. Goliadkine fit des yeux le tour de la salle. À nouveau, il se sentit plein d'espérance. Il y avait pourtant quelque chose qui le tracassait ; une pensée lointaine, une pensée de mauvais augure. À un moment, il fut à deux doigts de se décider à prendre les devants, à sonder d'une façon ou d'une autre quelques-uns de ses collègues. Cela lui était possible à la sortie du bureau, par exemple ou ici même, sous le prétexte de demander quelque renseignement relatif au travail. Entre deux phrases, il aurait pu glisser : « Voilà ce qui en est, messieurs, voilà. Jugez vous-mêmes. La ressemblance est frappante, l'événement étrange. Une vraie parodie. » Et faisant semblant de plaisanter lui-même, il aurait pu ainsi mesurer la gravité du

danger. « Il faut toujours se méfier de l'eau qui dort, il s'y trouve toujours quelque diablotin. » Telle fut la conclusion de notre héros. Néanmoins, il se reprit à temps et ses intentions restèrent au stade de la réflexion. Il se rendit compte que ce serait aller trop loin. « Telle est ta nature, se dit-il en se donnant de la main une légère pichenette sur le front. À peine lancé dans le jeu, tu t'emballes. Âme assoiffée de justice ! Non, il vaut mieux que nous attendions un peu, Iakov Petrovitch. Que nous attendions encore, quitte à en souffrir. » Malgré cette conclusion, M. Goliadkine se sentit rempli d'espérance. Il lui semblât qu'il ressuscitait d'entre les morts.

« Ça va mieux, se dit-il, j'ai l'impression qu'on m'a enlevé un poids de deux tonnes de la poitrine. En voilà une affaire ! Tout était simple comme le bonjour. Le coffret s'ouvrait tout seul. Krilov avait raison, oui, il avait raison... Un malin, ce Krilov, et un très grand fabuliste... Quant au nouveau venu, eh bien, qu'il travaille, qu'il travaille tout son saoul à condition toutefois de ne point empiéter sur le terrain d'autrui et de ne faire de tort à personne. Oui, c'est cela, je suis

d’accord pour son travail, j’approuve pleinement... »

Et cependant les heures passaient, les heures volaient. Il était déjà quatre heures. Les bureaux se fermaient. André Philippovitch prit son chapeau ; selon l’usage, chacun suivit son exemple. M. Goliadkine s’attarda un peu, juste le temps nécessaire pour sortir le dernier.

Les autres fonctionnaires s’étaient déjà dispersés, chacun rentrant chez soi. Une fois dans la rue, M. Goliadkine se sentit aussi heureux que s’il était au paradis. Il éprouva même le désir de faire un petit tour, de se promener sur la Perspective Nevski.

« Curieux destin, se disait-il en marchant : la situation a soudain radicalement changé... De son côté, le temps s’est nettement amélioré. Voici à nouveau les traîneaux et le gel. Le gel convient aux Russes. Les Russes font vraiment bon ménage avec le gel. Moi j’aime les Russes... « Les premières gelées et la première neige », dirait un chasseur... « C’est un bon lièvre qu’il faudrait chasser maintenant sur cette première

neige. Humm ! ma foi... Enfin, ça ne fait rien, tout va bien. » Ainsi se manifestait l'exaltation de M. Goliadkine, et pourtant quelque chose continuait à lui chatouiller l'intérieur de la tête. Était-ce de l'anxiété ? Non, et cependant, à certain moment il y avait un tel vide dans son cœur, qu'il avait peine à reprendre le dessus. « Rien ne presse, d'ailleurs, se disait-il. Attendons l'avenir et alors, rira bien qui rira la dernier. Au fait, de quoi s'agit-il ? Raisonnons un peu, analysons ! Bon ! Raisonnons, mon jeune ami, raisonnons ! Je suis un homme comme toi, oui, pareil à toi, oui, en tous points pareil à toi. Bien. Et après ? Est-ce une raison pour me lamenter, pour pleurer ? Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire. Je me tiens à l'écart de toute cette affaire. Je m'en lave les mains, un point c'est tout. J'ai pris ma décision, une fois pour toutes.

« Quant à lui... eh bien, qu'il assure son service. On crie au miracle, au phénomène... On fait des rapprochements avec les frères siamois... À quoi bon évoquer les frères siamois ? Évidemment ils sont jumeaux... tandis que nous...

enfin, on relève bien des bizarreries dans la vie, même chez les grands hommes. L'histoire raconte que le célèbre Souvorov, lui-même, chantait à la manière d'un coq... On prétend évidemment, que c'était par diplomatie... Et les grands capitaines ?... Moi je vais mon petit bonhomme de chemin, je reste dans mon coin, je ne veux rien savoir des autres, dans mon innocence : je méprise l'ennemi. Je ne suis pas un intrigant, et je m'en glorifie. Je suis pur, droit, affable et poli, peu rancunier... »

Subitement M. Goliadkine se tut. Il s'arrêta pantelant, tremblant comme une feuille... Ses yeux se fermèrent même durant quelques instants. Espérant cependant que l'objet de son effroi n'était qu'un mirage, une illusion des sens, il ouvrit les yeux et jeta un timide regard vers sa droite... Mais non, ce n'était pas une illusion... À ses côtés trottinait l'homme qu'il avait vu dans la matinée. Il souriait, le dévisageait effrontément et semblait attendre une occasion favorable pour engager la conversation. Mais l'occasion tardait... Ils firent ainsi, côte à côte, une cinquantaine de pas.

Toute l'énergie de M. Goliadkine était concentrée vers un seul but : S'enfouir le plus complètement, le plus profondément dans son manteau et enfoncer le plus possible son chapeau sur ses yeux. Mais, soudain... comble d'insolence... il s'aperçut que le manteau et le chapeau de son compagnon étaient absolument identiques aux siens.

– Cher monsieur, murmura enfin notre héros, s'efforçant de parler à voix basse et sans regarder son compagnon, je crois que nos routes divergent... je suis même convaincu de cela, ajouta-t-il, après un court silence. Enfin, je suis certain que vous m'avez pleinement compris, conclut-il sur un ton tranchant.

– J'aurais voulu, murmura enfin le compagnon de M. Goliadkine, j'aurais voulu... j'espère de votre générosité que vous saurez m'excuser... Je ne sais à qui je dois m'adresser ici... ma situation... j'espère que vous pardonnerez mon insolence... enfin, il m'avait semblé que vous aviez de la compassion pour moi, que vous aviez manifesté à mon égard un certain intérêt ce

matin. De mon côté, j'ai ressenti pour vous une attirance immédiate, je... Ici, M. Goliadkine souhaita mentalement à son nouveau collègue de disparaître à jamais sous terre.

– Si seulement je pouvais espérer, Iakov Petrovitch, reprit son compagnon, que vous m'écouteriez avec indulgence.

– Ici ?... Nous ? Ici ?... Nous ?... Non, allons plutôt chez moi, répondit M. Goliadkine. Traversons d'abord la Perspective Nevski, nous serons plus à l'aise de l'autre côté ; ensuite, nous prendrons la ruelle.

– D'accord. Prenons la ruelle, fit timidement le docile compagnon de M. Goliadkine. Le ton de sa réponse marquait nettement que, vu la situation où il se trouvait, il lui paraissait inutile de discuter et que la petite ruelle lui semblait suffisante.

Quant à M. Goliadkine, il ne comprenait absolument rien à tout ce qui se passait. Il n'était pas encore revenu de son ébahissement. Il doutait de ses propres sens et de sa raison.

VII

M. Goliadkine reprit partiellement ses esprits en montant l'escalier ; au moment même où il arrivait devant la porte de son appartement, il se dit : « Tête de linotte que je suis. Où suis-je donc en train de le mener ? Je me mets, moi-même, la corde au cou. Que pensera Petrouchka en nous voyant ensemble ? Que n'osera-t-il penser dorénavant, ce gredin, déjà si soupçonneux ?... » Mais il était trop tard pour se repentir. M. Goliadkine frappa ; la porte s'ouvrit et Petrouchka se mit en devoir de débarrasser M. Goliadkine et son compagnon de leurs pardessus.

Notre héros risqua un furtif regard sur son valet, pour essayer de pénétrer son visage et de deviner ses pensées. Mais, à son grand étonnement, il constata que son serviteur ne manifestait aucune surprise ; bien au contraire, il

paraissait absolument préparé à cette éventualité. Il avait, comme d'habitude, sa mine de loup affamé, le regard de travers, prêt à se jeter sur le premier venu et à le dévorer. « On a dû leur jeter à tous un charme aujourd'hui, se dit notre héros ; quelque démon a dû passer par là. Oui, c'est certain, il a dû leur arriver quelque chose de spécial à tous, aujourd'hui. Que le diable les emporte ! Ah ! quel pétrin ! » Telles étaient les pensées et les réflexions de M. Goliadkine au moment où il introduisait son hôte dans la chambre, l'invitant courtoisement à s'asseoir. Son compagnon semblait grandement embarrassé ; visiblement intimidé, il cherchait à capter les regards de M. Goliadkine, afin d'y lire ses pensées. Ses gestes traduisaient le désarroi, la crainte et l'humiliation. Il avait, en ce moment même, l'apparence d'un homme qui – qu'on nous permette cette comparaison – n'ayant pas de vêtements personnels, a revêtu ceux d'un autre. Les manches trop courtes attaquent les coudes, la taille tend désespérément vers la nuque ; à tout instant il cherche à ajuster son gilet trop court ; tantôt il pirouette, s'efface, essaie de se cacher,

tantôt il scrute les regards de ceux qui l'entourent, tend l'oreille, cherche à surprendre les conversations, à entendre si on parle de lui, si on ne le trouve pas ridicule... enfin, cet homme est sur des charbons ardents, il rougit, il perd contenance, son amour-propre souffre terriblement...

M. Goliadkine posa son chapeau sur le rebord de la fenêtre. Un mouvement brusque le fit tomber. Aussitôt l'invité se précipita pour le ramasser, se mit à l'épousseter et le posa à la même place, laissant le sien sur le parquet, près de la chaise, sur le bord de laquelle il s'assit timidement. Ce petit incident eut pour effet de dessiller les yeux de M. Goliadkine. Il se rendit compte que l'homme était à sa merci. Il n'avait plus besoin de faire de frais, de chercher un sujet de conversation, il en laissait la responsabilité à son hôte.

De son côté, son hôte n'osait rien entreprendre. Il attendait que le maître de la maison fît les premiers pas. Était-ce par timidité, pudeur ou politesse ? Il était difficile de le

déterminer. Sur ces entrefaites, Petrouchka réapparut. Il s'arrêta sur le seuil et, les yeux braqués dans une direction diamétralement opposée à celle où se trouvaient son maître et l'invité, demanda d'une voix éraillée et sur un ton assez négligent : « Dois-je commander deux dîners ? – Je..., je ne sais pas, bredouilla M. Goliadkine... Eh bien oui, mon ami, c'est cela, commandez deux dîners. »

Petrouchka disparut. M. Goliadkine dévisagea discrètement son invité. Ce dernier rougit jusqu'aux oreilles. M. Goliadkine était un homme bon ; c'est pourquoi, en vertu de la bonté de son cœur, il tira aussitôt la conclusion suivante : « Pauvre homme. Il a sa place depuis ce matin seulement et auparavant il a eu la vie dure, sans aucun doute. Il ne possède peut-être en tout et pour tout que cet habit décent ; a-t-il même de quoi s'offrir un repas ? Pauvre homme, il a l'air tout abattu, humilié. Cela ne fait rien, c'est même peut-être préférable... »

– Excusez-moi, fit-il en s'adressant à son compagnon, puis-je savoir votre nom ?

– Ia... Ia... Iakov Petrovitch... murmura son invité, paraissant confus et honteux, prêt à s'excuser de porter le même nom que M. Goliadkine.

– Iakov Petrovitch, répéta notre héros, incapable de maîtriser son trouble.

– Oui, c'est cela, c'est exactement cela... je suis votre homonyme, répondit le docile invité de M. Goliadkine. Il était sur le point d'esquisser un sourire et de hasarder un bon mot, mais s'arrêta net et reprit un air sérieux un tantinet embarrassé, ayant constaté que son interlocuteur n'avait aucune envie de plaisanter en ce moment.

– Puisse vous demander... à quelles circonstances je dois l'honneur ?...

– Connaissant votre grandeur d'âme et votre générosité, interrompit vivement l'invité d'une voix timide et en se soulevant légèrement de son siège, je me suis permis de m'adresser à vous... pour vous demander votre amitié... et votre protection, conclut-il visiblement embarrassé de trouver des expressions justes, qui ne fussent ni trop flatteuses pour son vis-à-vis, ni trop

humiliantes pour son amour-propre, ni, enfin trop familières, traduisant ainsi un besoin d'égalité par trop déplacé. En bref, il se conduisait à la manière d'un mendiant portant un frac rapiécé et des papiers d'identité parfaitement honorables en poche, mais d'un mendiant qui n'aurait pas encore eu le temps de se faire la main à demander l'aumône.

– Vous me mettez dans l'embarras, répondit M. Goliadkine, laissant errer ses yeux, tour à tour sur son invité, sur les murs de sa chambre, enfin sur lui-même, en quoi puis-je... je veux dire... en quoi puis-je vous être utile ?

– Je me suis senti, Iakov Petrovitch, je me suis senti attiré vers vous dès notre première rencontre. Soyez assez généreux pour m'excuser ; oui, j'ai fondé quelques espoirs, j'ai eu l'audace d'espérer, Iakov Petrovitch... je... je suis ici un homme dépaysé, Iakov Petrovitch, je suis un pauvre homme, qui a déjà passablement souffert, Iakov Petrovitch, et ici je suis un nouveau venu. J'ai appris, qu'outre les grandes qualités innées de votre âme admirable, vous

portiez le même nom que moi...

M. Goliadkine fronça les sourcils. « J'ai appris que vous étiez mon homonyme, et originaire de la même province. Aussi ai-je pris la résolution, de m'adresser à vous, de vous exposer ma situation embarrassante », ajouta l'invité.

– C'est bon, c'est bon. Mais vraiment je ne sais que vous dire, répondit M. Goliadkine d'une voix troublée, allons, nous causerons de tout cela après le dîner...

L'invité s'inclina. Le dîner était déjà là. Petrouchka mit la table et les deux hommes se mirent en devoir de se restaurer. Le repas ne dura guère ; tous deux étaient pressés. M. Goliadkine ne se sentait pas dans son assiette. Il était assez honteux du mauvais repas qu'il avait offert à son invité à un double point de vue : d'abord, parce qu'il aurait aimé le régaler convenablement ; ensuite, parce qu'il aurait voulu lui montrer qu'il ne menait pas une vie de mendiant.

De son côté, son compagnon était tout aussi mal à l'aise et se montrait extrêmement intimidé. Ainsi, après avoir pris et mangé une tranche de

pain, il n'osa pas allonger la main pour en prendre une seconde ; il se gênait également pour se servir de bons morceaux et assurait à tout instant qu'il n'avait nullement faim, que le dîner était magnifique, qu'il était parfaitement satisfait et serait reconnaissant jusqu'à la tombe. Le repas terminé, M. Goliadkine alluma sa pipe et en proposa une autre, spécialement réservée aux amis, à son invité. Ils s'assirent l'un en face de l'autre et l'invité commença à conter ses aventures.

Le récit de M. Goliadkine jeune dura trois ou quatre heures. À dire vrai son histoire n'était qu'une suite d'événements insignifiants, médiocres. Il y était question de son service dans une administration de province, de procureurs, de présidents, de tribunaux, d'intrigues habituelles aux bureaux ; il parla aussi de la corruption d'un fonctionnaire, de la venue d'un inspecteur, d'un changement subit à la tête de son administration et de ses propres malheurs absolument immérités ; il fit mention également de sa vieille tante Pélagie Semonovna et enfin, conta par le détail ses dernières mésaventures : La perte de

son poste, à la suite de nombreuses intrigues de ses ennemis, son voyage à pied jusqu'à Saint-Pétersbourg, ses tribulations, ses misères dans la capitale, ses longues et infructueuses démarches pour trouver une situation. Il avait dépensé ses dernières économies et était littéralement réduit à vivre dans la rue, à manger du pain sec, arrosé de ses propres larmes, à dormir à même le plancher. Par bonheur, il se trouva un homme charitable qui s'occupa de lui, le recommanda chaleureusement et lui fit obtenir son poste actuel. Durant son récit, il pleurait, essuyait ses larmes avec un mouchoir bleu à rayures, qu'on aurait pu prendre pour une toile cirée. En conclusion, il ouvrit entièrement son cœur à M. Goliadkine et lui avoua qu'il n'avait momentanément aucune ressource pour vivre et se loger, ni même pour se vêtir décemment. Il n'avait même pas pu réunir la somme nécessaire à l'achat de bottes ; quant à l'uniforme qu'il portait, il l'avait loué pour quelques jours.

M. Goliadkine avait été fortement touché par ce récit. Il se trouvait dans l'attendrissement le plus profond. Certes, l'histoire de son invité était

la plus banale, la plus ordinaire, pourtant chacune de ses paroles avait été reçue dans le cœur de notre héros comme la manne céleste.

Tous les doutes de ces dernières heures s'étaient dissipés ; son cœur était libre et plein d'allégresse. M. Goliadkine se traita d'imbécile, en pensée. Tout cela paraissait si naturel. Y avait-il vraiment lieu de se tourmenter, de sonner l'alarme inutilement ? Évidemment, il y avait dans cette affaire un point épineux... cette ressemblance ; on ne pouvait pourtant la considérer comme une véritable calamité. L'homme n'est pas responsable de l'œuvre de la nature. Il n'y avait pas là de quoi briser une carrière, attenter à l'honneur d'un homme, noircir sa réputation. De plus, son invité sollicitait sa protection. Il pleurait, il accusait le destin ; il paraissait si inoffensif, misérable, insignifiant, dénué de haine et de ruse. Il semblait honteux lui aussi, encore que pour des motifs peut-être différents, de cette extraordinaire ressemblance. Son attitude était irréprochable. Il ne pensait qu'à se rendre agréable à son amphitryon. Il avait le regard d'un homme rongé par le remords, d'un

homme éprouvant un fort sentiment de culpabilité à l'égard d'un autre. Chaque fois qu'au cours de la conversation, il y avait sujet à controverse, il se ralliait immédiatement à l'opinion de M. Goliadkine. Et si, par mégarde, il lui arrivait de se trouver en contradiction flagrante avec son interlocuteur, il se rendait aussitôt compte de son erreur, rectifiait son jugement, se lançait dans de nouvelles explications et affirmait avec certitude que son opinion était en tous points semblable à celle de M. Goliadkine, qu'il pensait tout à fait de la même façon, voyait tout avec les mêmes yeux que lui. En un mot, il mettait tout en œuvre pour être en accord avec M. Goliadkine ; ce dernier en conclut que son invité était un homme extrêmement aimable, sous tous les rapports. Entre temps, on servit le thé. Il était plus de huit heures. M. Goliadkine se sentait très favorablement disposé et de fort bonne humeur.

Il s'anima, s'échauffa, petit à petit, et se lança, enfin, dans une conversation vivante et passionnée avec son compagnon. Quand il était dans un bon jour, M. Goliadkine aimait beaucoup parler de choses intéressantes. Ainsi en fut-il ce

soir-là. Il parla de la capitale, de ses beautés, de ses distractions, des théâtres, des clubs, du dernier tableau de Brullov. Il raconta l'histoire de deux Anglais, venus spécialement de Londres à Saint-Pétersbourg pour admirer la grille du Jardin d'Été et repartis aussitôt après. Il parla ensuite du service, d'Olsoufi Ivanovitch et d'André Philippovitch, déclara, qu'à son avis, la Russie marchait vers le progrès d'heure en heure, cita à ce propos le vers suivant :

Chaque jour s'épanouit la science du verbe.

Il mentionna également un fait divers qu'il avait lu dernièrement dans *L'Abeille du Nord*, parla d'un serpent python des Indes, doué d'une force exceptionnelle, du baron Brambaeus, etc... Bref, M. Goliadkine était pleinement satisfait, ce soir-là ; d'abord parce qu'il jouissait d'une tranquillité complète, ensuite parce qu'il ne craignait plus ses ennemis et se sentait même préparé à les affronter en un combat décisif, enfin parce que lui-même se trouvait en ce moment dans la position d'un protecteur, d'un bienfaiteur.

Et pourtant, dans le fond de son âme, il sentait que ce bonheur n'était pas absolument parfait en cette minute ; il décelait en lui-même, la présence d'un ver rongeur, un ver minuscule, certes, mais terriblement actif et ce ver rongeait en ce moment même son cœur, le souvenir de la soirée passée la veille chez Olsoufi Ivanovitch le tourmentait. Il eût donné cher pour que certains événements de cette fameuse soirée ne fussent jamais arrivés. « Bah ! ce n'est rien », conclut-il, en prenant la ferme résolution d'adopter à l'avenir, une conduite irréprochable et à ne plus être sujet à de pareils errements. Sur ces entrefaites, se sentant très remonté et presque heureux, M. Goliadkine eut le désir de jouir un peu de la vie. Petrouchka apporta le rhum et confectionna un punch. Les deux hommes en vidèrent un verre, puis un second. L'invité devint de plus en plus aimable. À plusieurs reprises, il donna des preuves de sa franchise et de son heureux tempérament. Il participait entièrement à l'allégresse de M. Goliadkine, paraissait se réjouir de la joie de ce dernier, qu'il considérait manifestement comme son seul et véritable ami.

Tout à coup, il s'empara d'une plume et d'une feuille de papier, et demandant à M. Goliadkine de ne pas le regarder, se mit à écrire. Quand il eut terminé, il montra à son ami le fruit de ses œuvres. C'était un quatrain passablement sentimental, mais admirable quant à la forme et à l'écriture.

Il s'agissait évidemment d'une composition personnelle de l'aimable compagnon de M. Goliadkine. Voici ces vers :

Même si tu m'oublies,
Je ne t'oublierai jamais.
Tout peut arriver dans la vie,
Mais, toi aussi, ne m'oublie jamais.

Les larmes aux yeux, M. Goliadkine étreignit son hôte. Profondément ému, il fit à son nouvel ami les confidences les plus intimes, les plus secrètes. Il fit souvent allusion à André Philippovitch et à Clara Olsoufievna. « Ah ! tu verras, Iakov Petrovitch, répétait-il à son invité,

nous nous entendrons très bien, toi et moi. Nous vivrons comme des vrais frères. Comme des poissons dans l'eau. Et nous allons ruser, vieux frère, nous allons ruser : nous allons intriguer contre eux, oui, nous allons leur monter une pièce à notre façon... Surtout ne te fie pas à eux. Je te connais, Iakov Petrovitch, je comprends ton caractère. Tu es capable de tout leur raconter, toi, âme sensible et droite. Tiens-les tous à distance, vieux frère. » L'hôte était totalement d'accord avec M. Goliadkine. Il le remercia vivement et versa même quelques larmes. « Écoute, Iacha, continua notre héros d'une voix chevrotante et affaiblie, écoute, Iacha, vient loger chez moi, pour quelque temps ou même pour toujours. Nous ferons bon ménage. Qu'en penses-tu, frère ? Et puis ne te tourmente pas à propos de cette ressemblance entre nous, de cette étrange coïncidence ; ne t'insurge pas. C'est la nature. Et s'insurger contre la nature est pécher. Notre mère nature est généreuse, comprends-le bien, frère Iacha. Je te le dis, par amour, par amour fraternel ! Ah, toi et moi, on va en faire des intrigues, Iacha. Nous leur tendrons des pièges et,

tu verras, nous les moucherons... »

Les deux hommes en étaient à leur quatrième verre de punch. M. Goliadkine était dominé par deux sentiments : Le premier, celui de ne pas pouvoir se tenir sur ses jambes, le second celui d'une félicité sans bornes.

Il invita naturellement son hôte à passer la nuit dans son appartement. On confectionna, tant bien que mal, un lit à l'aide de deux rangées de chaises. M. Goliadkine jeune, déclara que, sous un toit ami, il était doux de dormir même sur le plancher, et que pour sa part, il se sentait capable de s'endormir n'importe où, plein de reconnaissance. Il se sentait maintenant au paradis, ajouta-t-il, après une longue suite de malheurs et de souffrances. Que n'avait-il déjà vu et enduré ? Et l'avenir lui réservait peut-être d'autres souffrances encore ?... M. Goliadkine aîné protesta vivement contre ces assertions et se mit en devoir de lui prouver qu'il était indispensable d'avoir foi en la justice de Dieu... Son compagnon abonda dans son sens et, à son tour, déclara que « Dieu, certes, n'avait pas son

pareil ». À ce propos, M. Goliadkine aîné évoqua les Turcs et leur donna raison d'adresser, même pendant leur sommeil, des invocations à leur Dieu.

Notre héros, en désaccord sur ce point avec certains savants, qui calomniaient le prophète turc Mohamed, le considérait, lui, comme un grand homme politique. Des Turcs, M. Goliadkine passa directement à la description, assez vivante d'ailleurs, d'un salon de coiffure algérien, description qu'il avait lue dans un livre. Les deux hommes riaient longuement de la candeur des Turcs, non sans rendre hommage toutefois, à leur extraordinaire fanatisme, exalté par l'opium... L'hôte se mit à se déshabiller. M. Goliadkine se retira derrière la cloison. Il craignait d'une part, que son invité n'eût pas de chemise convenable, et ne voulait pas l'humilier par sa présence. Il voulait, d'autre part, s'assurer du comportement de Petrouchka, le sonder un peu, l'égayer si possible, lui faire quelque gentillesse. M. Goliadkine désirait fortement que la paix et le bonheur régnassent, ce soir, sous son toit. Remarquons également que l'attitude de

Petrouchka avait toujours le don de mettre M. Goliadkine mal à l'aise.

– Tu devrais te coucher maintenant, Pierre, dit notre héros d'une voix douce, en entrant dans le compartiment réservé à son valet. Couche-toi maintenant, et demain matin réveille-moi à huit heures. M'as-tu bien compris, Petrouchka ?

Le ton de M. Goliadkine était d'une douceur et d'une tendresse extraordinaires, mais Petrouchka demeura muet. Il continuait à s'affairer autour de son lit et ne daigna pas même se tourner vers son maître, démonstration cependant du respect le plus élémentaire.

– M'as-tu entendu, Pierre ? continua M. Goliadkine. Couche-toi maintenant, Petrouchka, et demain matin, réveille-moi à huit heures. M'as-tu compris ?

– Mais oui, je m'en souviendrai... ce n'est pas sorcier, marmonna Petrouchka.

– Bon, bon, Petrouchka. Je t'ai dit tout cela uniquement pour ta tranquillité et ton bonheur. Nous sommes heureux en ce moment et je

voulais que tu le sois aussi. Et maintenant, je te souhaite bonne nuit. Dors bien, Petrouchka, dors bien. Le travail, c'est notre lot à tous... Et surtout, mon cher, ne va pas t'imaginer des choses...

M. Goliadkine s'arrêta au beau milieu de sa phrase : « N'ai-je pas trop dit déjà ? pensa-t-il, ne suis-je pas allé trop loin ? C'est toujours la même chose. Je dépasse toujours les limites. » Sur ce, notre héros quitta le réduit de Petrouchka, passablement mécontent de lui-même. Il était, de plus, assez vexé de la grossièreté et de l'impénétrabilité de son serviteur.

« On fait des grâces avec cette fripouille, son maître lui fait l'honneur de lui parler gentiment, et lui, il ne s'en rend même pas compte, se dit M. Goliadkine. C'est d'ailleurs une tendance générale et odieuse chez tous ces larbins. » M. Goliadkine revint dans sa chambre en titubant légèrement. Voyant son hôte couché, il s'assit un instant à son chevet.

« Avoue, Iacha, commença-t-il à voix basse et en balançant la tête, avoue que tu es coupable envers moi, canaille. Toi, mon homonyme, tu

es... enfin », ajouta-t-il sur un ton enjoué et familier. Puis, lui ayant souhaité très amicalement une bonne nuit, M. Goliadkine alla se coucher. Son hôte se mit à ronfler. M. Goliadkine, à son tour se mit au lit, tout en souriant et en murmurant tout bas : « Tu es ivre aujourd'hui, mon cher Iakov Petrovitch, tu es ivre, sacrée canaille. Sacré Goliadka. C'est bien le nom que tu mérites. Te voilà bien réjoui ce soir, et pourquoi donc ? Demain, tu verseras des larmes, espèce de pleurnicheur. Il n'y a rien à faire avec toi. »

À ce moment notre héros éprouva un sentiment étrange et lancinant, un sentiment qui tenait du remords et du doute. « Je me suis trop échauffé, et maintenant me voilà ivre, se dit-il. La tête me tourne. Ah ! je n'ai pas su me retenir, crétin que je suis. Et évidemment, j'ai encore dit des bêtises, grosses comme une montagne. Et avec cela, prêt à intriguer... sacrée canaille... Certes, le pardon et l'oubli de l'offense est la première des vertus... Il n'en reste pas moins que j'ai encore gaffé. C'est clair comme de l'eau de roche. » Sur ces mots, M. Goliadkine se leva, prit

une bougie et se dirigea sur la pointe des pieds vers le lit de son hôte. Il voulait jeter un dernier regard sur son visage. Il resta longtemps penché sur lui, le dévisageant, en proie à une profonde méditation.

« Un spectacle qui n'a rien d'agréable. Une parodie, une véritable parodie et rien de plus », murmura-t-il enfin.

Cette fois, M. Goliadkine se coucha pour tout de bon. Sa tête devint aussitôt le siège d'un véritable vacarme : fracas, tintements, grincements. Il perdit peu à peu la conscience des choses... Il voulut reprendre ses esprits, fixer sa pensée sur un point précis, évoquer un souvenir relatif à une question de la plus grande, la plus haute importance, une question au haut point délicate... mais ne put y parvenir. Le sommeil s'empara de sa pauvre tête et il s'endormit ; il s'endormit comme un homme qui n'a pas l'habitude de boire, et qui, hasard, au cours d'une soirée amicale, s'est laissé aller à vider cinq verres de punch.

VIII

Le lendemain, comme à l'ordinaire, M. Goliadkine se réveilla à huit heures. Aussitôt les événements de la veille lui revinrent à l'esprit. Il fit la grimace. « Je me suis conduit comme un imbécile hier », se dit-il en se levant de son lit, et en regardant dans la direction de son hôte. Mais quel ne fut pas son étonnement en constatant que son invité et le lit, sur lequel il devait avoir dormi, s'étaient volatilisés. M. Goliadkine eut peine à réprimer une exclamation. « Qu'est-ce à dire ? Que signifie donc ce phénomène nouveau ? » pensa-t-il. Or, pendant que notre héros abasourdi, contemplait bouche bée, la place vide, la porte d'entrée grinça et Petrouchka apparut, portant le plateau à thé. « Où est-il donc ? Où est-il donc ? » murmura notre héros d'une voix à peine perceptible, désignant du doigt la place qu'occupait la veille le lit de son compagnon. Petrouchka tout d'abord ne répondit

rien. Il ne daigna même pas lever les yeux sur son maître ; au contraire, il les fixa sur un coin de la pièce, à sa droite. M. Goliadkine se sentit obligé, à son tour, de fixer les yeux dans la même direction. Enfin, après un silence assez prolongé, d'une voix éraillée et grossière, Petrouchka répondit : « Le maître n'est pas à la maison. »

– Imbécile que tu es. C'est moi qui suis ton maître, Petrouchka, prononça M. Goliadkine d'une voix haletante et en dévorant des yeux son valet.

Petrouchka ne répondit pas, mais jeta un tel regard à son maître, que celui-ci rougit jusqu'aux oreilles. Ce regard, chargé de réprobation blessante, valait largement une offense directe. Les bras de M. Goliadkine en tombèrent, pour employer une expression courante. Enfin, Petrouchka lui annonça que L'AUTRE était parti depuis une heure et demie ; il n'avait pas voulu attendre. L'affirmation de Petrouchka paraissait certes vraisemblable et plausible. On sentait qu'il ne mentait pas. Son regard offensant et l'expression L'AUTRE, qu'il venait d'employer,

étaient les conséquences inéluctables de cette coïncidence étrange, de cette ressemblance scabreuse.

M. Goliadkine se rendit compte, encore qu'assez confusément, que les choses n'allaient pas en rester là et que le destin lui ménageait encore quelques surprises plutôt désagréables.

« Bon, bon, nous verrons, se dit-il, nous verrons tout cela en son temps et saurons à quoi nous en tenir... Ah ! mon Dieu, murmura-t-il en gémissant, d'une voix tout à fait différente, pourquoi l'ai-je invité, pourquoi suis-je ainsi, dans quel but ai-je manigancé tout cela. En vérité, je suis en train de fourrer ma tête dans le nœud coulant que ces brigands ont préparé pour moi ; oui, je noue, moi-même, la corde autour de mon cou. Ah ! quelle tête ! Quelle tête de fou. Tu ne peux pas résister à l'envie de gaffer, de mentir comme un collégien, comme un quelconque scribouillard, comme un vulgaire saute-ruisseau... espèce de chiffe molle et pourrie ; vieux radoteur, vieille commère... voilà ce que tu es... Ah ! mes aïeux ! Il a même écrit des vers, la fripouille, il

m’a fait une déclaration d’amitié. Je saurai lui montrer la porte, s’il ose revenir... Il y a évidemment plusieurs moyens, plusieurs façons pour mettre un homme à la porte. Par exemple : Voyez-vous, étant donné mes appointements fort modestes... ou bien je pourrais lui faire peur en lui disant : Prenant en considération la situation générale, je dois vous mettre au courant... de l’obligation que vous aurez de payer la moitié de l’appartement et de la nourriture... et en versant l’argent à l’avance. Ah ! non ! que diable. Non, c’est impossible. C’est compromettant pour moi et ce n’est pas très délicat. On pourrait peut-être essayer autre chose ; par exemple suggérer à Petrouchka de se montrer insolent à son égard, de lui manquer de respect, de lui faire quelque sortie grossière... oui, on pourrait le mettre à la porte de cette façon. C’est cela. Les laisser en tête-à-tête tous les deux et... Non, que diable, non... Ce ne serait pas très correct non plus. Ce ne serait pas du tout correct. Tant pis. Et s’il ne revient pas ? Ce ne sera guère mieux. Ah ! je lui en ai trop dit hier soir... Ah ! Ça va mal, ça va mal... Oui, l’affaire se présente plutôt mal. Insensé, insensé

que je suis ! Incapable de mettre un peu d'ordre... dans ma pauvre tête... Et s'il revient pour refuser ma proposition ? Ah ! Dieu fasse qu'il revienne. Je serais très content qu'il revienne... ».

Plongé dans ses réflexions, M. Goliadkine avalait son thé, tout en surveillant constamment du regard la pendule.

« Il est maintenant neuf heures moins le quart. Il est temps de partir. Que va-t-il m'arriver ? Que va-t-il m'arriver ? je voudrais bien savoir ce qui se trame actuellement contre moi ? Quel est leur plan, leurs intentions et leurs moyens d'action ? Oui, il serait bon de savoir exactement où veulent en venir tous ces messieurs et quels seront leurs premiers pas... »

M. Goliadkine ne pouvait plus y tenir. Il jeta sa pipe, encore à moitié remplie, s'habilla en hâte et partit en courant à son bureau, désireux de prévenir, autant que possible, le danger et, en tout cas, de constater de par lui-même, ce qui allait se passer. Le danger était réel. Il ne l'ignorait pas.

« Allons, allons, nous allons bientôt percer le mystère, nous tirerons tout cela au clair », répétait

M. Goliadkine dans le vestibule, en enlevant son pardessus et ses galoches. Décidé à passer à l'action, notre héros rajusta ses vêtements, et se composa une attitude convenable et digne. Il était sur le point d'entrer dans le bureau, lorsque, sur le seuil de la porte, il se trouva nez à nez avec son compagnon de la veille, son nouvel ami. M. Goliadkine jeune parut ne point reconnaître M. Goliadkine aîné, bien qu'ils se trouvassent face à face. Le nouveau fonctionnaire semblait très préoccupé, très pressé, hors d'haleine. Il avait un aspect si affairé, si officiel, que rien qu'à l'expression de son visage chacun se fût dit aussitôt : « Il est chargé d'une mission spéciale... »

– Ah ! vous voilà, Iakov Petrovitch, dit notre héros, agrippant la main de son invité de la veille.

– Tout à l'heure, tout à l'heure, excusez-moi, vous me raconterez tout cela après, s'écria M. Goliadkine jeune, s'efforçant de passer outre.

– Cependant, permettez ; il me semble que vous aviez l'intention, Iakov Petrovitch, de...

– Vous dites ? Expliquez-vous rapidement.

L’invité de M. Goliadkine s’arrêta, visiblement contraint et ennuyé de ce contretemps. Il plaça son oreille juste sous le nez de son interlocuteur.

– Je dois vous avouer, Iakov Petrovitch, que je suis surpris de votre accueil... J’étais en droit de m’attendre à une tout autre attitude.

– Il existe des formalités définies pour chaque réclamation. Adressez-vous donc au secrétaire de Son Excellence et faites ensuite une demande en règle à M. le Chef de Cabinet. Vous avez une réclamation à faire, n’est-ce pas ?

– Je ne vous comprends pas, Iakov Petrovitch. Vous me stupéfiez, Iakov Petrovitch. Vous ne me reconnaissez sans doute pas ? Ou peut-être, est-ce une plaisanterie conforme à votre caractère enjoué.

– Ah ! c’est vous, fit M. Goliadkine jeune, comme s’il venait seulement de reconnaître M. Goliadkine aîné. Ah ! c’est vous ? Alors, avez-vous bien dormi ?

Sur ce, le nouveau fonctionnaire esquissa un

sourire officiel et poli, mais assez déplacé dans les circonstances présentes, étant donné qu'il restait, jusqu'à nouvel ordre, l'obligé de M. Goliadkine. Il accompagna ce sourire officiel et poli d'une courte déclaration assurant son interlocuteur du plaisir qu'il avait à apprendre que celui-ci avait bien dormi. Aussitôt après, il s'inclina légèrement, piétina sur place, jeta un regard à droite, un autre à gauche, puis baissa les yeux, les fixa sur une porte voisine, murmura en hâte qu'il avait une mission spéciale très urgente et se précipita dans la pièce contiguë, rapide comme l'éclair.

« Drôle d'histoire... proféra d'une voix sourde M. Goliadkine, un instant abasourdi. Drôle d'histoire, en effet. Voilà donc de quoi il s'agit... » Ici, M. Goliadkine sentit des frissons parcourir tout son corps. « D'ailleurs, continua-t-il, se parlant à lui-même, tout en se dirigeant vers son bureau, d'ailleurs, il y a longtemps que je l'ai pressenti, il est chargé ici d'une mission spéciale, c'est cela même. Pas plus tard qu'hier, j'avais déjà affirmé que cet homme se trouvait ici pour remplir une mission spéciale que quelqu'un lui

avait confiée. »

– Avez-vous terminé de recopier votre document d'hier, Iakov Petrovitch ? demanda Anton Antonovitch Siétotchkine à M. Goliadkine qui s'asseyait. L'avez-vous ici ?

– Oui, je l'ai, murmura M. Goliadkine, en jetant sur son chef un regard désemparé.

– Ah ! bon ! Je vous demande cela, parce qu'André Philippovitch l'a déjà réclamé à deux reprises. Son Excellence ne manquera pas de le réclamer d'ici peu...

– En tout cas le document est prêt...

– Bon, bon, c'est parfait.

– Il me semble que j'ai toujours accompli mon service consciencieusement, Anton Antonovitch, et que j'ai toujours mis beaucoup de zèle à m'occuper des affaires que mes chefs m'ont confiées.

– Certes. Mais que voulez-vous dire par là ?

– Moi ?... rien, Anton Antonovitch. Je voulais seulement vous expliquer, Anton Antonovitch... C'est-à-dire, je voulais vous avertir que parfois la

méchanceté et l'envie, ces deux vices toujours à la recherche de leur odieuse pitance quotidienne, n'épargnent personne...

– Excusez-moi, je ne vous comprends pas tout à fait bien. À qui faites-vous allusion, en ce moment ?

– Je voulais dire par là, Anton Antonovitch, que, dans la vie, j'ai toujours suivi le droit chemin, que je méprise les chemins détournés, que je ne suis pas un intrigant... ce dont je puis me glorifier à juste titre, et dont je pourrai prouver le bien-fondé si on m'en laisse la possibilité...

– Oui, c'est possible, et même en y réfléchissant, je suis prêt à accorder le crédit le plus ample à vos allégations. Toutefois, permettez-moi de vous faire observer, Iakov Petrovitch, qu'on ne tolère pas toujours dans la bonne société, des allusions trop accusées aux personnalités. Pour ma part, je suis prêt à tolérer qu'on dise beaucoup de mal de moi derrière mon dos – et que ne dit-on pas derrière le dos des gens – mais pour ce qui est d'accepter qu'on me dise

des insolences, cela, je ne le permettrai jamais, monsieur ; j'ai blanchi au service de l'État, monsieur, et à mon âge respectable, je ne permets à personne de m'insulter.

– Ce n'est pas cela, Anton Antonovitch, voyez-vous, Anton Antonovitch... j'ai l'impression, Anton Antonovitch, que vous ne m'avez pas très bien compris. Quant à moi, Anton Antonovitch, je ne puis que considérer comme un honneur...

– Et je vous prie aussi de nous excuser, nous autres. Nous avons été élevés à l'ancienne mode, nous. Il est trop tard, pour nous, d'adopter vos nouvelles manières. Il me semble, d'ailleurs, que nous avons montré assez d'esprit et de jugeote au service de la patrie ; je porte, monsieur, comme vous ne l'ignorez pas, une décoration en récompense de vingt-cinq années de loyaux services...

– Anton Antonovitch, je le sais, et, pour ma part, je partage entièrement votre sentiment. Mais je parlais d'autre chose. Je parlais du masque, Anton Antonovitch...

– Du masque ?

– C’est-à-dire... je crains que là encore vous n’apportiez une interprétation erronée au sens de mes discours... Or, le sens de mes discours est conforme à vos propres idées, Anton Antonovitch. Je ne fais que broder autour du thème principal, pour mettre en relief mon idée que les porteurs de masques ne sont pas rares à notre époque, Anton Antonovitch, et dire qu’aujourd’hui il est devenu difficile de reconnaître un homme derrière son masque...

– Pour cela, savez-vous, ce n’est pas si difficile. C’est même parfois assez aisé, oui, parfois, il n’est point nécessaire d’aller chercher bien loin...

– Non, voyez-vous, Anton Antonovitch, je vous parle maintenant de mon propre cas. Moi, par exemple, je ne mets de masque que lorsque les circonstances l’exigent. Ainsi, pour le carnaval ou certaines joyeuses réunions. Je parle évidemment au sens propre. Par contre, dans mes relations quotidiennes avec les gens, je ne porte jamais le masque ; ceci au sens figuré du mot, au

sens le plus symbolique. C'est cela que je voulais vous dire, Anton Antonovitch.

– Bon, bon, mais, pour le moment, laissons tout cela de côté ; je n'ai d'ailleurs pas le temps de discuter, déclara Anton Antonovitch, se levant de sa chaise et rassemblant les papiers nécessaires pour le rapport qu'il devait présenter à Son Excellence. Quant à votre propre cas, ajouta-t-il, vous ne tarderez pas à être éclairé. Vous saurez alors à qui vous en prendre... et qui accuser. Sur ce, je vous prie instamment de m'épargner, à l'avenir, les explications privées et les bavardages qui sont nuisibles au service.

– Non, Anton Antonovitch, non, je n'avais pas l'intention, Anton Antonovitch... bredouilla M. Goliadkine, devenu blême. Mais déjà son chef s'éloignait... « Que se passe-t-il, continua mentalement notre héros, demeuré seul, quels sont donc les vents qui soufflent ici en ce moment et que signifie cette nouvelle allusion ? »

Désemparé, plus mort que vif, notre héros s'apprêtait déjà à résoudre ce nouveau problème, lorsqu'un soudain tumulte s'éleva dans la pièce

voisine. La porte s'ouvrit et André Philippovitch, paraissant hors d'haleine, parut sur le seuil. Quelques instants auparavant il s'était rendu au bureau de Son Excellence pour des questions de service. André Philippovitch appela M. Goliadkine. Sachant à l'avance de quoi il s'agissait et ne voulant pas faire attendre André Philippovitch, notre héros bondit aussitôt de sa chaise, et se mit aussitôt en devoir de manifester une agitation forcenée. Il saisit le dossier qu'on lui réclamait, l'épousseta, le dorlota, le caressa. Il s'apprêtait déjà, son dossier sous le bras, à suivre André Philippovitch dans le bureau de Son Excellence, lorsque, passant sous le bras d'André Philippovitch toujours debout dans l'embrasure de la porte, surgit subitement M. Goliadkine jeune. Il se glissa dans la pièce. Il paraissait très soucieux, tout essoufflé, débordé par ses occupations. Il prit un air très grave, très officiel, et marcha droit sur M. Goliadkine aîné qui était à cent lieues de s'attendre à pareille agression...

– Les papiers, Iakov Petrovitch, les papiers... Son Excellence nous a fait l'honneur de nous demander si vos papiers étaient prêts ? caqueta à

mi-voix et avec un débit très précipité le nouvel ami de M. Goliadkine ; André Philippovitch vous attend...

– Je n'ai pas besoin de vous pour savoir qu'il m'attend, balbutia M. Goliadkine avec un débit très précipité également, et à mi-voix.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, Iakov Petrovitch, non, ce n'est pas cela, pas du tout cela. Je compatis, Iakov Petrovitch, je suis de tout cœur avec vous...

– Je vous prie de vous en dispenser. Permettez, permettez...

– Vous prendrez soin naturellement de mettre le dossier dans une chemise, Iakov Petrovitch. Mettez aussi un signet à la troisième page. Permettez, Iakov Petrovitch...

– Mais enfin... vous-même... permettez...

– Mais il y a une tache d'encre, ici, Iakov Petrovitch ? Avez-vous remarqué qu'il y a une petite tache ?...

À ce moment, André Philippovitch appela M. Goliadkine, pour la seconde fois.

– Je viens, André Philippovitch, tout de suite. J’ai ici, juste un petit rien à... Enfin, monsieur, comprenez-vous le russe ?

– Le meilleur serait de gratter la tache avec un canif, Iakov Petrovitch ; faites-moi confiance, c’est préférable. N’y touchez pas vous-même, Iakov Petrovitch... Faites-moi confiance... je vais juste donner un petit coup de canif...

Pour la troisième fois, André Philippovitch appela M. Goliadkine.

– Mais, je vous en prie. Où voyez-vous une tache ici ? Il me semble qu’il n’y a pas trace de tache, ici.

– Mais si, et même une énorme tache, tenez, là. Permettez, c’est là que je l’ai vue, tenez, permettez, laissez-moi seulement, Iakov Petrovitch ; j’ai juste un petit coup de canif à donner. Je fais cela par sympathie pour vous, Iakov Petrovitch, je le fais de tout cœur... un petit coup de canif... tenez... là... et voilà, c’est fait.

Ici se plaça un fait absolument imprévisible. Tout à coup, M. Goliadkine jeune, ayant pris le

dessus sur notre héros, dans le bref débat qui les opposait, se saisit des papiers que réclamait Son Excellence, en dépit de la résistance de M. Goliadkine. Mais au lieu de gratter la prétendue tache par sympathie pour son adversaire, ainsi qu'il l'avait hypocritement affirmé, il roula rapidement les papiers, les prit sous le bras et, en deux bonds, se trouva aux côtés d'André Philippovitch. Ce dernier n'avait remarqué en rien les manœuvres de M. Goliadkine jeune. Tous deux se précipitèrent dans le bureau du directeur.

Notre héros resta cloué à sa place, tenant dans sa main le canif dont il s'apprêtait, semblait-il, à gratter quelque chose... Notre héros n'avait-il pas encore entièrement compris tout ce qui venait de se passer. Il n'avait pas encore repris tous ses sens. Il avait été touché par ce nouveau coup, mais persistait encore à croire à un malentendu. En proie à une terrible, à une ineffable anxiété, il s'arracha subitement de sa place et se rua droit dans le bureau du directeur. En courant, il implorait le ciel, il souhaitait de tout son cœur une heureuse issue à cette situation...

Dans la dernière salle, avant le cabinet du directeur, il se heurta, nez à nez à André Philippovitch et à son homonyme. Ils revenaient déjà du bureau de Son Excellence. M. Goliadkine s'effaça. André Philippovitch parlait gaiement en souriant. M. Goliadkine jeune souriait, minaudait, trottinant à distance respectueuse d'André Philippovitch, et de temps à autre, avec un air radieux, lui murmurait quelques mots à l'oreille, à quoi André Philippovitch répondait en hochant la tête avec beaucoup de bienveillance. En une seconde, notre héros comprit la situation. Il faut dire que son travail (ainsi qu'il l'apprit par la suite) avait dépassé les espérances de Son Excellence ; il avait été terminé dans les délais prescrits, Son Excellence en avait été grandement satisfaite. Il paraît même que Son Excellence complimenta M. Goliadkine jeune et le remercia chaleureusement, ajoutant qu'on en tiendrait compte et qu'on ne l'oublierait pas à l'avenir... Naturellement le premier geste de notre héros fut de protester, de protester de toutes ses forces, dans la mesure du possible. Aussi se rua-t-il sur André Philippovitch, pâle comme un mort,

presque inconscient de ses actes. Mais, André Philippovitch, aussitôt qu'il eut appris que l'affaire dont voulait l'entretenir M. Goliadkine était une affaire privée, refusa de l'entendre et lui fit remarquer sévèrement qu'il n'avait pas un moment libre pour les affaires personnelles.

Le ton de son refus, sec et cassant, produisit une profonde impression sur notre héros. « J'aurais peut-être intérêt à l'attaquer de biais, se dit-il, par exemple, en entreprenant Anton Antonovitch. » Par malheur pour notre héros, Anton Antonovitch était absent. Lui aussi avait été appelé et se trouvait occupé en ce moment.

« Il avait ses raisons pour me demander de lui épargner les explications et les bavardages, se dit notre héros. Oui, c'est cela qu'il avait en vue, ce vieux scélérat. Tant pis, dans ces conditions, il ne me reste plus qu'à aller implorer Son Excellence. »

Toujours blême, sentant un désordre complet dans sa tête, en proie aux doutes, ne sachant quel parti prendre, M. Goliadkine s'affaissa sur une chaise. « Il serait nettement préférable que tout

cela n’ait aucune véritable signification, répétait-il sans cesse mentalement ; en vérité, une situation aussi ténébreuse est en tous points incroyable. Certainement c’est une bagatelle... c’est absolument impossible. Non, j’ai dû avoir une vision... j’ai dû prendre la réalité pour quelque chose d’autre. Sans doute suis-je allé moi-même chez le directeur... et une fois là, me suis-je pris pour quelqu’un d’autre ? En un mot tout cela est absolument impossible. »

À peine M. Goliadkine eut-il le temps de conclure à l’impossibilité de toute cette affaire que son homonyme fit irruption dans le bureau, portant sous le bras et dans les mains une grande quantité de dossiers.

En passant, il glissa quelques mots, sans doute indispensables à André Philippovitch, échangea quelques paroles avec un autre fonctionnaire, fit quelques amabilités à l’un, quelques plaisanteries familières à l’autre. Visiblement, il n’avait pas de temps à perdre en occupations futiles. Il s’apprêtait à franchir le seuil de la porte, pour sortir du bureau, lorsque par bonheur pour notre

héros, il fut retardé par deux ou trois jeunes fonctionnaires qui entraient et avec qui il entra en conversation. M. Goliadkine se précipita sur lui. Mais M. Goliadkine jeune s'aperçut immédiatement de la manœuvre de notre héros. Le regard inquiet, il chercha aussitôt une issue pour se dérober à l'entretien. Mais déjà notre héros l'agrippait par la manche. Les fonctionnaires qui se trouvaient près des deux conseillers titulaires s'écartèrent, attendant avec curiosité les suites des événements.

M. Goliadkine comprenait parfaitement, qu'en cet instant, toutes les sympathies allaient à son rival. Il se rendait compte qu'une cabale était montée contre lui. Raison de plus pour affirmer ses droits. Le moment était décisif.

– Eh bien ? proféra son homonyme, lui lançant un regard plein d'insolence.

M. Goliadkine respirait à peine.

– Je ne sais, monsieur, commença M. Goliadkine aîné, comment interpréter votre étrange conduite à mon égard.

– Bon. Continuez, répondit M. Goliadkine jeune en jetant un regard à la ronde et l'accompagnant d'une œillade aux fonctionnaires qui les entouraient, comme pour les prévenir que la comédie allait commencer.

– L'insolence et le sans-gêne de vos procédés à mon égard, vous accusent dans le cas présent plus durement... que mes paroles ne pourraient le faire. Ne fondez pas trop d'espoirs sur vos manœuvres... elles sont maladroites.

– Allons, Iakov Petrovitch, dites-moi plutôt comment vous avez dormi ? répondit M. Goliadkine jeune, regardant son interlocuteur droit dans les yeux.

– Ne vous oubliez pas, monsieur, répondit notre héros, complètement désemparé, se tenant à peine sur ses jambes, j'espère que vous allez changer de ton...

– Ah ! mon cher petit... lança M. Goliadkine jeune avec une grimace passablement provocante, puis, subitement, sans que rien ait pu faire prévoir son geste, en guise de caresse, il saisit entre deux doigts la joue droite assez dodue de notre héros.

Ce dernier s'embrasa... Muet de rage, rouge comme une écrevisse, M. Goliadkine tremblait de tous ses membres ; son adversaire se rendit compte que, poussé dans ses derniers retranchements, notre héros était sur le point de passer à l'agression. Aussi le devança-t-il aussitôt de la manière la plus éhontée. Il lui tapota deux fois la joue droite, le chatouilla à deux reprises, jouant encore quelques secondes avec son rival immobile, éperdu de rage, à la grande satisfaction des jeunes fonctionnaires qui les entouraient. Enfin, comble d'arrogance, il donna une pichenette sur le ventre proéminent de son antagoniste et avec un sourire plein de fiel et de sous-entendus, il lui glissa : « Tu es un petit plaisantin. Nous leur jouerons des tours, Iakov Petrovitch, oui des tours... » Puis, sans attendre que notre héros ait eu le temps de reprendre ses esprits après ce nouvel assaut, M. Goliadkine jeune, après un nouveau sourire pour la galerie, se composa immédiatement une attitude officielle, l'attitude d'un homme très affairé, très occupé. Il baissa les yeux, s'effaça, se recroquevilla et murmura en hâte : « J'ai une

commission urgente. » Enfin, il agita ses jambes courtaudes et se faufila dans la pièce voisine.

Notre héros resta pantois. Il n'en croyait pas ses yeux et ne parvenait pas à se remettre de ses émotions...

Il reprit enfin ses esprits. Il se rendit compte aussitôt qu'il était perdu, ridiculisé, déshonoré, couvert de honte. On l'avait bafoué en public et celui qui l'avait bafoué était l'homme que la veille il considérait comme son meilleur, son plus sûr ami. Il était compromis à jamais.

M. Goliadkine se lança à la poursuite de son ennemi. En cet instant il n'avait cure des témoins de l'offense. « Ils sont de mèche, se répétait-il, tous ils marchent la main dans la main. Et chacun ne pense qu'à exciter son voisin contre moi. » Cependant, au bout d'une dizaine de mètres, notre héros se rendit compte que toute poursuite était vaine et revint sur ses pas.

« Tu ne m'échapperas pas, se dit-il, tu tomberas tôt ou tard dans mes rets. Le loup aura à répondre pour les larmes de l'agneau. » Plein de rage froide et d'énergique résolution il parvint à

sa chaise et s’assit.

« Tu ne m’échapperas pas », répéta-t-il. Il ne s’agissait plus maintenant pour lui de se tenir passivement sur la défensive. Il fallait passer résolument à l’attaque.

Celui qui aurait vu en cet instant M. Goliadkine, rouge de colère, contenant à grand-peine son émotion, tremper sa plume dans l’encrier et se mettre à écrire rageusement, aurait certainement conclu que l’affaire n’en resterait pas là et que notre héros ne se contenterait jamais d’une banale et bénigne solution. Une ferme résolution se forma dans le fond de son âme. De tout son cœur, il se jura de la mettre à exécution. À vrai dire, il ne savait pas encore très bien quelle ligne de conduite il adopterait, ou plutôt il ne savait même pas du tout ce qu’il devait faire. Mais peu importait... « Non, monsieur, en notre siècle l’usurpation et l’effronterie ne paient pas. L’usurpation et l’effronterie vous mènent à la potence, monsieur, et non au bonheur. Seul Grichka Otrepiev est parvenu à ses fins, en usurpant un nom et un titre ; il a trompé un

peuple aveugle, pas longtemps d'ailleurs. »

En dépit de ces considérations, M. Goliadkine décida d'attendre, pour agir, le moment où les masques tomberaient d'eux-mêmes, dévoilant le vrai caractère des gens et des choses. Il fallait, avant tout, attendre l'heure de la cessation du travail et ne rien entreprendre auparavant. À la sortie du bureau, il y avait certaines mesures à prendre. Ces mesures une fois prises, il savait le plan qu'il lui fallait adopter pour briser l'impudente idole, pour écraser le serpent qui ronge le cadavre, le serpent qui méprise les faibles. En tout cas jamais M. Goliadkine ne permettra qu'on le traite comme une chiffe, comme une loque juste bonne à essuyer des bottes crasseuses, jamais il ne s'y prêtera et particulièrement dans la conjoncture présente. N'eût été ce dernier affront, notre héros se fût résolu, peut-être, à retenir l'élan de son cœur, il eût peut-être gardé le silence, adopté une attitude conciliante, sans s'obstiner à de trop véhémentes protestations. Il se serait contenté de discuter un peu, d'affirmer ses droits irrécusables : il aurait fait d'abord quelques légères concessions, puis

quelques autres encore, enfin aurait accepté un compromis total, après que ses adversaires eussent reconnu solennellement qu'il était dans son plein droit.

Après, ma foi, il aurait été prêt à une réconciliation complète ; il se serait même attendri quelque peu. Peut-être, sait-on jamais, ça aurait pu être le point de départ d'une nouvelle amitié, amitié solide et chaleureuse, plus large encore que celle de la veille. Cette nouvelle amitié aurait pu effacer complètement les inconvénients résultant de la fâcheuse ressemblance de leurs personnes ; elle aurait apporté le bonheur aux deux conseillers titulaires qui auraient pu alors vivre en paix jusqu'à cent ans et... Disons plus, M. Goliadkine commençait à regretter son intervention pour la défense de son droit, qui ne pouvait avoir que des suites fâcheuses.

« Qu'il batte en retraite, qu'il déclare que tout cela n'était qu'une blague et je suis prêt à lui pardonner, se dit M. Goliadkine, je lui pardonnerai plus volontiers encore s'il le déclare

publiquement. Mais jamais je ne me laisserai traiter comme une chiffe ; je ne l'ai jamais permis à personne, pas même à de plus forts que lui. Raison de plus pour ne pas tolérer pareille offense de la part d'un homme aussi corrompu. Je ne suis pas une loque, monsieur, non, je ne suis pas une loque. » La conclusion de M. Goliadkine pouvait se résumer en une phrase : « Vous êtes, monsieur, le seul et véritable coupable de tout cet état de choses. » Il était maintenant décidé à protester, à se défendre, par tous les moyens, jusqu'à la dernière extrémité. C'était dans son tempérament. Il ne pouvait s'incliner devant un affront ; il ne pouvait admettre qu'on le piétinât comme on piétine une loque ; il ne pouvait admettre cela, surtout de la part d'un homme aussi méprisable. On pouvait admettre à la rigueur qu'un homme fortement désireux, disons plus, absolument résolu à faire tourner en bourrique M. Goliadkine, y fut parvenu sans trop de résistance de la part de l'intéressé, et en tout cas sans grand danger. Ceci, M. Goliadkine l'admettait parfois lui-même. Cet homme aurait fait de notre héros une loque, une loque

lamentable, crasseuse, mais, une loque qui aurait eu tout de même de l'amour-propre, de l'enthousiasme, des sentiments ; un pauvre petit amour-propre, certes, et de pauvres sentiments refoulés dans les replis profonds et crasseux de la misérable loque, mais des sentiments tout de même...

Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Enfin quatre heures sonnèrent. Peu après, les fonctionnaires commencèrent à se lever et à quitter le bureau à la suite de leur chef pour regagner chacun sa demeure. M. Goliadkine se glissa dans la foule. Son œil veillait et ne quittait pas celui qu'il ne fallait pas laisser échapper. Notre héros vit son homonyme se diriger vers les gardiens du vestiaire. Suivant son odieuse habitude, M. Goliadkine jeune minaudait avec le gardien en attendant son pardessus. Moment crucial. Tant bien que mal M. Goliadkine se fraya un passage à travers la foule, ne voulant pas se laisser distancer et réclama, lui aussi, son pardessus. Mais son ami de la veille fut servi le premier. Évidemment, là encore, il avait su s'infiltrer, flatter le gardien, l'aduler en cachette,

avec sa bassesse habituelle.

Il endossa son pardessus et lança un regard ironique à M. Goliadkine. C'était une provocation directe et publique. Puis, avec son arrogance coutumière, il jeta un coup d'œil à la ronde et voulant conserver l'avantage moral qu'il avait acquis aux yeux de tous sur son adversaire, il se mêla en trottinant aux autres employés. Il dit un mot à l'un, chuchota un instant à l'oreille de l'autre, débita quelque flatterie à un troisième, décrocha un sourire au quatrième, serra une main, puis descendit allègrement l'escalier. Notre héros se précipita à sa suite et, à sa grande satisfaction, le rattrapa à la dernière marche. Il le saisit par le col de son pardessus. M. Goliadkine jeune parut assez embarrassé et regarda autour de lui d'un air désemparé.

– Que signifie votre attitude ? murmura-t-il enfin d'une voix éteinte.

– Monsieur, si vous êtes un homme honorable, vous devez vous souvenir de nos relations cordiales d'hier, proféra notre héros.

– Ah ! oui. Et à propos, avez-vous bien

dormi ?

De rage, M. Goliadkine ne put, durant quelques instants, prononcer un seul mot.

– Oui, j'ai fort bien dormi, moi... Mais permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que votre jeu est terriblement embrouillé.

– Qui prétend cela ? Ce sont mes ennemis qui le disent, répondit abruptement celui qui se faisait appeler M. Goliadkine, et en même temps, d'un mouvement brusque, il se libéra de l'étreinte, assez faible d'ailleurs de notre héros.

Il bondit aussitôt dans la rue, inspecta les alentours, puis, apercevant un fiacre, courut, se précipita dans la voiture et disparut aux yeux de M. Goliadkine aîné. Notre héros resta seul, abandonné de tous, en proie au plus grand désespoir. Il regarda autour de lui, mais ne vit aucun autre fiacre. Il voulut courir, mais ses jambes vacillaient. La tête renversée, la bouche largement ouverte, recroquevillé, sans forces, il s'appuya contre un bec de gaz. Il resta ainsi un long moment au beau milieu du trottoir. Tout paraissait perdu pour M. Goliadkine.

IX

Tout, les hommes et jusqu'à la nature, semblait ligué contre M. Goliadkine. Mais il restait encore debout et ne s'avouait pas vaincu. Non, il n'était pas encore vaincu, cela il le sentait et il était prêt à lutter. Il mit tant d'énergie et d'exaltation à se frotter les mains, une fois passé le premier moment de stupeur, que, rien qu'à voir son attitude, on pouvait être sûr qu'il ne céderait à aucun prix. Toutefois le danger était manifeste. M. Goliadkine s'en rendait parfaitement compte.

Mais comment y remédier ? Voilà la question. À un certain moment une idée lui traversa le cerveau : « Ne vaut-il pas mieux lâcher prise, et battre en retraite purement et simplement ? Pourquoi ? Et pourquoi pas ? Je me tiendrais à l'écart comme si je n'étais pas en cause. Je laisserais faire, sans intervenir. Je n'y suis pour rien, un point, c'est tout. De son côté, il cédera

peut-être lui aussi ? Il tournera comme une toupie, le scélérat, tournera encore et cédera. Oui, c'est cela. Je l'emporterai par la résignation. Mais, au fait, où donc est le danger ? De quel danger s'agit-il ? J'aimerais bien que quelqu'un me dise où se trouve le danger ? Une affaire banale. Une affaire ridicule... et rien de plus... » Ici M. Goliadkine s'arrêta net. Les mots se figèrent sur sa langue. Il s'en voulut à mort d'avoir de pareilles pensées. Il s'accusa aussitôt de bassesse et de couardise. Mais cela n'avançait en rien ses affaires. Il sentait clairement qu'une décision quelconque était, dans le moment présent, d'une nécessité impérieuse. Il sentait aussi qu'il serait prêt à payer cher celui qui lui indiquerait une solution. Mais comment la trouver seul ? Il n'avait pas d'ailleurs le temps de la chercher. À tout hasard et pour ne pas perdre trop de temps il prit un fiacre et se fit rapidement conduire chez lui. « Alors, comment te sens-tu maintenant ? se demanda-t-il, oui, comment vous sentez-vous en ce moment, Iakov Petrovitch ? Que vas-tu faire ? Que comptes-tu faire maintenant, espèce de lâche, espèce de fripouille.

Tu as tout fait pour en arriver là et maintenant, tu pleurniches, tu te lamentes. » Ballotté par les cahots de son vétuste équipage, M. Goliadkine se gaussait de lui-même. Ces acerbes plaisanteries, qui avivaient ses propres plaies, constituaient pour lui, en cet instant, le plus vif plaisir, disons plus, la plus grande des voluptés.

« Supposons une seconde, se dit-il, qu'un magicien se présente tout à coup devant toi – un magicien ou quelque autre homme investi de pouvoirs surnaturels et te dise : Donne-moi un doigt de ta main droite, Goliadkine, et nous serons quittes ; il ne sera plus question de l'autre Goliadkine et tu seras heureux avec un doigt de moins... Eh bien, je lui donnerais ce doigt, je le donnerais certainement, je le donnerais sans sourciller. Que le diable emporte tout cela, s'écria enfin le pauvre conseiller titulaire au comble du désespoir. Pourquoi tous ces malheurs ? Pourquoi fallait-il que tout cela m'arrive, justement cela et pas quelque chose d'autre. Et tout allait si bien au début. Tout le monde était content et heureux. Il a fallu que ça arrive... Enfin nous ne parviendrons à rien avec des paroles. Il faut agir. »

Sur le point de prendre une résolution, il entra dans son appartement. Sans perdre un instant il saisit sa pipe, se mit à tirer dessus, à aspirer de toutes ses forces, laissant échapper de tous côtés des nuages de fumée et parcourut la pièce en tous sens, en proie à une vive émotion. Petrouchka, cependant, commençait à mettre la table. Tout à coup, sa décision enfin irrévocablement prise, M. Goliadkine jeta sa pipe, enfila son pardessus et sortit précipitamment, en criant à son valet qu'il ne dînerait pas à la maison. Dans l'escalier, il fut rattrapé par Petrouchka qui, hors d'haleine, lui tendait le chapeau, que notre héros, dans sa hâte, avait oublié. Goliadkine prit le chapeau et voulut dire en passant quelques mots pour justifier cet oubli, afin que Petrouchka ne pût imaginer quelque sottise sur les motifs de son trouble. Mais, Petrouchka ne daigna pas lui jeter un regard et s'en fut. M. Goliadkine, sans autre explication, mit son chapeau sur sa tête et descendit en courant l'escalier, en murmurant que tout pouvait encore s'arranger favorablement. Il sentait néanmoins des frissons parcourir, tout son corps, de la tête aux pieds. Il héla un cocher et se

fit conduire chez André Philippovitch.

« Au fait, ne vaut-il, pas mieux remettre cette visite à demain ? » se dit-il tout à coup, s'apprêtant déjà à tirer le cordon de la sonnette de l'appartement d'André Philippovitch.

« Et d'ailleurs, que lui dirais-je ? Je n'ai rien de particulier à lui dire. Quoi ? Puisqu'il s'agit, somme toute, d'une affaire insignifiante, oui, d'une affaire absolument insignifiante, d'une misérable petite affaire de rien du tout... ou presque... enfin cela ne vaut pas très cher... » Brusquement M. Goliadkine tira la sonnette. Il entendit le grelot à l'intérieur, puis un bruit de pas... Déjà M. Goliadkine se maudissait pour sa précipitation et son audace. Ses récents ennuis et sa dernière altercation avec André Philippovitch qui étaient presque passés au second plan, par suite d'affaires plus urgentes, lui revinrent aussitôt à la mémoire. Mais il était trop tard pour fuir. Déjà la porte s'ouvrait. Par bonheur pour notre héros, on lui fit savoir qu'André Philippovitch n'était pas encore rentré du bureau et qu'il ne dînerait pas à la maison. « Je sais où il

dîne, se dit notre héros, délirant de joie, il dîne certainement près du pont Ismailovsky. » Le serviteur lui demanda s'il y avait une commission à faire. « Non, mon ami, merci, ce n'est rien, je reviendrai », répondit notre héros et il descendit fort allègrement l'escalier.

Une fois dans la rue, il paya le cocher et le renvoya. Le cocher réclama un supplément. « J'ai dû attendre un bon moment, monsieur, et n'ai point ménagé mon cheval à votre service », ajouta-t-il. M. Goliadkine lui accorda une gratification de cinq kopecks avec, d'ailleurs, un certain plaisir et s'en alla à pied.

« L'affaire est délicate, se disait-il en route, on ne peut se permettre de la négliger. Mais en y réfléchissant, en y réfléchissant bien, j'estime que pour le moment il est inutile de se faire du souci. Ah ! non, à quoi bon toujours rabâcher la même histoire et me faire du mauvais sang. À quoi bon me tourmenter, me débattre, souffrir et me transpercer moi-même le cœur ? Ce qui est fait est fait... on ne peut y revenir... non, on ne peut y revenir... Raisonnons un peu : Voici un homme...

Voici un homme, dis-je... il a de bonnes recommandations ; il a, dit-on, l'étoffe d'un bon fonctionnaire. Il est d'une conduite irréprochable. Il est pauvre et il a beaucoup de tracas dans la vie, oui, des ennuis de toutes sortes. Pauvreté n'est point vice. Par conséquent, je n'ai rien à faire dans cette affaire...

» De quoi s'agit-il, en effet ? Voilà donc cet homme ; il se trouve que, par un caprice de la nature, il ressemble, comme deux gouttes d'eau, à un autre homme. On dirait véritablement une copie. Va-t-on refuser pour cela de l'admettre dans l'administration ? Si c'est la destinée, oui, la destinée, le destin aveugle qui est seul responsable de cette ressemblance, va-t-on le piétiner comme une chiffe, lui refuser le droit de travailler ?... Et la justice dans tout cela ?... C'est un homme pauvre, abandonné, désemparé. Le cœur se fend à le voir. La charité ordonne de le protéger. Parfaitement. Il ferait beau voir que nos chefs raisonnassent aussi mal que moi, tout à l'heure... Tête de linotte ! Ah ! oui, quelle cervelle d'imbécile ! Bête comme dix à certaines heures. Ah ! non, non ! Heureusement que nos

chefs ont bien agi ; ils ont recueilli le pauvre malheureux... Bon, supposons maintenant que nous soyons jumeaux, oui, que nous soyons, ainsi, frères jumeaux de naissance, et rien de plus...

» Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Rien, absolument rien ! On peut parfaitement habituer à cette idée les autres fonctionnaires... Je suis sûr qu'un étranger entrant dans notre bureau, ne trouverait rien d'indécent ni d'offensant à cette coïncidence. Il y a là même, un côté attendrissant... qui correspond à l'idée suivante : Dieu a décidé de créer deux êtres absolument identiques, et les chefs, pleins de bienveillance, comprennent la volonté divine et prennent les deux jumeaux sous leur protection. Évidemment, continua M. Goliadkine, en reprenant souffle et en baissant un peu la voix, évidemment il eût été préférable que rien de tout cela n'arrivât, ni l'attendrissante coïncidence, ni l'histoire des jumeaux... Que le diable emporte tout cela ! On n'avait vraiment pas besoin de tout cela. On se serait bien passé de cette affaire... Ah ! mon Dieu. Dans quel pétrin ils nous ont mis, ces

démons... Il faut dire cependant que son caractère ne me dit rien qui vaille ; et puis, il a un petit air enjoué et hypocrite... un vrai coquin, fureteur et servile, un vil flatteur, ce Goliadkine !... Il est capable de déshonorer mon nom par son inconduite, ce scélérat ! Il faudra le surveiller de près. En voilà une corvée... Mais, au fond, est-ce bien utile ? Certainement non. Lui, c'est une crapule, d'accord. Crapule il est, crapule il restera. Mais l'autre est honnête. Eh bien, qu'il reste crapule, et moi je resterai honnête. Les gens diront : Ce Goliadkine-ci est une fripouille ; détournez-vous de lui et ne le confondez pas avec l'autre ; celui-là, par contre, est honnête, vertueux, doux et paisible ; on peut compter sur lui dans le travail et, certes, il mérite de l'avancement... voilà, c'est ainsi. Bon... et si... et s'ils venaient à nous confondre ? Avec lui, tout est possible. Il est capable de se faire passer pour un autre, oui, parfaitement capable. Et aussi de faire passer cet autre pour une loque, sans même se rendre compte qu'un homme n'est pas une loque... Ah ! mon Dieu, mon Dieu. Ah ! quelle misère... »

Plein de ces idées, de ces hypothèses, M. Goliadkine trottait au hasard, sans même savoir où il voulait aller. Il reprit ses esprits sur la Perspective Nevski. Il le dut d'ailleurs, au fait d'avoir violemment heurté un passant. Sans lever la tête, M. Goliadkine balbutia quelques excuses. Mais le passant était déjà loin ; il avait, de son côté, proféré quelques injures. Notre héros leva la tête et inspecta les lieux. Il s'aperçut alors qu'il se trouvait juste à côté du restaurant où il s'était reposé avant la fameuse soirée d'Olsoufi Ivanovitch. M. Goliadkine ressentit aussitôt des pincements à l'estomac. Il se souvint qu'il n'avait pas encore dîné. Comme, d'autre part, il n'était invité nulle part, il se précipita, sans perdre de temps, dans l'escalier, décidé à manger rapidement un morceau.

Les prix étaient passablement élevés, mais ce petit inconvénient n'était pas pour arrêter M. Goliadkine. De telles bagatelles ne comptaient plus en de pareils moments. Dans une salle brillamment éclairée, une masse compacte de clients se pressait autour du comptoir sur lequel s'étalait une multitude de hors-d'œuvre, propres à

satisfaire les goûts les plus raffinés. Le préposé au comptoir était débordé. Il parvenait avec peine à verser les boissons, servir les plats, recevoir l'argent et rendre la monnaie. M. Goliadkine prit la file. Quand son tour arriva, il tendit discrètement la main vers un petit pâté en croûte. Puis, il se réfugia dans un coin et tournant le dos à l'assistance, se mit à manger de bon appétit. Après quoi, il revint vers le comptoir, rendit son assiette et, connaissant les prix d'usage, sortit une pièce de dix kopecks et la déposa sur le comptoir, tout en cherchant du regard le vendeur pour lui indiquer que ces dix kopecks étaient là pour paiement d'un petit pâté.

– Vous devez un rouble et dix kopecks, marmonna le vendeur entre ses dents.

M. Goliadkine ne fut pas peu étonné.

– C'est à moi que vous vous adressez ? Il me semble pourtant que je n'ai pris qu'un seul pâté.

– Vous en avez pris onze, déclara le vendeur avec assurance.

– Vous dites ?... Il me semble que vous faites

erreur, je suis presque certain de n'avoir pris qu'un seul pâté.

– J'ai compté. Vous en avez pris onze. Quand on se sert, il faut savoir payer. Nous ne faisons pas de cadeaux, ici.

M. Goliadkine était abasourdi.

« Suis-je la victime de quelque sortilège ? » se demanda-t-il.

Cependant, le vendeur attendait la décision de notre héros. Déjà on s'attroupait autour de lui. Il plongea la main dans sa poche pour en retirer une pièce d'argent d'un rouble, résolu à payer immédiatement, pour ne pas courir le risque de commettre un péché.

« Bah ! se disait-il, rouge comme une écrevisse, allons-y pour onze, puisqu'il l'affirme. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un homme ait mangé onze petits pâtés. Il avait faim, alors ma foi, il en a mangé onze. Tant mieux pour lui. En tout cas, il n'y a à cela rien d'extraordinaire, ni de risible... »

Subitement, M. Goliadkine eut une intuition.

Il leva les yeux et aussitôt comprit tout, l'énigme et le sortilège... Toutes les difficultés tombaient d'un seul coup... Sur le seuil de la porte donnant sur la pièce voisine, derrière le dos du vendeur, donc juste en face de notre héros, dans l'embrasure même de cette porte, que jusqu'à ce moment M. Goliadkine avait pris pour une glace, se tenait un petit homme qui n'était à n'en point douter M. Goliadkine lui-même, non pas le véritable, l'ancien M. Goliadkine, le personnage de notre nouvelle, mais l'autre M. Goliadkine, le nouveau M. Goliadkine. Il était, visiblement, de très bonne humeur. Il souriait perfidement, lui adressait des signes de tête et des clins d'yeux. Il piétinait sur place et semblait prêt à la première alerte à se dérober, à glisser dans la pièce voisine et de là, à filer par l'escalier de service, rendant ainsi vaine toutes les poursuites... il tenait dans la main le dernier morceau du dixième pâté, qu'il avala sous les yeux mêmes de notre héros, avec un claquement de langue qui traduisait sa satisfaction.

« Il s'est servi de notre ressemblance, le scélérat, se dit M. Goliadkine tout rouge, brûlant

de honte ; il ne s'est pas gêné de le faire en public. S'en est-on rendu compte ? Le voit-on ? Il semble que personne n'ait remarqué cette substitution... » M. Goliadkine jeta sa pièce d'argent sur le comptoir comme si elle lui eût brûlé les doigts, puis, sans même remarquer le sourire insolent du vendeur, sourire qui témoignait de son triomphe et d'une paisible domination, il se faufila à travers la foule et sortit.

« Il est encore heureux qu'il ne m'ait pas définitivement compromis, se dit-il. Oui, je dois rendre grâce à ce bandit et au destin que tout ce soit bien arrangé, en fin de compte. Il y a bien ce vendeur qui s'est montré grossier. Mais il faut dire qu'il était dans son droit. Il lui revenait légitimement un rouble et dix kopecks. C'est normal... On ne donne rien sans argent, chez nous. Il aurait pu néanmoins être plus aimable, ce sacripant !... »

M. Goliadkine se tenait ces propos en descendant l'escalier. Parvenu sur la dernière marche du perron, il s'arrêta brusquement,

comme pétrifié. Le sang lui monta au visage, et des larmes apparurent dans ses yeux. Il était au comble du désespoir et de l'humiliation. Il resta ainsi, figé, durant une bonne demi-minute, puis frappa du pied avec énergie, sauta d'un bond sur le trottoir et se mit à courir comme un fou, sans se retourner. Hors d'haleine mais sourd à la fatigue, il courait vers sa maison, vers la rue des Six-Boutiques. À peine arrivé, sans même prendre la peine d'enlever son pardessus, ce qui était contraire à ses habitudes douillettes, et de bourrer sa pipe, il s'assit aussitôt sur le divan, prit un encrier et une plume, sortit une feuille de papier et se mit à écrire d'une main tremblante d'émotion.

Voici son épître :

« Honorable Iakov Petrovitch,

» Jamais je n'aurais pris la plume, si les circonstances actuelles, et votre propre comportement, monsieur, ne m'y avaient obligé. Croyez-moi, c'est uniquement contraint par la nécessité que j'entre en de pareilles explications

avec vous. C’est pourquoi je vous prie tout d’abord de considérer cet acte, non comme une réponse, longtemps méditée, à vos affronts, mais comme la conséquence inéluctable des circonstances où notre sort commun est en jeu. »

« Cela me paraît fort bien ; c’est décent, poli, sans toutefois manquer de force et de fermeté... Il n’y a là rien d’offensant, me semble-t-il. De plus, je suis dans mon droit », se dit M. Goliadkine en relisant sa missive.

« Votre apparition subite et étrange, par une nuit de tempête au cours de laquelle je venais d’être la victime d’une agression brutale et indigne de la part de mes ennemis, dont je tairai les noms par mépris, a été l’embryon de tous les malentendus qui existent entre nous à l’heure actuelle.

» Votre obstination, monsieur, à n’en faire qu’à votre tête et à vous introduire par la force dans ma vie, tant privée que publique, dépasse les limites prescrites par la plus élémentaire

correction et par les usages les plus stricts de la vie en société. J'estime inutile de vous rappeler ici le rapt des documents, que vous avez commis, monsieur, et l'imposture aux dépens de mon nom respectable, aux seules fins d'obtenir la faveur de nos chefs, faveur que vous ne méritez aucunement. Inutile d'insister, également, sur la manière offensante préméditée dont vous avez éludé mes explications, que votre attitude rendait indispensables.

» Enfin je ne veux pas mentionner votre étrange, pour ne pas dire incompréhensible comportement, à mon égard, au restaurant. Loin de moi le désir de palabrer sur la dépense d'un rouble, sans aucun profit pour moi. Toutefois je ne puis faire taire mon indignation au souvenir de l'évident attentat à mon honneur, dont vous vous êtes rendu coupable, monsieur, et ceci en présence de quelques personnes qui, encore que je n'aie point l'honneur de les connaître, sont certes des gens d'un milieu très convenable... »

« Ne suis-je pas allé trop loin ? se dit

M. Goliadkine en relisant. N’ai-je pas exagéré ? Ainsi, cette allusion au milieu convenable ne sonne-t-elle pas d’une façon trop offensante ? Bah ! tant pis ! Il s’agit de montrer de la fermeté. Toutefois, pour adoucir, je pourrais lui glisser à la fin quelqu’amabilité, quelque flatterie. Voyons un peu cela... »

« Monsieur, je ne me serais pas permis de vous importuner par ma lettre, n’eût été ma profonde conviction que la noblesse de vos sentiments et la droiture de votre caractère sauront vous dicter les mesures à prendre pour remédier à vos manquements et remettre les choses en ordre, comme par le passé.

» Le cœur rempli d’espoir, je me permets de croire que vous ne verrez dans ma lettre rien qui puisse vous offenser et que vous ne refuserez pas une explication complète par une lettre que vous pouvez remettre à mon valet.

« Dans l’attente de votre réponse, j’ai l’honneur, monsieur, d’être votre très dévoué serviteur.

I. GOLIADKINE. »

« Bon, tout cela est fort bien. L'affaire est réglée. Nous en sommes arrivés au stade de la correspondance. À qui la faute ? À lui, évidemment ! C'est lui qui m'a acculé à la nécessité d'exiger des explications par écrit. Moi, je suis dans mon droit... » M. Goliadkine relut une dernière fois sa lettre, la plia, la cacheta, puis appela Petrouchka. Le valet entra, les yeux comme d'habitude, bouffis de sommeil. Il paraissait fortement contrarié.

– Tu vas prendre cette lettre, mon ami... me comprends-tu ?

Petrouchka resta muet.

– Tu vas prendre cette lettre et la porter à mon département ; là, tu demanderas l'huissier de service ; aujourd'hui, c'est Vahrameïev qui est de jour. Comprends-tu ?

– Oui, je comprends.

– Je comprends. Tu ne peux pas dire : je comprends, m'sieur ? Bon. Tu demanderas donc l'employé Vahrameïev. Tu lui diras : Voici ce qui

se passe : mon maître vous fait transmettre ses salutations et vous prie humblement de rechercher dans le livre d'adresses de notre administration, l'endroit où habite le conseiller titulaire Goliadkine.

Petrouchka restait toujours muet. M. Goliadkine crut voir un sourire errer sur ses lèvres.

– Bien, tu lui demanderas donc l'adresse de ce nouveau fonctionnaire qui s'appelle Goliadkine.

– Entendu.

– Tu demanderas donc cette adresse et tu porteras cette lettre à l'adresse indiquée. Comprends-tu ?

– Oui, je comprends.

– Et si à l'endroit... enfin, là où tu auras porté cette lettre, le monsieur à qui tu remettras la lettre... ce Goliadkine enfin... Qu'as-tu à rire, crétin ?

– Je ne ris pas. Je n'ai aucune raison de rire. Ça ne me regarde pas. Je n'y suis pour rien. Il n'y a rien de drôle pour moi...

– Bon, eh bien dans ce cas... si ce monsieur commence à te demander comment va ton maître, enfin, comment il se porte... enfin s'il te pose des questions de ce genre... ne lui réponds rien, mais seulement dis-lui ceci : « Mon maître... va bien... il vous prie de lui donner une réponse par écrit. » Comprends-tu ?

– Je comprends.

– Alors c'est entendu. Tu lui dis : « Mon maître... va bien... il se porte bien et s'apprête à se rendre chez des amis. Il attend de vous une réponse par écrit. » Compris ?

– Compris.

– Alors, vas-y... Ah ! il m'en donne du mal, ce crétin. Il passe son temps à ricaner. De quoi rit-il ? Ah ! je suis dans un sale pétrin ! Je suis vraiment dans un sale pétrin en ce moment ! Enfin, tout cela peut encore se terminer d'une manière favorable... Cette fripouille va mettre deux bonnes heures à lambiner en route... il s'arrêtera quelque part... On ne peut pas lui confier une commission. Ah ! quel malheur ! Quel malheur me tombe sur ma tête !...

Pleinement conscient de tous ses malheurs, notre héros décida d'adopter, au moins durant deux heures, une attitude passive, en attendant le retour de Petrouchka. Pendant une bonne heure il déambula à travers la chambre, fuma une pipe puis l'abandonna, essaya de lire, s'allongea ensuite sur le divan, reprit à nouveau sa pipe, enfin recommença sa promenade effrénée à travers la chambre. Il aurait voulu réfléchir, raisonner, mais était absolument incapable de se concentrer. Petit à petit, cette attitude passive le conduisit aux derniers stades de l'agonie. Il se décida à changer sa ligne de conduite. Il se dit : « Petrouchka ne sera pas là avant une heure. Je pourrais remettre ma clef au gardien et profiter de ce temps pour faire une enquête... pour faire mon enquête personnelle. » Sans perdre de temps, désireux de mener rapidement ses recherches, M. Goliadkine mit son chapeau, sortit sur le palier, ferma la porte à double tour, passa chez le gardien et lui remit la clef en l'accompagnant d'un pourboire de dix kopeks. Notons à ce propos que M. Goliadkine était devenu exceptionnellement généreux ces derniers temps,

il sortit ensuite dans la rue et se mit en route vers la destination qu'il s'était fixée. Il marcha d'abord jusqu'au pont Ismailovsky, qu'il atteignit en une demi-heure. Parvenu là, il entra sans hésiter dans la cour de la maison qu'il connaissait si bien et leva les yeux sur les fenêtres de l'appartement du conseiller d'État Berendeiev...

À l'exception de trois fenêtres éclairées et voilées par des rideaux rouges, toutes les autres étaient obscures. « Olsoufi Ivanovitch n'a pas d'invités ce soir, se dit notre héros, et toute la famille est restée à la maison. »

M. Goliadkine resta un bon moment dans la cour, indécis. Il était sur le point de prendre une décision, mais au dernier moment il changea d'avis. Sa main esquissa un geste de lassitude. M. Goliadkine quitta les lieux. Dans la cour il se dit : « Non, ce n'est point ici que je dois aller. Qu'ai-je à faire ici ? Je ferais mieux de faire ma petite enquête personnelle. » Ayant pris cette résolution, M. Goliadkine se dirigea vers son bureau. Il avait un assez long et pénible trajet à accomplir dans la boue. La neige mouillée

tombait à gros flocons. Mais, en cet instant, notre héros ignorait tous les obstacles. Il était trempé jusqu'aux os et passablement crotté, mais n'en avait cure. « Le principal est d'atteindre le but fixé », se répétait-il. Effectivement M. Goliadkine approchait de son but. Il apercevait déjà au loin devant lui la masse sombre de l'énorme bâtisse de l'administration publique. « Stop, se dit-il, où vais-je ? Que vais-je faire ici ? Bon, disons que je connaîtrais son adresse... Pendant ce temps Petrouchka sera déjà rentré à la maison en rapportant sa réponse. Je perds inutilement un temps précieux... J'ai dépensé mon temps en pure perte. Bah ! ce n'est rien, je peux encore tout rattraper. Au fait, il serait peut-être bon de passer quand même chez Vahrameïev ?... Non, pas la peine... plus tard... Ah ! je n'avais aucun besoin de sortir... C'est un trait de mon caractère... Toujours pressé, que ce soit nécessaire ou non... toujours pressé de devancer les événements... Hum !... Quelle heure est-il ? Pas loin de neuf heures, sans doute. Et si Petrouchka rentre et ne trouve personne à la maison ? J'ai fait vraiment une sottise en

sortant... Ah ! quelle aventure ! »

Après cet aveu sincère au sujet de sa sotte conduite, notre héros se mit à courir vers son domicile où il arriva éreinté. Le gardien lui apprit qu'il n'avait pas encore vu trace de Petrouchka.

« C'est bien cela. Je l'avais bien prévu, pensa notre héros. Et pourtant il est déjà neuf heures. Ah ! quelle crapule ! Toujours en train de se saouler. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Le destin m'a bien servi... quelle journée ! »

La tête pleine de ces pensées et de ces récriminations, M. Goliadkine monta l'escalier, ouvrit la porte de son appartement, alluma une bougie, se déshabilla, puis, affamé, épuisé, abattu, les membres brisés, il s'allongea sur le divan, attendant le retour de Petrouchka. La bougie projetait sa lueur blafarde et vacillante sur les murs... M. Goliadkine resta longtemps à penser, à regarder autour de lui, puis s'endormit enfin d'un sommeil de plomb.

Il se réveilla très tard. La bougie, presque consumée, fumait ; elle en était à son dernier souffle. M. Goliadkine se leva d'un bond,

s’ébroua, se secoua et se souvint aussitôt de tout, oui, absolument de tout. Il entendait les ronflements puissants de Petrouchka qui dormait derrière le paravent. M. Goliadkine se précipita vers la fenêtre. Pas une lumière à l’horizon. Il ouvrit un vasistas ; tout était silencieux ; la ville dormait, semblait morte. Il devait donc être deux heures, peut-être trois... L’horloge derrière la cloison prit son élan et marqua deux coups. M. Goliadkine se précipita dans le réduit du valet.

Tant bien que mal, après de multiples efforts, il parvint à redresser Petrouchka. La bougie s’était éteinte entre temps. M. Goliadkine mit une bonne dizaine de minutes pour en trouver une seconde et l’allumer. Pendant ce temps Petrouchka se rendormit.

« Espèce de crapule, espèce de scélérat, répétait M. Goliadkine, le secouant à nouveau : vas-tu te réveiller, vas-tu te redresser ? » Au bout d’une demi-heure d’efforts, M. Goliadkine parvint à le remettre d’aplomb. Il le transporta dans sa chambre. Notre héros s’aperçut alors que Petrouchka était ivre mort et qu’il tenait à grand-

peine sur ses jambes.

– Espèce de fainéant, espèce de brigand, hurla M. Goliadkine. Tu me perces le cœur, tu m'assassines ! Ah ! mon Dieu ! Et qu'a-t-il fait de ma lettre, Seigneur ? Qu'en a-t-il fait ? Et pourquoi l'ai-je écrite ? Quel besoin avais-je de l'écrire ? Je me suis, une fois encore, emballé ! C'est encore mon amour-propre qui a parlé. Je me suis mis dans de beaux draps avec cet amour-propre... Qu'as-tu fait de la lettre, brigand ? À qui l'as-tu remise ?...

– À personne. Et d'ailleurs je n'avais pas de lettre... Voilà...

De désespoir, M. Goliadkine se tordait les mains.

– Écoute, Pierre, écoute... écoute-moi bien...

– J'écoute...

– Où es-tu allé ? Réponds...

– Où je suis allé ?... Eh bien, je suis allé chez de braves gens... Il n'y a pas de mal.

– Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Où es-tu allé d'abord ? Es-tu passé par l'administration ?...

Écoute-moi, Pierre ; peut-être es-tu ivre ?...

– Moi, ivre ? Rien bu-bu-bu... Que je meure si je mens... Voilà !...

– Non, non, cela ne fait rien que tu sois ivre. Je te l'ai demandé comme cela. C'est même plutôt bien. Ça ne fait rien, Petrouchka, rien du tout. Tu as dû oublier momentanément... et ça va te revenir... Alors te souviens-tu être passé chez le fonctionnaire Vahrameïev ? Es-tu allé chez lui, oui ou non ?

– Non, je n'y ai pas mis les pieds ; et le fonctionnaire n'existe pas. Je suis prêt à...

– Non, Pierre, non, te dis-je. Écoute, Pierre, je ne t'en veux pas... tu le vois bien... Que s'est-il passé ? Il fait froid dehors, il fait humide, alors tu as bu un petit peu... et après ? Cela ne fait rien. Je ne suis pas fâché. Moi aussi j'ai bu un peu aujourd'hui, vieux frère. Allons, fais un effort, rappelle-toi, dis-moi tout, vieux frère... Es-tu allé chez le fonctionnaire Vahrameïev ?

– Eh bien, puisqu'il en est ainsi... eh bien, je vous en donne ma parole... j'y suis allé, je suis

prêt à...

– Bien, très bien, Petrouchka, c'est très bien que tu y sois allé, je ne suis pas en colère, tu le vois bien... Allons, allons, continua notre héros, mettant en confiance son valet, lui adressant des sourires, et lui tapotant sur l'épaule. Allons, avoue-le, tu as siroté un petit peu, coquin, juste un petit peu... tu as siroté pour dix kopeks, pas plus... Sacré fumiste ! Bon, ça ne fait rien. Tu vois bien que je ne suis pas fâché. Je ne suis pas fâché, vieux frère, pas du tout fâché...

– Non, je ne suis pas un fumiste, je vous assure... je suis seulement rentré chez de braves gens... je ne suis pas un fumiste, je ne l'ai jamais été...

– Mais non, mais non, Petrouchka. Mais, écoute-moi bien, Pierre. Il n'y a pas de mal, tu le vois bien. Fumiste, ce n'est pas une injure. Je te dis cela pour te rassurer. Tu sais, Petrouchka, parfois on dit à un homme, pour lui faire plaisir, qu'il est coquin, fripouille ; cela veut dire qu'il est débrouillard, qu'il ne s'en laissera conter par personne. Certains hommes apprécient ce genre

d’expressions ; allons, allons, ce n’est rien. Allons, dis-moi maintenant, Petrouchka, dis-moi sincèrement, sans rien cacher, comme à un ami, es-tu allé chez le fonctionnaire Vahrameïev et t’a-t-il donné l’adresse en question ?

– Oui, oui, il m’a donné l’adresse. C’est un brave homme. Il m’a dit d’ailleurs : « Ton maître est un honnête homme, un très brave homme. Transmets-lui mes salutations, à ton maître, et dis-lui que je l’aime et l’estime. C’est un brave homme et toi aussi, Petrouchka, tu es un brave garçon... » Voilà...

– Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Et l’adresse, et cette adresse, Judas ? proféra M. Goliadkine, d’une voix sourde.

– L’adresse ? Il me l’a donnée, l’adresse.

– Il te l’a donnée ? Bon. Et où habite-t-il alors, ce Goliadkine, ce fonctionnaire Goliadkine, le conseiller titulaire ?

– Eh bien, il m’a dit : « Goliadkine habite dans la rue des Six-Boutiques. Tu verras, c’est à droite dans la rue. C’est au troisième étage. C’est là

qu’il habite, Goliadkine...

– Espèce de bandit, hurla notre héros hors de lui, espèce de brigand ! Mais c’est de moi que tu parles, c’est de moi ! Moi, je te parle d’un autre, moi ! D’un autre Goliadkine, espèce de bandit !

– À votre aise. Moi, ça m’est égal. Comme il vous plaira...

– Et la lettre, la lettre ?... Qu’en as-tu fait de cette lettre, espèce de scélérat ?

– Je l’ai donnée, je l’ai donnée, la lettre... Et il m’a dit : « Transmets mes salutations à ton maître ; c’est un brave homme, ton maître. Salue-le de ma part... »

– Qui t’a dit cela ? Est-ce Goliadkine ?

Petrouchka resta silencieux un moment ; puis, il sourit de toutes ses dents et dévisagea fixement son maître...

– Écoute-moi, espèce de bandit, fit Goliadkine, en s’étranglant de rage... réponds-moi, qu’as-tu fait ? Qu’as-tu fait de moi ? Tu m’as tué, misérable, tu m’as tué. Tu m’as tranché la tête, Judas !...

– Comme il vous plaira. Moi, ça m’est égal, répondit Petrouchka d’un air décidé et en battant en retraite derrière la cloison.

– Viens ici, reviens ici, bandit...

– Non, je ne reviendrai plus. Je n’ai rien à y faire. Je préfère aller chez de braves gens... Les braves gens qui vivent honnêtement... Les braves gens qui vivent sans tricherie, sans fausseté... ils ne sont jamais en double.

Ici M. Goliadkine sentit que ses mains et ses pieds se glaçaient.

Il ne respirait plus.

– Parfaitement, continua Petrouchka, ils ne sont jamais en double. Ils ne portent jamais offense à Dieu et aux honnêtes gens...

– Tu es ivre, vaurien... Va dormir maintenant, espèce de bandit. Et demain tu auras une correction, marmonna M. Goliadkine d’une voix à peine perceptible. Quant à Petrouchka, il bredouillait des paroles incompréhensibles.

Notre héros l’entendit s’allonger sur son lit ; les ressorts du lit grincèrent. Petrouchka émit un

long et sonore bâillement, s'étira et, finalement, s'endormit, en ronflant, du sommeil du juste.

M. Goliadkine était plus mort que vif. Le comportement de son valet, ses allusions étranges – trop vagues et trop lointaines, certes, pour motiver sa colère, d'autant plus qu'elles venaient d'un homme ivre – avaient bouleversé profondément notre héros. L'affaire prenait un tour nettement défavorable.

« Qu'est-ce qui m'a pris de le réveiller ainsi, en pleine nuit, murmura M. Goliadkine frissonnant de tout son corps sous l'emprise d'une étrange et désagréable sensation. Quelle idée d'aller me quereller avec un homme ivre ? Que peut-on attendre décemment d'un homme ivre ? Il ment à chaque mot. À quoi faisait-il allusion, au fait, ce bandit ?

» Ah ! mon Dieu. Et pourquoi as-tu écrit cette lettre. Tu es ton propre assassin... ton propre criminel. Ne pouvais-tu te taire ? Il te fallait absolument faire une gaffe. Pas moyen de t'en passer, hein. Tu es déjà à deux doigts de ta perte, presque réduit déjà à l'état de loque, et te voilà

encore qui te redresses, qui essaies de faire valoir ton amour-propre... Ton honneur souffre, paraît-il... eh bien, essaie donc de le sauver, ton honneur, tu es ton propre assassin, va... »

Ainsi parlait M. Goliadkine, assis sur son divan, n'osant bouger de terreur. Soudain, ses yeux furent attirés par un objet qui lui parut digne, aussitôt, de la plus grande attention. Tremblant d'émotion, il tendit la main pleine d'espoir et de crainte, profondément intrigué. N'était-ce point un mirage, une illusion de ses sens, un produit mensonger de son imagination ?... Non, ce n'était pas un mirage. Ce n'était pas une illusion. C'était bien une lettre, une vraie lettre qui lui était personnellement adressée. M. Goliadkine prit la lettre. Son cœur battait à se rompre...

« C'est sans doute ce bandit qui l'a apportée, se dit-il. Il a dû la poser sur la table et l'oublier ensuite. Oui, c'est ainsi que les choses ont dû se passer, exactement ainsi... »

La lettre venait du fonctionnaire Vahrameïev, jeune collègue et naguère ami de notre héros.

« Tout cela je l'avais déjà pressenti, comme je prévois tout ce que contient cette lettre », pensa notre héros... Il se mit à lire :

« Cher monsieur Iakov Petrovitch,

» Votre valet est ivre et on ne peut rien en tirer de positif. Pour cette raison, je préfère vous répondre par écrit. Je m'empresse de vous assurer que la commission dont vous m'avez chargé, à savoir la remise par mon intermédiaire de votre lettre à la personne en question, sera exécutée fidèlement et ponctuellement. Cette personne, bien connue de vous, compte à l'heure actuelle parmi mes amis. Je ne la nommerai point, ne voulant pas jeter le discrédit sur un homme absolument innocent. Cette personne, dis-je, réside actuellement, en notre compagnie, dans la pension de Caroline Ivanovna.

» Elle y occupe la chambre où s'arrêtait jadis, à l'époque où vous étiez des nôtres, cet officier d'infanterie, venant de Tambov. Je vous signale, en passant, que vous pouvez toujours rencontrer la personne en question partout où se trouvent des

gens honnêtes et sincères, ce qu'on ne peut pas dire de tout le monde. D'autre part, je suis fermement résolu à cesser toute relation avec vous à dater de ce jour. Il nous est désormais impossible de conserver le ton amical et les rapports de camaraderie qui furent jadis les nôtres.

» En conséquence, je vous prie, monsieur, de m'envoyer, par retour du courrier, les deux roubles que vous me devez pour les rasoirs de provenance étrangère que je vous ai vendus à crédit, il y a de cela sept mois ; veuillez vous en souvenir, à l'époque de notre cohabitation chez Caroline Ivanovna, que je respecte de tout mon cœur. Mon attitude est motivée par le fait que, suivant l'opinion de gens intelligents, vous avez perdu complètement la notion d'honneur et de dignité, et que votre société est devenue un danger pour la moralité des gens sains et innocents. Il existe, en effet, des êtres qui vivent en dehors des principes du vrai et du bien, dont chaque parole est un mensonge et dont l'attitude hypocrite est plus que suspecte. Quant à défendre l'honneur outragé de Caroline Ivanovna,

personne vertueuse, d'une conduite irréprochable, jeune fille, dans le vrai sens du mot, en dépit d'un âge déjà mûr, issue d'une honorable famille étrangère – il se trouvera toujours et partout des hommes prêts à le faire ; certains de mes amis m'ont prié de vous le notifier dans ma lettre. Je prends la responsabilité de leurs déclarations.

» En tout état de cause, vous serez éclairé en temps voulu, sur ce point, si vous ne l'êtes déjà. Je tiens, d'ailleurs, de la même source, que vous vous êtes couvert de gloire, ces temps derniers, dans différents quartiers de la capitale ; en conséquence, je suppose que vous avez été déjà suffisamment informé de l'opinion que les gens ont de vous. En terminant ma lettre, je vous déclare, monsieur, que la personne que vous connaissez et dont j'omets volontairement et par pudeur le nom dans ma lettre, est fort estimée par les gens honorables. Elle joint à un caractère aimable et enjoué un grand zèle dans le travail ; elle est fort appréciée par ses supérieurs et ses collègues et aussi par les gens de bien au milieu desquels elle vit ; elle est fidèle à sa parole et à l'amitié et ne se permet jamais d'offenser par-

derrière ceux avec lesquels elle se trouve publiquement liée par des rapports amicaux.

» Au demeurant, je reste votre dévoué serviteur.

N. VAHRAMEÏEV. »

« *P.-S.* – Vous devriez chasser votre domestique. C'est un ivrogne et il doit vraisemblablement vous causer beaucoup de souci. Engagez à sa place Eustache qui servait chez nous dans le temps et qui se trouve sans travail. Votre valet est non seulement un ivrogne mais aussi un voleur. La semaine dernière il a vendu à Caroline Ivanovna une livre de sucre en morceaux pour un prix inférieur, ce qui me porte à croire qu'il avait dû vous dérober perfidement ce sucre, petit à petit, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

» Je vous signale ceci pour votre bien. Je ne suis pas comme certains, qui ne tendent qu'à humilier et à tromper les gens de leur entourage, les plus honnêtes et les plus crédules tout

spécialement, et s’empressent de les calomnier et à leur faire du tort en cachette, uniquement par jalousie et par dépit de ne pouvoir leur ressembler.

N. V. »

Après avoir lu la lettre de Vahrameïev, notre héros resta un long moment immobile sur son divan. Une lueur nouvelle perçait l’étrange et opaque brouillard qui l’enveloppait depuis deux jours. Il commença à voir clair... Il voulut se lever, faire quelques pas pour rafraîchir son cerveau et rassembler ses idées éparpillées, les concentrer sur un point unique et mûrir ainsi, dans le calme, une décision.

Mais à peine eut-il esquissé un mouvement qu’il retomba épuisé, impuissant, à la même place.

« J’avais tout pressenti, c’est certain ! Cependant que veut-il dire dans sa lettre ? Quel en est le sens véritable ? En fait, j’en connais le sens ; mais où cela nous mènera-t-il ? S’il

m’avait déclaré nettement : Faites ceci ou cela... on exige de vous ceci ou cela... eh bien, j’aurais obtempéré. Mais cette affaire commence à prendre une tournure passablement désagréable.

» Ah ! je voudrais déjà être à demain. Je voudrais arriver au dénouement le plus vite possible. Maintenant je sais ce que je dois faire. Voilà, je leur dirai ceci : Je suis d’accord avec vos raisonnements, mais je refuse d’aliéner mon honneur... quant à l’autre... On verra. Comment se fait-il d’ailleurs que cet autre, ce personnage douteux, soit encore mêlé à cette affaire ? Qu’est-il venu faire dans cette affaire ? Ah ! vivement demain ! Ils sont en train de me calomnier ; ils intriguent contre moi, ils essaient de me couler... L’important est de ne pas perdre de temps. Il serait bon, je crois, d’écrire immédiatement une lettre, faire quelques avances, quelques concessions... Et demain, à la première heure, j’enverrai la lettre, et moi-même, je prendrai les devants ; oui, c’est cela, je lancerai une contre-attaque et ils verront, ces chers pigeons... Sinon, ils me traîneront dans la boue et ce sera fini. »

M. Goliadkine s’empara du papier, prit une plume et composa l’épître suivante, en réponse à la lettre du secrétaire gouvernemental Vahrameïev :

« Cher monsieur Nestor Ignatievitch,

» J’ai lu votre lettre avec un profond étonnement et une sincère tristesse. J’ai compris clairement, qu’en faisant allusion à certaines personnes indignes et hypocrites, vous pensiez à moi. Je m’aperçois avec une sincère amertume, que la calomnie a vite fait de pousser ses longues et multiples racines au préjudice de mon calme, de mon honneur et de mon bon renom. Je constate également, et ceci m’est d’autant plus pénible et offensant, que les gens honnêtes, ceux dont les sentiments et les pensées sont nobles et sincères et le caractère droit et loyal, abandonnent le parti de l’honneur et de la vertu et s’agglutinent avec toutes les forces et les qualités de leur âme, autour de la perfidie malfaisante, qui, hélas, en notre époque cruelle et corrompue, se développe et s’étend avec une vigueur sans

cesse accrue. J'ajoute, qu'en ce qui concerne la dette à laquelle vous avez fait allusion, je considère comme un devoir sacré de vous restituer intégralement ces deux roubles. Pour ce qui est de vos allusions, cher monsieur, ayant trait à une personne du beau sexe, ainsi qu'aux intentions, aux desseins et aux revendications que vous lui prêtez, je vous déclare, monsieur, qu'elles me restent incompréhensibles et nébuleuses. Permettez-moi, cher monsieur, de préserver mon nom honorable et mes sentiments élevés de toute souillure ; je me tiens toutefois à votre disposition pour une explication verbale. J'ai toujours estimé que ce genre d'explication est préférable à un échange épistolaire. Je suis prêt, également, à toute tentative de conciliation, à condition, évidemment, que la bonne volonté soit réciproque.

» À cette fin, je vous prie, monsieur, de transmettre à la personne en question mon accord en vue d'un entretien personnel et privé ; je lui laisse, par ailleurs, le soin de fixer l'heure et l'endroit de notre réunion.

» J’ai lu avec amertume, monsieur, vos insinuations touchant à mes soi-disant offenses à votre égard ; vous semblez me reprocher d’avoir trahi notre ancienne amitié et de vous avoir calomnié. Je mets ces accusations sur le compte d’un malentendu ou plutôt sur celui d’infâmes ragots, de la jalousie et de la haine de ceux que j’ai, en toute conscience, le droit de considérer comme mes ennemis implacables et cruels. Ceux-ci ignorent sans doute que l’innocence tire sa force d’elle-même et que l’impudence, l’effronterie et le sans-gêne révoltant de certains trouveront tôt ou tard leur récompense sous la forme du mépris général ; ils périront alors, victimes de leur propre inconduite et de la dépravation de leurs cœurs. En conclusion, je vous prie, monsieur, de transmettre à ces personnes, que leur étrange prétention, leur désir vil et fantastique d’usurper par la force la place de ceux qui l’occupent de plein droit, ne méritent qu’étonnement, dédain, compassion et surtout l’asile d’aliénés.

» J’ajoute, de plus, que des entreprises de cette sorte sont formellement interdites par les lois, ce

qui me semble parfaitement justifié, car chacun doit se contenter de la place qui lui est dévolue. Il y a des limites à tout, et s'il s'agit, dans le cas présent d'une plaisanterie, j'affirme qu'elle est de mauvais goût et même tout simplement immorale. J'ose vous assurer, en effet, cher monsieur, que les idées que je viens de vous exprimer sur *la place dévolue à chacun* relèvent des principes les plus purs de la morale.

» Au demeurant, j'ai l'honneur de rester votre dévoué serviteur.

I. GOLIADKINE. »

X

Incontestablement, les événements de ces deux derniers jours avaient profondément bouleversé M. Goliadkine. Il eut mauvais sommeil ; à vrai dire, il ne parvint pas à fermer les yeux plus de cinq minutes. C'était comme si quelque mauvais plaisant eût répandu dans son lit du crin finement coupé. Il passa la nuit moitié éveillé, moitié somnolent, se retournant sans cesse, passant d'un côté à l'autre, geignant, grognant, sombrant pour un instant dans le sommeil pour se réveiller aussitôt après. Il était en proie à une étrange anxiété, assailli sans relâche par d'informes souvenirs, par de monstrueuses visions.

Rien ne manquait à cette nuit « cauchemaresque »... Tantôt, dans une mystérieuse pénombre, apparaissait devant lui le visage d'André Philippovitch, un visage morose,

sévère, avec un regard dur, impitoyable et, sur les lèvres, toute prête, une réprimande sèche et glaciale... M. Goliadkine voulait s'approcher de lui pour essayer de se disculper d'une façon ou d'une autre, pour tenter de lui démontrer qu'il n'était pas tel que ses ennemis le décrivaient, qu'il était au contraire un homme comme les autres et possédait, en outre de ses qualités innées, d'autres avantages substantiels... Mais à ce moment apparaissait un autre personnage facilement reconnaissable à son rictus infâme. En un tournemain il parvenait à réduire à néant toutes les tentatives de notre héros, se servant pour cela, de quelque stratagème crapuleux. Sous les yeux de M. Goliadkine, cet odieux personnage jetait le discrédit sur sa réputation, bafouant son amour-propre, le traînant dans la boue, enfin, usurpant sa place dans le service et dans la société... Tantôt notre héros ressentait une démangeaison sur le crâne, résultat de quelque chiquenaude qu'on venait de lui octroyer. L'incident s'était déroulé dans un endroit public, peut-être même dans les bureaux de l'administration. Il avait été incapable de relever

cette offense... Pendant que notre héros se creusait la tête pour comprendre pour quelle raison il avait été incapable de protester contre un tel affront, le souvenir de la chiquenaude prenait insensiblement une nouvelle forme.

C'était maintenant le souvenir de quelque lâcheté qui l'obsédait, de quelque lâcheté infime ou relativement d'importance. Il ne savait pas très bien s'il s'agissait de quelque chose dont il avait été témoin ou dont on lui avait parlé. Mais cette lâcheté, peut-être l'avait-il commise lui-même, peut-être même lui arrivait-il de la commettre fréquemment et à des fins honteuses ?... Peut-être aussi sans aucune raison, par hasard, par pudeur ou par impuissance ?... Pourquoi l'avait-il commise, oui, pourquoi ?... Au fond M. Goliadkine savait parfaitement *pourquoi*.

À ce point, M. Goliadkine se mettait à rougir au milieu de son sommeil. Il cherchait à faire taire sa honte. Il affirmait en balbutiant : « Il est nécessaire de montrer de la fermeté de caractère, oui, une grande fermeté de caractère, c'est cela... et ensuite... Mais que signifie la fermeté de

caractère ?... À quoi sert de faire appel à la fermeté de caractère maintenant ?... » Mais, ce qui irritait prodigieusement M. Goliadkine, c'était qu'à ce moment même apparaissait à nouveau le même personnage hideux. L'avait-on appelé ? Venait-il de lui-même ? L'affaire n'était-elle pas déjà réglée ? Toujours est-il qu'il surgissait avec son affreux rictus et se mettait, lui aussi, à marmonner avec un infâme sourire : « De quelle fermeté de caractère s'agit-il ? Quelle fermeté de caractère avons-nous, Iakov Pétrovitch, toi et moi ?... »

Ensuite, M. Goliadkine se vit en compagnie de gens réputés pour leur intelligence et leur raffinement. Lui-même brillait par son extrême politesse et son esprit, il avait conquis toute l'assemblée. Il était même parvenu, à sa grande satisfaction, à séduire quelques-uns des ennemis qui se trouvaient là. Il était sans conteste le roi de la soirée... Suprême honneur, M. Goliadkine entendit le maître de la maison faire son éloge à un des invités qu'il avait pris à part. Il en fut ravi... Mais soudain, sans rime ni raison, surgissait à nouveau ce personnage hideux et

cruel. En un tournemain, M. Goliadkine jeune renversait la situation. C'en était fait du triomphe et de la gloire de notre héros. Son homonyme l'éclipsait, le traînait dans la boue. Pis encore, il le faisait passer au rang d'une copie, dont lui-même était le brillant original. Il démontrait péremptoirement que notre héros n'était pas l'homme qu'on pouvait s'imaginer d'après les apparences et, qu'en conséquence, il devait être exclu de toute société brillante et distinguée. Cette scène s'était déroulée avec une telle rapidité que notre héros n'avait même pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Déjà les invités étaient acquis, corps et âmes, à son infâme sosie. Avec le plus grand mépris, ils s'écartaient du malheureux M. Goliadkine. Aucun ne résistait à l'envoûtement de l'imposteur. Il les accaparait tous, l'un après l'autre, du plus brillant au plus insignifiant. Cet être faux et vaniteux savait employer les plus doucereuses flatteries pour arriver à ses fins. Il manœuvrait avec tant de douceur et d'habileté que son interlocuteur s'attendrissait immédiatement et, en signe de profonde satisfaction, se mettait à renifler et à

verser des larmes d'émotion. Et tout cela était instantané. La rapidité d'action de cet individu louche et vain était stupéfiante. À peine a-t-il fini de tourner autour de l'un, à peine l'a-t-il conquis par ses flagorneries, que le voilà déjà auprès d'un autre. Encore quelques basses flatteries récompensées par un sourire aimable et notre homme, prenant appui sur une de ses petites pattes courtaudes et en vérité assez raides, s'élance vers un troisième. Nouvelles flatteries, nouvelles démonstrations de tendresse. À peine a-t-on le temps de faire ouf, qu'il est déjà auprès d'un quatrième qu'il entreprend avec le même succès... Cela tient du prodige et de la sorcellerie... Tous l'accueillent avec joie, avec affection, le portent aux nues. Tous proclament hautement que ses bonnes manières et son esprit satirique surpassent largement ceux de l'authentique M. Goliadkine. Notre pauvre héros, notre innocent héros est humilié, bafoué, honni. On repousse, on accable, on distribue des chiquenaudes à cet homme si plein de compassion et d'amour pour son prochain...

Angoissé, horrifié, tremblant de rage, notre

malheureux héros se précipite dans la rue. Il cherche un fiacre. Il veut voler immédiatement chez Son Excellence, ou, à défaut, chez André Philippovitch... Mais, comble de malheur, aucun cocher n'accepte de conduire M. Goliadkine. Ils lui disent : « Non, monsieur, il est impossible de conduire, en même temps, deux êtres absolument semblables. Un homme honnête qui désire vivre honnêtement ne doit pas avoir un double. » Délirant de rage, M. Goliadkine regarde autour de lui et constate que les cochers et Petrouchka, qui se trouve parmi eux, ont incontestablement raison. Son immonde sosie est à deux pas de lui. Fidèle à son odieuse habitude, il s'apprête déjà à commettre quelque nouvelle indécence. Oui, cet odieux imposteur, qui, à chaque occasion, fait miroiter sa bonne éducation et la noblesse de ses sentiments, va, en cet instant si dramatique, commettre une action indigne et ne témoignant certes pas d'une éducation raffinée.

Au comble de la honte et du désespoir, notre malheureux héros – l'authentique M. Goliadkine – s'enfuit... Il court droit devant lui, à l'aveuglette, sans savoir où il va... Mais à chaque

pas qu'il fait, chaque fois qu'il foule l'asphalte du trottoir, surgit à ses côtés, comme s'il sortait de terre, un nouvel ennemi, un nouveau M. Goliadkine, l'imposteur, toujours aussi affreux, infâme, répugnant. Et ces êtres, tous semblables, se mettent aussitôt à courir, l'un derrière l'autre. On eût dit des oies, en file indienne, lancées aux trousses de notre héros. Il ne sait plus où fuir. Il ne sait plus comment échapper à tous ces Goliadkine qui le poursuivent. Notre infortuné héros est hors d'haleine. Bientôt il est cerné de tous côtés par une multitude de ces êtres, qui sont tous semblables. Ils sont des milliers, ils sont partout, ils envahissent toutes les rues de la capitale. Voyant ce scandaleux encombrement, un agent de police se voit dans l'obligation de les empoigner par le col et de les enfermer dans un poste de police voisin... Glacé d'effroi, les membres engourdis, notre héros se réveilla... et... constata que la réalité n'était guère plus séduisante... C'était insupportable... Sa gorge se serrait... Il lui semblait que quelqu'un lui dévorait le cœur... M. Goliadkine ne put supporter plus

longtemps ce supplice.

« Cela ne s'accomplira pas », hurla-t-il avec conviction, en se redressant. Aussitôt qu'il eût poussé cette exclamation, il s'éveilla complètement.

La matinée semblait assez avancée. Il faisait inhabituellement clair dans la chambre. D'épais rayons de soleil filtraient à travers les vitres rehaussées de fleurs de glace et se répandaient dans la pièce. M. Goliadkine en fut fort surpris. Le soleil n'avait pas l'habitude de lui rendre visite avant midi, et ne s'était jamais permis pareille dérogation en sa faveur, autant que M. Goliadkine pouvait s'en souvenir. À peine eut-il le temps de s'en étonner qu'il entendit dans la pendule le déclenchement précurseur de la sonnerie. « Ah ! voilà », se dit-il avec anxiété, se tenant aux aguets. Mais, à sa profonde stupeur la pendule fortement congestionnée ne sonna qu'une fois. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écria notre héros, bondissant hors du lit. N'en croyant pas ses oreilles, sans même se couvrir, il se précipita derrière la cloison ; la pendule

marquait effectivement une heure... M. Goliadkine jeta un regard sur le lit de Petrouchka... Pas plus dans le lit que dans la chambre il n'y avait trace de son valet. Le lit était fait. Il ne trouva pas les bottes de son domestique, signe évident que ce dernier s'était absenté. M. Goliadkine se rua vers la porte d'entrée ; elle était fermée. « Mais où donc est Petrouchka ? » répétait-il à voix basse, très ému, frissonnant de tous ses membres... Soudain une idée traversa son esprit ; il bondit vers sa table, l'inspecta, fouilla partout. Il avait deviné juste. La lettre qu'il avait écrite dans la nuit à Vahrameïev avait disparu... Petrouchka était absent, la pendule marquait une heure... D'autre part, dans la lettre qu'il avait reçue la veille de Vahrameïev, certains points étaient obscurs... ils s'éclairaient maintenant. Quant à Petrouchka, aucun doute n'était possible : On l'avait soudoyé... Oui, c'était cela, c'était bien cela...

« Ah ! c'est donc là que se trouve le nœud de toute cette affaire », s'écria M. Goliadkine, se frappant le front. Il voyait maintenant de plus en plus clair. « C'est donc dans l'antre de cette

perfide Allemande que se trament tous les sortilèges. Je comprends ! En m'aiguillant vers le pont Ismailovski, elle faisait une simple manœuvre de diversion, elle brouillait le jeu, elle détournait mon attention, et, pendant ce temps, elle posait ses pièges. Perfide sorcière ! Oui, c'est bien cela. Si on considère les choses sous cet angle, tout s'explique parfaitement. L'apparition de ce scélérat s'explique également. Tout se tient. Ils le tenaient en réserve depuis longtemps, ils le préparaient, pour le sortir au moment opportun. Oui, tout cela est clair, tout s'explique. Voilà où nous en sommes. Eh bien, tant pis, tout n'est pas encore perdu. Nous avons encore le temps... » À cet instant précis, notre héros se souvint avec effroi qu'il était déjà plus d'une heure de l'après-midi. « Et s'ils ont déjà eu le temps de... » se dit-il. Un long gémissement s'échappa de sa poitrine. « Mais non, se rassura-t-il, ils mentent. Ils n'ont pas encore eu le temps. Enfin, on verra... » Il s'habilla rapidement, prit une feuille de papier, une plume et composa la lettre qui suit :

« Honorable monsieur Iakov Petrovitch,

« C’est ou vous, ou moi. Tous deux, en même temps, c’est impossible ! C’est pourquoi je vous déclare que votre prétention bizarre, ridicule et en même temps irréalisable de vous faire passer pour mon frère jumeau et de bénéficier de cette situation, ne servira, en fin de compte qu’à vous déshonorer complètement et à vous perdre. En conséquence, je vous exhorte, dans votre propre intérêt, à vous retirer et à laisser ainsi la place aux hommes réellement honnêtes et bien pensants. Dans le cas contraire, je suis prêt à recourir à des mesures extrêmes. Sur ce, je pose ma plume et attends votre réponse... Au demeurant, je reste à votre disposition pour tout – y compris les pistolets.

I. GOLIADKINE.

Sa lettre terminée, notre héros se frotta énergiquement les mains. Il enfila ensuite son pardessus, mit son chapeau, ouvrit la porte de son appartement avec la clef de sécurité et se mit en route vers son bureau.

Parvenu là, il hésita à entrer. Il était deux heures et demie à sa montre, c'était trop tard. Subitement un fait insignifiant en apparence dissipa ses hésitations. Au coin du bâtiment administratif apparut un personnage essoufflé et rubicond. Rasant le mur, avec une démarche de rat, il se glissa sur le perron, et, de là, fila dans le vestibule. C'était le greffier Ostafiev. M. Goliadkine le connaissait fort bien. Cet homme savait souvent se rendre utile et était prêt à tout pour une pièce de dix kopeks.

M. Goliadkine n'ignorait pas cette corde sensible du greffier, dont la courte escapade, motivée certainement par une soif impérieuse, devait avoir encore augmenté son inclination pour les espèces sonnantes. Décidé à tous les sacrifices, notre héros bondit sur le perron et s'engouffra dans le vestibule, à la poursuite d'Ostafiev. Il le héla, puis, avec un air mystérieux, l'entraîna dans un coin obscur, derrière un gigantesque poêle. Une fois là, M. Goliadkine commença son interrogatoire.

– Alors, mon ami, que se passe-t-il là-haut ?

Tu comprends ce que je veux dire ?

– Je vous écoute, Votre Noblesse, je souhaite une bonne santé à Votre Noblesse.

– Très bien, mon ami, très bien, je te récompenserai, mon ami. Maintenant, dis-moi, mon ami, ce qui se passe là-haut ?

– Que me faites-vous l'honneur de me demander ? Ici, le greffier voila légèrement avec la main sa bouche prête à s'ouvrir.

– Moi ? Eh bien, vois-tu, mon ami. C'est à propos de... Surtout ne t'imagine rien d'extraordinaire... À propos, André Philippovitch est-il là ?

– Oui, il est là.

– Et les autres fonctionnaires ?

– Eux aussi sont là, comme d'habitude.

– Et Son Excellence ?

– Son Excellence également. À nouveau le greffier referma de la main sa bouche. Il sembla à notre héros qu'Ostafiev le dévisageait d'un regard bizarre, plein de curiosité.

– Et alors, mon ami, il ne se passe rien d'extraordinaire, là-haut ?

– Non. Absolument rien.

– Et alors, mon cher ami, personne n'a parlé de moi ?... Hein ? Même en passant. Tu me comprends, mon ami ?

– Non, jusqu'à présent, je n'ai rien entendu.

À nouveau le greffier posa la main sur sa bouche, accompagnant ce geste d'un regard étrange sur son interlocuteur. De son côté, M. Goliadkine scrutait le visage d'Ostafiev, il cherchait à déchiffrer quelque signe révélateur de pensées mystérieuses, secrètes. Il y avait un secret, à coup sûr. D'ailleurs, le ton d'Ostafiev avait changé. À l'amabilité manifestée au début de l'entretien avait succédé un ton sec et arrogant ; il semblait se soucier peu des intérêts de M. Goliadkine.

« C'est son droit, au fond, se dit notre héros ; que suis-je pour lui, en effet ? Il a peut-être déjà touché un pourboire de l'autre partie... après quoi il s'est absenté pour... cas de force majeure... je

devrais, moi aussi, lui donner... » M. Goliadkine se rendit compte que l'heure des kopeks avait sonné.

– Tiens, voilà pour toi, mon ami.

– Je vous remercie de tout cœur, Votre Noblesse.

– Je te donnerai davantage.

– À vos ordres, Votre Noblesse.

– Je te donnerai encore aujourd'hui et autant quand toute cette affaire sera réglée. Me comprends-tu ?

Le greffier, raide comme un piquet, dévisageait M. Goliadkine en silence.

– Et maintenant parle. As-tu entendu dire quelque chose à mon propos ?...

– Il me semble que jusqu'à présent... je veux dire... non, rien jusqu'à présent.

Ostafiev avait répondu en distillant ses mots, comme le faisait M. Goliadkine lui-même. Il conservait un air mystérieux, faisait jouer ses sourcils, regardait fixement le plancher et

cherchait patiemment l'expression adéquate. Bref, il s'efforçait, par tous les moyens, de mériter la récompense promise, considérant l'argent déjà reçu comme propriété définitivement acquise.

– Et, aucune décision n'a été prise, jusqu'à maintenant ?

– Non, pas pour le moment.

– Bon, écoute... Il est probable qu'on saura quelque chose bientôt.

– Évidemment, on saura quelque chose bientôt. « Ça va mal », se dit M. Goliadkine. Tiens, voilà encore pour toi, mon ami.

– Je remercie de tout cœur Votre Noblesse.

– Vachrameïev était-il là hier soir ?

– Il était là.

– Et n'y avait-il personne d'autre avec lui ?... Essaie de te souvenir... mon ami.

Pendant une bonne minute, le greffier se plongea dans ses souvenirs, mais en vain : Il ne put se rappeler rien de particulier.

– Non. Il n’y avait personne d’autre.

– Hmmmm ! fit M. Goliadkine.

Il y eut ensuite un silence.

– Écoute, mon ami, voilà encore pour toi. Et maintenant, dis-moi la vérité, toute la vérité.

– À vos ordres.

Ostafiev était maintenant tout à fait apprivoisé. C’est ce que désirait notre héros.

– Alors, explique-moi, mon ami, comment le traite-t-on actuellement ?

– Normalement, fort bien, répondit le greffier dévorant des yeux son interlocuteur.

– Qu’entends-tu par fort bien ?

– Eh bien, c’est-à-dire...

À nouveau Ostafiev fit jouer ses sourcils d’un air entendu. À vrai dire, il se sentait, de plus en plus, acculé dans une impasse et ne savait quoi répondre, pour en sortir.

« Ça va mal », se dit M. Goliadkine.

– Ne crois-tu pas qu’il complote quelque

chose avec Vahrameïev ?

– Bah, c'est comme d'habitude...

– Réfléchis bien.

– On prétend qu'ils mijotent quelque chose.

– Quoi donc ? Dis vite.

À nouveau le greffier plaça sa main devant la bouche.

– N'y a-t-il pas des lettres pour moi, venant de là-bas ?

– Eh bien, le gardien Mikheiev est allé ce matin chez Vahrameïev... oui, dans la pension allemande. Alors, tout à l'heure, j'irai le questionner, si cela vous convient.

– Fais-le, mon ami. Rends-moi ce service, je t'en prie, au nom de Dieu... Je dis cela... comme ça... ne t'imagine surtout rien d'extraordinaire. J'ai dit cela, en passant. Alors mon ami, c'est entendu : questionne-le, tâche d'apprendre s'il ne se trame rien, là-bas, contre moi. Que prépare-t-il, lui ? Voilà ce qu'il m'importe de savoir. Va, je saurai te récompenser par la suite, mon ami...

– À vos ordres, Votre Noblesse. Ce matin, c'est Ivan Semionovitch qui a pris votre place au bureau.

– Ivan Semionovitch. Ah ! oui. Est-ce possible ?

– C'est André Philippovitch qui lui a donné l'ordre de se mettre là...

– Est-ce possible ? Et en quel honneur ? Tâche de savoir, mon ami. Au nom de Dieu, tâche de savoir, mon ami. Tâche de savoir, et moi je saurai te récompenser, mon cher. Voilà ce qui m'importe... Mais surtout, mon ami, ne va pas t'imaginer...

– À vos ordres, à vos ordres. J'y vais de ce pas... Mais, Votre Noblesse n'a-t-elle pas l'intention d'entrer au bureau, aujourd'hui ?

– Non, mon ami. Non, je suis venu ici en passant, juste pour jeter un coup d'œil, mon cher ami. Va, je saurai te récompenser dans l'avenir, va mon cher.

– À vos ordres.

Plein de hâte et de zèle, le greffier s'élança

dans l’escalier. M. Goliadkine resta seul.

« Ça va mal, se dit-il. Ah ! ça va mal, très mal. Ah ! notre situation nous semble bien compromise. Que signifie tout cela ? Quel était le sens exact de certaines allusions de cet ivrogne ? Qui tire les ficelles dans cette affaire ?... Ah ! maintenant je sais qui tire les ficelles. Je comprends toute l’affaire. Ils ont dû apprendre... et, c’est alors qu’ils l’ont mis à ma place... Ils l’ont placé là... et après ? C’est André Philippovitch qui a mis Ivan Semionovitch à ma place ; et dans quelle intention ? Ils ont dû apprendre... C’est l’œuvre de Vahrameïev... Ou plutôt non, ce n’est pas Vahrameïev. Vahrameïev est stupide, obtus et dur comme une souche ! Non, ce sont eux qui ont lâché contre moi ce chien enragé, toujours pour les mêmes raisons... Ce sont eux qui ont poussé cette Allemande borgne à porter plainte contre moi. J’ai toujours pressenti, d’ailleurs, qu’ils avaient des raisons secrètes à monter toute cette cabale et qu’il se tramait quelque chose derrière tous ces ragots de vieille commère.

« Je l'ai dit à Christian Ivanovitch ; je lui ai dit qu'ils se sont juré de m'assassiner, au sens figuré du mot, évidemment, et, qu'à cette fin, ils se sont acoquiné avec Caroline Ivanovna. Non, ce n'est pas l'œuvre d'un apprenti, c'est évident.

« On sent la main d'un maître, messieurs. Ce n'est pas Vahrameïev, je l'ai déjà dit : Vahrameïev est stupide, tandis que... je sais qui manigance tout cela, pour eux... c'est ce scélérat, cet imposteur. C'est ce qui explique son influence et ses succès dans le monde... En vérité, il serait intéressant de connaître exactement son rôle et ses prérogatives... et sur quel pied on le traite là-bas. Mais, pour quelle raison ont-ils pris Ivan Semionovitch ? Quel besoin ont-ils d'Ivan Semionovitch, que diable ? Ne pouvaient-ils trouver quelqu'un d'autre ? Bah, lui ou un autre, ça revient au même. Ce qui est certain, c'est que je me méfie depuis longtemps déjà de cet Ivan Semionovitch ; il y a longtemps que je le surveille. Un affreux petit vieillard, un vieillard dégoûtant. Il paraît qu'il a fait de l'usure et extorqué des intérêts de juif. Mais derrière tout cela, c'est l'ours qui manigance. C'est lui qui est

l'âme du complot. L'affaire a commencé ainsi... C'est parti du pont Ismailovski. Oui, tout a commencé là. » M. Goliadkine fit une grimace, comme s'il venait de mordre à l'écorce d'un citron. Quelque souvenir désagréable était, sans doute, revenu à sa mémoire.

« Oh, d'ailleurs, cela n'a pas d'importance, se dit-il. Revenons à nos affaires. Pourquoi tarde-t-il, Ostafiev ? Il a dû être accaparé par quelqu'un. Je crois que j'ai raison d'intriguer de mon côté et de préparer quelques pièges. Il suffira de donner encore quelques pièces à Ostafiev et... il sera de mon côté. Cependant, il s'agit de savoir si vraiment il est de mon côté... Ils l'ont peut-être soudoyé eux aussi... Il est peut-être déjà du complot ? Il a l'air d'un brigand, d'un bandit, d'un vrai bandit. Il cache son jeu, le scélérat. Il vous sert des : « Il n'y a rien du tout... Je vous remercie de tout mon cœur... Votre Noblesse... Avec toute ma gratitude... » Ah ! sacré bandit. »

Tout à coup M. Goliadkine entendit le bruit de pas ; il se précipita derrière le poêle et s'y blottit. Quelqu'un descendit l'escalier et sortit dans la

rue. « Qui donc peut sortir à cette heure ? » se demanda notre héros. Quelques instants plus tard il entendit à nouveau des pas dans l'escalier. Il ne put y tenir et hasarda le bout de son nez mais le retira aussi vivement que s'il eût été piqué par une aiguille. L'homme qui descendait n'était autre que le scélérat, l'usurpateur, l'intrigant débauché. Il avançait de son petit pas habituel, avec cette démarche perfide et trottinante, levant haut ses courtes pattes, comme s'il voulait frapper quelqu'un. « Canaille... », murmura notre héros. Il ne fut pas, toutefois, sans s'apercevoir que la « canaille » serrait sous son bras la volumineuse serviette verte appartenant à Son Excellence. « Encore une mission spéciale », se dit M. Goliadkine, rougissant de dépit et se recroquevillant encore davantage. À peine le scélérat eut-il disparu, sans avoir le moins du monde soupçonné la présence de notre héros, que celui-ci entendit, pour la troisième fois, un bruit de pas dans l'escalier. C'était le greffier. M. Goliadkine le sentit immédiatement. Aussitôt après, un visage pommadé surgit près de lui. C'était le visage d'un autre greffier, nommé

Pissarenko. M. Goliadkine en fut abasourdi. « Pourquoi mêle-t-il d'autres gens à cette affaire, se demanda notre héros. Ah ! quels barbares. Il n'existe rien de sacré pour eux... »

– Alors, mon ami, quoi de neuf ? fit-il s'adressant à Pissarenko. De la part de qui viens-tu, mon ami ?

– Je viens pour votre petite affaire. Jusqu'à présent nous n'avons eu aucune nouvelle. Nous vous avertirons dès que nous en aurons.

– Et Ostafiev ?...

– Il lui est impossible de s'absenter, Votre Noblesse. Son Excellence a déjà fait le tour des bureaux à deux reprises. D'ailleurs, je n'ai pas le temps, moi non plus.

– Merci, mon cher, merci... mais dis-moi...

– Je n'ai pas le temps, je vous le jure... On nous appelle à tout instant... Veuillez encore rester ici un moment... et si nous apprenons quelque chose de nouveau concernant votre affaire... nous vous le ferons savoir...

– D'accord, mon ami, d'accord. Très bien,

mon cher ami. Maintenant, autre chose : Voici une lettre, mon ami. Je te récompenserai, mon cher.

– À vos ordres.

– Tâche de la remettre à M. Goliadkine.

– Goliadkine ?

– Oui, mon ami, à M. Goliadkine.

– Parfait. Dès que j'aurai fini les affaires urgentes, je la lui porterai. Quant à vous, restez ici, pour le moment, personne ne peut vous voir ici...

– Mais, mon ami, ne crois pas cela... je ne reste pas ici pour qu'on ne me voie pas. Non, mon ami, ce n'est pas ici que j'attendrai, c'est dans la petite ruelle, à côté. Il y a là un café. J'y attendrai. Et toi, s'il arrive quelque chose, ne tarde pas à m'en avertir. Comprends-tu ?

– Très bien, j'ai compris. Maintenant laissez-moi partir...

– Et je te récompenserai, mon cher, cria Goliadkine au greffier qui, s'étant dégagé, s'éloignait déjà. « Ce scélérat devient de plus en

plus insolent, se dit notre héros, sortant subrepticement de derrière le poêle. Ah ! il y a là anguille sous roche. C'est clair. Au début, il n'y avait que quelques réticences... Après tout il était peut-être réellement pressé. Il est sans doute très occupé. Alors Son Excellence a fait deux fois le tour des bureaux... et en quel honneur ?... Bah ! Ça ne fait rien. Ça n'a peut-être aucune importance. Attendons et nous verrons... »

M. Goliadkine s'apprêtait à ouvrir la porte pour sortir, mais, au même moment, il entendit le fracas d'une voiture qui s'arrêtait devant le perron. C'était celle de Son Excellence. M. Goliadkine n'avait pas encore retrouvé ses esprits, lorsque la portière s'ouvrit ; l'homme qui se trouvait dans la calèche, d'un bond, se trouva sur le perron. Cet homme n'était autre que M. Goliadkine jeune, qui, dix minutes auparavant, avait quitté le ministère. Notre héros se souvint alors que l'appartement de Son Excellence se trouvait à deux pas.

« Évidemment, en mission spéciale », pensa notre héros. Mais déjà l'imposteur ouvrait la

porte d'entrée, après avoir fait des recommandations au cocher. Il portait toujours la volumineuse serviette verte et quelques autres papiers. En ouvrant la porte il manqua de bousculer notre héros, qu'il fit mine de ne pas remarquer, ce qui constituait une nouvelle offense. Il s'élança dans l'escalier en courant.

« Ça va mal, se dit notre héros, ma situation me paraît bien compromise. Quant à celui-ci... Ah ! mon Dieu. » Pendant une bonne demi-minute, notre héros resta immobile. Enfin, il prit une décision. Sans perdre de temps, il se précipita dans l'escalier à la poursuite de son homonyme. Son cœur battait très fort ; il sentait des frissons dans tous ses membres. « Tant pis, qui ne risque rien n'a rien. D'ailleurs, je ne suis qu'un spectateur dans toute cette affaire », se répétait-il, en enlevant son chapeau, son manteau et ses galoches dans l'antichambre.

Le crépuscule régnait dans le bureau, lorsque M. Goliadkine fit son apparition. Il ne vit ni André Philippovitch, ni Anton Antonovitch. Tous deux étaient en conférence dans le bureau du

directeur. Ce dernier, de son côté, était, paraît-il, pressé de se rendre chez Son Haute Excellence. Profitant de cette absence aussi bien que de la pénombre, la plupart des fonctionnaires, les jeunes principalement, se livraient à l'oisiveté, en attendant l'heure de fermeture des bureaux. Des groupes s'étaient formés ; on bavardait, on plaisantait, on riait. Quelques très jeunes fonctionnaires, les plus insignifiants par leurs grades, avaient même organisé une petite partie de pile ou face près de la fenêtre, sous le couvert de l'agitation générale. Parfaitement au courant des usages de l'administration, et désireux d'autre part de glaner quelques renseignements utiles, notre héros s'approcha de ceux de ses collègues avec lesquels il était en bons termes, pour leur souhaiter le bonjour. Il fut vivement et désagréablement surpris par le ton étrange et évasif de leurs réponses. Leur attitude lui parut froide, sèche et même sévère. Personne ne lui tendit la main. Certains se contentèrent d'un simple « bonjour », puis s'écartèrent de lui. D'autres ne lui firent qu'un court salut de la tête. Un de ses collègues se détourna de lui, faisant

semblant de ne pas le voir. Enfin, suprême offense pour notre héros, quelques jeunes galopins sans grades, des gamins uniquement capables, suivant l'expression très juste de M. Goliadkine, de jouer à pile ou face et de traîner dans de mauvais lieux, firent cercle autour de lui. Petit à petit, ils l'entourèrent complètement, lui coupant toute retraite. Tous le dévisageaient avec curiosité et dédain.

C'était de mauvais augure. M. Goliadkine s'en rendit compte et prit la décision de ne pas y prêter attention. Mais soudain, un événement absolument imprévu vint bouleverser ses plans et réduire à néant tous ses espoirs.

Du groupe des jeunes fonctionnaires, qui faisaient cercle autour de notre héros en cette minute funeste, surgit, tout à coup, son homonyme. Il était, comme d'habitude, enjoué et sémillant. Oui, il était espiègle, sautillant, moqueur, cajoleur, vif à la répartie, la jambe alerte, comme d'habitude, comme toujours, comme la veille, en particulier, au cours de cette séance dont notre héros conservait un si cuisant

souvenir. Il tournoyait, voltigeait, avec un sourire qui découvrait ses dents, un sourire qui souhaitait le bonsoir à toute l'assistance. En quelques secondes, il fut au centre du groupe, serra des mains, tapota des épaules, prit par le bras l'un, tout en expliquant à l'autre l'objet de la mission que lui avait confiée Son Excellence. Il parla de ses démarches, de son activité, des résultats qu'il avait obtenus. Il alla même jusqu'à embrasser sur les lèvres un fonctionnaire, son meilleur ami, sans doute... En un mot, tout se passait exactement comme dans le rêve de M. Goliadkine. Après toute sorte de simagrées, révérences, embrassades, cajoleries avec tout le monde, M. Goliadkine jeune s'avisa subitement qu'il avait oublié de saluer, sans doute par mégarde, son plus ancien ami ; il tendit aussitôt la main à notre héros. Par mégarde aussi, sans doute, encore qu'il avait eu amplement le temps de contempler toutes les manœuvres de l'imposteur, notre héros s'empara avidement de cette main qu'on lui offrait d'une façon si inattendue, il la serra avec force, avec une effusion toute amicale ; il la serra avec un étrange

et subit élan intérieur, avec un grand sentiment d'attendrissement. Avait-il été trompé par le geste de son impudent ennemi ? Avait-il été surpris par la rapidité de ce geste, ou avait-il eu tout simplement, en cet instant, conscience de son impuissance ? Il est difficile d'en juger. Toujours est-il que M. Goliadkine, en pleine lucidité d'esprit, de par sa propre volonté et devant témoins, serra solennellement la main de celui qu'il considérait comme son ennemi mortel.

Quelles ne furent pas la stupeur et la rage de notre héros, son horreur et sa honte, lorsqu'il vit son adversaire, son ennemi mortel, changer d'attitude. Se rendant compte de l'erreur commise par sa malheureuse et innocente victime, l'odieux imposteur, d'un mouvement brusque, grossier et arrogant, avec un sans-gêne absolu et une totale absence de sentiment d'humanité et de compassion, arracha sa main à celle de notre héros. Puis, il secoua sa main comme pour enlever la souillure d'un contact dégoûtant. Il accompagna ce mouvement d'un crachat et d'un geste insolent. Pis encore, sortant son mouchoir, il se mit à essuyer les doigts que la

main de notre héros venait de serrer. Suivant son habitude perfide, l'usurpateur accompagnait ces gestes, de regards circulaires, prenant les spectateurs à témoin de sa lâche conduite ; son regard fouillait leurs yeux et semblait vouloir leur insuffler le mépris à l'égard de M. Goliadkine. Cependant, l'attitude provocante de cet odieux personnage parut soulever l'indignation générale dans l'assistance. Même les jeunes écervelés paraissaient mécontents. On entendait des murmures, des protestations. M. Goliadkine percevait cette sourde rumeur. Mais, soudain, une plaisanterie opportunément surgie des lèvres de l'imposteur vint briser, anéantir les dernières espérances de notre héros. À nouveau la balance pencha en faveur de son cruel et vain ennemi.

« Voici notre Faublas national. Permettez-moi de vous présenter, messieurs, le jeune Faublas », claironna l'usurpateur avec son habituelle insolence, voltigeant au milieu des fonctionnaires et leur désignant l'authentique M. Goliadkine, debout, immobile, pétrifié. « Allons, embrassons-nous, mon chéri », ajouta-t-il avec un ton de familiarité intolérable, en s'avançant

insidieusement vers l'homme qu'il bafouait. La plaisanterie de cet abject individu trouva un écho parmi une partie des spectateurs, d'autant plus facilement qu'elle contenait une allusion directe et perfide à un événement que tout le monde semblait déjà connaître.

Notre héros sentait sur ses épaules la main pesante de ses ennemis. Il prit rapidement une décision. L'œil enflammé, le visage blême, un rictus au bord des lèvres, il se dégagea tant bien que mal de la foule et d'un pas chancelant et menu se dirigea vers le bureau de Son Excellence. Dans l'antichambre, il se trouva face à face avec André Philippovitch qui sortait du bureau directorial. Il y avait dans la pièce quelques personnes absolument étrangères à toute cette affaire, mais cette circonstance ne parut aucunement l'émouvoir. Ferme et résolu, intrépide, presque surpris lui-même de son courage et s'en félicitant intérieurement, il aborda aussitôt André Philippovitch, passablement ahuri de cette attaque inopinée.

– Ah !... c'est vous... que désirez-vous ?

demanda le chef de service, sans écouter les explications embrouillées de M. Goliadkine.

– André Philippovitch, je... puis-je... solliciter... André Philippovitch... un entretien privé avec Son Excellence ? proféra notre héros d'une voix nette et assurée, fixant un regard résolu sur son interlocuteur.

– Vous dites ? Non, certainement pas...

André Philippovitch toisa M. Goliadkine de la tête aux pieds.

– Je vous dis cela, André Philippovitch, parce que je m'étonne que personne, jusqu'à présent, n'ait démasqué l'imposteur et le scélérat.

– Comment ?

– Je dis : le scélérat, André Philippovitch.

– À qui faites-vous allusion ?

– À un certain individu, André Philippovitch, je fais allusion à un certain individu, André Philippovitch, je suis dans mon droit... Je pense, André Philippovitch, que nos chefs doivent encourager de pareilles initiatives, ajouta M. Goliadkine, visiblement hors de lui. Voyez-

vous, André Philippovitch... mais je suis sûr que vous comprenez, vous même, ce que signifie mon initiative généreuse et honnête. Il nous faut, dit-on, considérer notre chef comme un père, André Philippovitch. Eh bien, d'accord, que ce chef équitable me tienne lieu de père, j'accepte... je remets mon sort entre ses mains. Voilà ma situation, lui dirais-je, voyez vous-même... Ici la voix de M. Goliadkine se mit à trembler, son visage s'empourpra et deux larmes s'échappèrent de ses yeux.

Les paroles de M. Goliadkine eurent le don de stupéfier André Philippovitch à un tel degré qu'il recula inconsciemment de deux pas. Il regarda avec anxiété autour de lui...

Il était difficile de prévoir quelle issue cette scène allait avoir... Mais, tout à coup, la porte du bureau de Son Excellence s'ouvrit. Accompagné de quelques fonctionnaires, Son Excellence parut sur le seuil. Tous les assistants se redressèrent. Son Excellence appela André Philippovitch. Les deux hommes quittèrent la pièce, marchant côte à côte et s'entretenant d'affaires. À leur suite, les

autres suivirent. Demeuré seul, M. Goliadkine reprit ses esprits. Docile et apprivoisé, il se blottit sous l'aile d'Anton Antonovitch Siétotchkine, qui clopinait en queue de la file, sévère et soucieux.

« Ah ! j'ai encore gaffé ! J'ai encore fait du gâchis, se lamentait M. Goliadkine. Enfin tant pis... Ça ne fait rien... »

– J'espère, du moins, que vous, Anton Antonovitch, ne refuserez pas de m'écouter et de prendre mon cas en considération, murmura-t-il d'une voix douce, légèrement tremblante d'émotion. Repoussé de tous, je m'adresse à vous ; encore maintenant je ne parviens pas à comprendre le sens des paroles d'André Philippovitch. Veuillez me les expliquer, Anton Antonovitch, si cela vous est possible...

– Tout s'expliquera en temps voulu, répliqua Anton Antonovitch sur un ton sévère, en détachant ses mots. M. Goliadkine eut le sentiment que son chef de service n'avait aucune envie de continuer la conversation. D'ailleurs, vous serez renseigné d'ici peu, ajouta Anton Antonovitch. Dès aujourd'hui vous serez

officiellement informé.

– Qu'entendez-vous par « officiellement », Anton Antonovitch ? Pourquoi dites-vous : « Officiellement », demanda timidement M. Goliadkine.

– Nous n'avons pas à discuter les décisions de nos chefs, Iakov Petrovitch...

– Pourquoi les chefs, Anton Antonovitch ? Qu'ont-ils à voir dans cette affaire ? Je ne vois aucune raison de déranger nos chefs, Anton Antonovitch. Peut-être vouliez-vous parler des événements d'hier, Anton Antonovitch.

– Non, il ne s'agit pas de ce qui s'est passé hier. Il y a dans votre cas quelque chose d'autre qui flanche.

– Mais qu'est-ce qui flanche, Anton Antonovitch ? Il me semble, Anton Antonovitch, que rien ne flanche.

– Et avec qui aviez-vous l'intention de comploter ? interrompit brutalement Anton Antonovitch. M. Goliadkine perdit contenance. Il tressaillit et devint pâle comme un linge.

– Évidemment, Anton Antonovitch... si on ne prête l'oreille qu'aux calomnies des ennemis, sans écouter les justifications de l'accusé, alors évidemment..., murmura d'une voix étouffée notre héros... Oui, Anton Antonovitch, dans ce cas, évidemment, un homme innocent peut être condamné et souffrir injustement.

– Ah ! c'est cela. Et que doit-on penser de votre acte impudent à l'égard d'une jeune fille honnête, dont vous risquiez de ternir la réputation ? D'une jeune fille, dont la famille honorable, généreuse et unanimement respectée vous avait comblé de bienfaits ?

– De quel acte parlez-vous, Anton Antonovitch ?

– Ah ! c'est bien cela. Et naturellement vous voulez ignorer aussi le tort que vous avez causé à une autre jeune fille, de situation modeste, certes, mais de bonne famille étrangère ?

– Permettez, Anton Antonovitch... ayez la bonté de m'écouter, Anton Antonovitch.

– Et votre attitude malhonnête à l'égard d'une

autre personne, vos calomnies, les accusations dont vous l'aviez chargée alors que vous seul étiez coupable des actes que vous lui imputiez ? Hein ? Comment appelez-vous cela ?

– Moi, Anton Antonovitch ? Mais je ne l'ai jamais chassé de chez moi..., murmura notre héros pantelant. Je n'ai jamais ordonné à Petrouchka... enfin... à mon valet de le chasser. Il a mangé mon pain, Anton Antonovitch... Il a bénéficié de mon hospitalité, ajouta M. Goliadkine d'une voix grave et pleine d'émotion. Son menton tremblait. Ses yeux, à nouveau, se remplissaient de larmes.

– Des histoires que tout cela, Iakov Petrovitch ! Il a mangé votre pain, pensez donc ! répondit en ricanant Anton Antonovitch. Le ton ironique de ses paroles bouleversa profondément M. Goliadkine.

– Permettez-moi de vous poser humblement une dernière question, Anton Antonovitch : Son Excellence est-elle au courant de toute cette affaire ?

– Évidemment. Et maintenant, laissez-moi. Je

n’ai pas de temps à perdre avec vous... Vous serez avisé aujourd’hui même de tout ce qui vous concerne.

– Au nom de Dieu, Anton Antonovitch, je vous en supplie... une minute encore...

– Vous aurez le temps de tout raconter.

– Non, non, Antonovitch. Je suis, voyez-vous... Écoutez-moi seulement, Anton Antonovitch... je ne suis pas du tout pour les idées subversives. Je fuis les idées subversives. Je suis absolument disposé, pour ma part, à accepter... j’ai même émis l’opinion...

– Bon. Bon. J’ai déjà entendu cela.

– Non, non. Cela, vous ne l’avez pas entendu, Anton Antonovitch. Non. Il s’agit d’autre chose, Anton Antonovitch, de quelque chose de bon, de très bon, d’agréable à écouter... J’avais émis l’idée, Anton Antonovitch, et m’en suis déjà expliqué auparavant. Voici mon idée : Dieu a voulu créer deux êtres absolument identiques et nos chefs généreux et clairvoyants ont compris le dessein de Dieu et ont pris sous leur protection

les deux jumeaux... C'est une bonne pensée, Anton Antonovitch. Vous voyez bien que c'est une bonne pensée, Anton Antonovitch. Je suis loin des idées subversives, comme vous voyez. Je considère mes chefs pleins de bienveillance comme des pères... Voilà. D'un côté, des chefs pleins de bienveillance et de l'autre... Un jeune homme qui a besoin de travailler... Soutenez-moi, Anton Antonovitch. Prenez ma défense, Anton Antonovitch. Je n'ai rien fait, Anton Antonovitch. De grâce, laissez-moi dire encore un mot, Anton Antonovitch...

Mais Anton Antonovitch était déjà loin. Notre héros, lui, ne savait même plus où il se trouvait, ce qu'il entendait, ce qu'il faisait, ce qu'on faisait de lui et ce qu'on ferait encore de lui... Il était profondément bouleversé par tout ce qu'il avait déjà entendu, par tout ce qui était déjà arrivé...

D'un regard implorant, il cherchait Anton Antonovitch parmi la foule des fonctionnaires. Il voulait se justifier à ses yeux ; il voulait lui dire encore quelques paroles belles et pures, des paroles qui eussent fait valoir la noblesse de ses

intentions.

Cependant, petit à petit, une lueur nouvelle filtrait au milieu de la confusion des sentiments de notre héros. Une lueur nouvelle, effrayante, qui découvrait subitement devant lui une large perspective d'événements inouïs, dont il avait jusqu'à présent ignoré même la possibilité.

À cet instant, quelqu'un le heurta à la hanche.

Il se retourna. Devant lui se tenait Pissarenko.

– Voici une lettre pour vous, Son Excellence.

– Ah ! tu as déjà fait ma commission, mon cher ?

– Non. On l'a apportée ici même à dix heures du matin. C'est le gardien Serge Mikheiev qui l'a apportée de la part du secrétaire Vachrameïev.

– Très bien, mon ami, très bien, je te récompenserai, mon cher.

Sur ces paroles, M. Goliadkine enfouit la lettre dans la poche de sa redingote qu'il boutonna avec soin. Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il se trouvait déjà dans le grand vestibule, au milieu des autres employés.

C’était l’heure de la fermeture. M. Goliadkine ne s’en était pas du tout rendu compte. Il ne comprenait guère mieux par quel concours de circonstances il se trouvait présentement dans le vestibule, revêtu de son manteau, les pieds chaussés de galoches et son chapeau à la main. Les fonctionnaires se tenaient immobiles dans une attitude respectueuse d’attente. Son Excellence, debout en bas de l’escalier, attendait sa voiture et, très animée, conversait avec deux conseillers d’État et André Philippovitch. À quelques pas de ce groupe se trouvait Anton Antonovitch et deux ou trois autres fonctionnaires qui souriaient en voyant Son Excellence rire et plaisanter. Les autres employés, massés en haut de l’escalier, souriaient également et guettaient chaque nouvel éclat de rire de Son Excellence. Un seul homme ne souriait pas : le gros concierge Fedosseitch. Dressé au garde-à-vous, il tenait la poignée de la porte et attendait impatiemment sa ration quotidienne de plaisir. Le plaisir consistait en ceci : ouvrir largement, d’un seul coup, l’un des battants de la porte, puis, le dos courbé en arc,

dans une attitude impeccablement respectueuse, laisser passer son Excellence... Quant à celui qui éprouvait le plus de joie à cette attente fortuite, c'était incontestablement l'odieux, l'infâme ennemi de M. Goliadkine.

En cet instant, il ignorait tous les autres fonctionnaires, il ne voltigeait plus, ne tournoyait plus au milieu d'eux, suivant son ignoble habitude. Il ne cherchait plus l'occasion favorable de se concilier les grâces de chacun. Il était tout yeux, tout oreilles... Il était recroquevillé, dans une attitude bizarre, afin de mieux entendre, sans doute. Il dévorait des yeux Son Excellence. Seuls, de temps en temps, quelques tics convulsifs et à peine perceptibles des mains, des pieds ou du visage, trahissaient les mouvements profonds et secrets de son âme.

« Regardez-moi cela ! Il prend des airs de favori, ce bandit, pensa notre héros. Je voudrais bien connaître les causes de sa réussite dans le monde. Il n'a rien, ni esprit, ni instruction, ni caractère, ni sentiments... Il a de la chance, ce scélérat. Ah ! mon Dieu ! C'est fou ce qu'un

homme peut réussir rapidement et gagner la confiance des autres ! Et il ira loin, ça je le jure, il ira loin, ce scélérat ! Il atteindra son but ! Il a la chance pour lui, ce bandit ! J'aimerais bien savoir ce qu'il leur chuchotait à l'oreille tout à l'heure ? Quels secrets a-t-il en commun avec tous les autres ? Que se chuchotent-ils tous en cachette ? Ah ! mon Dieu ! Que pourrais-je faire ?... Comment m'y prendre ?... Peut-être pourrais-je lui dire : « Je ne recommencerai plus, je reconnais ma faute. À notre époque, un homme jeune a besoin de travailler, Excellence. Je n'ai pas honte de cette troublante coïncidence. Voilà... Je promets de ne plus élever la moindre protestation. Je promet de tout supporter dorénavant avec docilité et patience. Voilà... » Est-ce ainsi que je dois agir ?... Non, avec un pareil scélérat, c'est inutile. Les mots n'ont aucun effet sur lui. Impossible de faire entendre raison à ce cerveau obtus. Essayons cependant. Je peux tomber sur un moment favorable. Pourquoi ne pas tenter ma chance ?... »

Désemparé, troublé, angoissé, M. Goliadkine sentait qu'il lui était impossible de rester ainsi à

sa place ; il sentait que l'instant décisif approchait, et qu'il lui devenait indispensable de s'expliquer sur tout cela avec quelqu'un. Petit à petit, il commença à se frayer un chemin vers l'endroit où se tenait son infâme et mystérieux compagnon d'un soir.

Mais, à ce moment même, on entendit dans la rue le grondement d'une voiture qui s'arrêtait. C'était celle qu'attendait depuis si longtemps Son Excellence ; Fedosseitch tira la porte, et, courbé en arc, ouvrit le passage à Son Excellence. Les employés, qui attendaient, se mirent tous, en même temps, vers la porte. Dans la cohue, M. Goliadkine fut séparé de son homonyme...

« Non tu ne m'échapperas pas », se répétait notre héros, en se glissant à travers la foule, sans perdre des yeux l'homme qu'il poursuivait... Enfin la foule s'écoula... Notre héros se sentit libre ; il se rua aussitôt à la poursuite de son ennemi.

XI

Le souffle s’arrêtait dans la poitrine de M. Goliadkine. Il volait, comme s’il avait eu des ailes, à la poursuite de son ennemi qui s’éloignait rapidement. Notre héros se sentait plein d’une terrible ardeur. Tout porte à croire, cependant, qu’en dépit de cette terrible ardeur un simple moustique l’eût aisément renversé, d’un petit coup d’aile. En admettant, toutefois, que des moustiques puissent se trouver à Saint-Pétersbourg à cette époque de l’année. Il se sentait fourbu et, en même temps, entraîné par une force étrangère absolument indépendante de son corps. Sans cette force étrangère, il n’aurait pu faire le moindre pas, car ses jambes flageolaient et lui refusaient tout service. Hors d’haleine, il poursuivait sa course en répétant machinalement : « Tout peut encore s’arranger au mieux, oui, au mieux... ou au pire...

» En tout cas mon affaire est perdue, sans aucun doute... je suis fichu, je suis complètement fichu, c'est certain, irrémissible. On ne peut plus rien y changer... » Et pourtant, au moment où il parvint à agripper le pan du manteau de son ennemi, notre homme, d'un seul coup, parut ressuscité. On aurait dit qu'il venait de remporter une grande victoire. L'infâme ennemi avait hélé un fiacre et s'apprêtait à y monter... « Monsieur, monsieur, hurla notre héros, monsieur, j'espère que vous... »

– Non, n'espérez rien, je vous en prie, répondit son cruel ennemi qui avait déjà un pied dans la voiture. En cherchant à rentrer son autre pied, il l'agitait fébrilement en l'air et avait beaucoup de peine à conserver son équilibre. En même temps, il s'efforçait de se dégager de la prise de M. Goliadkine. Mais notre héros s'accrochait au manteau de son adversaire avec toutes les forces dont la nature l'avait doté.

– Iakov Petrovitch, je n'en ai que pour dix minutes...

– Je regrette, mais je n'ai pas le temps.

– Convenez vous-même, Iakov Petrovitch... Convenez-en, je vous en prie, Iakov Petrovitch... De grâce, Iakov Petrovitch... voyons... une franche explication... sans ambages... Une seconde encore, Iakov Petrovitch...

– Je n'ai pas le temps, mon très cher, répondit l'hypocrite imposteur.

Son ton de feinte bonhomie décelait néanmoins une familiarité et une grossièreté blessantes ! « Un autre jour, croyez-moi, ce sera de tout cœur, je vous le jure. Mais aujourd'hui, c'est vraiment impossible », ajouta-t-il.

« C'est un lâche », pensa M. Goliadkine...

– Iakov Petrovitch, hurla-t-il, plein d'angoisse, Iakov Petrovitch, je n'ai jamais été votre ennemi. De méchantes langues m'ont accusé injustement... De mon côté, je suis prêt... Iakov Petrovitch. Voulez-vous que nous entrions une seconde... tenez, dans ce café... Nous nous expliquerons avec tout notre cœur, suivant votre si juste expression de l'autre jour. Nous parlerons un langage franc et noble... Et vous verrez, tout deviendra clair et net. Mais oui, vous verrez,

Iakov Petrovitch, tout s'expliquera infailliblement.

– Dans ce café ? D'accord. Pourquoi pas ? Entrons donc dans ce café. Mais je pose une condition, une seule, mon chéri, c'est que tout s'expliquera enfin, pour tout de bon. Oui, tout, une fois pour toutes, mon doux ami, dit M. Goliadkine jeune, en descendant du fiacre et tapotant impudemment l'épaule de notre héros. Ah ! vieux copain, pour toi, je me sens prêt à suivre la petite ruelle, comme tu me l'avais proposé le premier soir, t'en souviens-tu ?... Ah ! quel malin ce Iakov Petrovitch, il fait de moi ce qu'il veut, ajouta l'hypocrite compagnon de M. Goliadkine avec un léger sourire, en tournoyant et virevoltant autour de notre héros.

Le café se trouvait dans une petite venelle, éloignée des grandes rues de la capitale. Au moment où ils y entrèrent, l'endroit était absolument désert. Une Allemande assez corpulente parut au comptoir, en entendant tinter la clochette de la porte. M. Goliadkine et son digne compagnon passèrent dans la pièce voisine,

où un gamin grassouillet, les cheveux taillés ras, s'affairait autour du poêle, essayant de ranimer le feu avec une brassée de copeaux. À la demande de M. Goliadkine jeune, on apporta du chocolat.

– Une petite femme bien dodue, glissa M. Goliadkine jeune à son ami, avec un clin d'œil malicieux.

Notre héros rougit et se garda de répondre.

– Ah ! excusez-moi, j'ai complètement oublié, continua l'autre. Je connais votre goût. Nous sommes friands d'Allemandes minces et sveltes, monsieur. Mais oui, toi, mon brave Iakov Petrovitch, et moi, nous sommes portés sur les minces Allemandes, non dépourvues de charme, toutefois. Nous louons des chambres chez elles, puis nous les séduisons. En échange de leurs petits plats, de leurs soupes à la bière et de leurs soupes au lait, nous leur offrons notre cœur et quelques traites... Voilà notre façon d'agir. Ah ! sacré séducteur ! Sacré Faublas !...

Ces allusions oiseuses et perfides étaient accompagnées d'aimables sourires et de cajoleries. L'hypocrite étalait ses sentiments

amicaux et la joie qu'il avait à se trouver en compagnie de M. Goliadkine. Mais notre héros n'était pas assez obtus et inexpérimenté pour se laisser prendre à ce jeu, ce que voyant, l'odieux personnage décida aussitôt de changer de tactique et de jouer cartes sur table. À peine eut-il proféré ces ignominies, qu'avec la plus révoltante familiarité, l'abject imposteur tripota longuement l'épaule de son voisin. Non content de ce manège, il se lança dans d'autres plaisanteries du plus mauvais goût. En dépit de la résistance et des protestations indignées de notre héros, il voulut rééditer son odieux exploit de la veille et lui pincer la joue. Devant une pareille impudence, le sang de M. Goliadkine bouillonna. Toutefois notre héros se contint et garda le silence... Il attendait son heure.

– Ce sont là les arguments de mes ennemis, répondit-il enfin, d'une voix peu assurée, mais gardant la maîtrise de soi.

Au même moment notre héros jeta un regard inquiet vers la porte. Il craignait que son interlocuteur, visiblement très bien disposé, ne se

livrât à quelque facétie particulièrement déplacée dans un endroit public et en général intolérable dans une société de bon ton.

– Dans ce cas, je m'incline, répliqua très sérieusement l'imposteur à l'affirmation de M. Goliadkine, en posant sa tasse, qu'il avait vidée avec une gloutonnerie indécente. Dans ce cas, ajouta-t-il, nous n'avons plus grand-chose à nous dire... Comment vous portez-vous actuellement, Iakov Petrovitch ?

– Je ne vous dirai qu'une chose, Iakov Petrovitch, déclara notre héros avec calme et dignité, jamais je n'ai été votre ennemi.

– Humm ! à voir ! Et Petrouchka ? Comment diable s'appelle-t-il ? C'est bien Petrouchka, n'est-ce pas ? Oui, c'est cela. Alors comment va-t-il ? Bien, j'espère ? Toujours le même ?

– Il va bien, comme toujours, Iakov Petrovitch, répondit M. Goliadkine passablement surpris. Je ne sais pas ce que je dois penser, Iakov Petrovitch... mais, pour ma part, en toute loyauté et en toute franchise... enfin, convenez-en vous-même, Iakov Petrovitch...

– Ouais ! Mais vous savez vous-même, Iakov Petrovitch, vous savez vous-même que les temps sont difficiles, répondit M. Goliadkine jeune, d'une voix triste et expressive, se donnant les airs d'un homme profondément affligé et repentant, d'un homme digne de commisération. Tenez, je vous prends à témoin, Iakov Petrovitch, ajouta-t-il avec l'évidente intention de flatter notre héros ; vous êtes un homme intelligent, vous saurez juger équitablement... Non, la vie n'est pas un jeu, vous le savez vous-même, Iakov Petrovitch, conclut l'hypocrite imposteur sur le ton grave d'un monsieur intelligent et cultivé, apte à discuter des problèmes les plus élevés.

– De mon côté, Iakov Petrovitch, répondit avec exaltation notre héros, de mon côté, je vous parlerai un langage franc et courageux, faisant fi des détours. Je vous dirai donc, Iakov Petrovitch, en toute sincérité et honnêteté, que je suis absolument innocent... oui, Iakov Petrovitch, je vous l'affirme ; d'ailleurs vous le savez bien vous-même, Iakov Petrovitch. Il s'agit dans notre cas, Iakov Petrovitch, d'un malentendu réciproque – tout est possible en ce monde – d'un

malentendu aggravé par les jugements de la société, d'une populace aveugle et servile... je vous parle franchement, Iakov Petrovitch, je vous répète : Tout est possible... J'ajoute ceci : Si nous consentons à examiner toute cette affaire d'un point de vue honnête et élevé, j'affirme alors, sans fausse honte, qu'il me sera presque agréable d'avouer certains de mes errements... oui, j'aurais même plaisir à les dévoiler. Vous êtes un homme intelligent et honnête ; vous savez très bien vous-même tout ce que je vous ai avoué. Oui, j'affirme que je suis prêt à tout confesser, honnêtement et sans fausse honte... conclut notre héros avec un air plein de noblesse et de dignité.

– Destin ! Fatalité ! Iakov Petrovitch... mais, laissons tout cela de côté pour le moment. Employons plutôt les courts moments dont nous disposons à un entretien plus agréable et plus productif. Cela convient mieux à deux collègues... D'ailleurs je n'ai pas pu placer deux mots durant toute cette conversation... Et ce n'est pas de ma faute, Iakov Petrovitch...

– Ni de la mienne, ni de la mienne, interrompit

notre héros avec ardeur... J'en prends à témoin mon cœur, Iakov Petrovitch... Il m'affirme que je ne suis pas responsable de toute cette affaire. Mettons tout cela sur le compte de la destinée, Iakov Petrovitch, ajouta M. Goliadkine d'un ton conciliant. Sa voix s'affaiblissait de plus en plus.

– Qu'avez-vous ? Comment vous portez-vous en général, ces temps-ci ? demanda d'une voix douce l'hypocrite.

– Je toussote un peu, répondit M. Goliadkine d'une voix plus douce encore.

– Prenez garde. C'est l'époque des maladies contagieuses. Une angine est vite attrapée. Pour ma part, je vous l'avoue, je mets déjà des gilets de flanelle.

– Vous avez raison, Iakov Petrovitch ; on a vite fait d'attraper une angine... Iakov Petrovitch, ajouta notre héros après un court silence ; Iakov Petrovitch, je me rends compte maintenant de mes erreurs... je me remémore avec attendrissement les moments heureux que j'ai eu le plaisir de passer avec vous sous mon toit modeste mais, j'ose dire, hospitalier...

– Ce n’est pas ce que vous écriviez dans votre lettre, répondit sur un ton de reproche, parfaitement justifié d’ailleurs, son interlocuteur.

(En effet, en cette occasion – mais en cette occasion seulement – M. Goliadkine jeune était pleinement sincère et juste.)

– Je me trompais, Iakov Petrovitch... Je vois clairement aujourd’hui que je me trompais... en vous écrivant cette malheureuse lettre. J’ai honte de vous regarder, Iakov Petrovitch... Je vous le jure... Tenez, donnez-moi cette lettre. Je vais la déchirer devant vous, Iakov Petrovitch. Et si cela ne vous convient pas, Iakov Petrovitch, alors je vous en conjure, lisez-la à l’envers, oui, absolument à l’envers... c’est-à-dire... en lui prêtant des intentions amicales, en donnant à chaque mot de ma lettre le sens contraire. Je me trompais radicalement, cruellement, Iakov Petrovitch...

– Vous dites ? fit l’hypocrite compagnon d’un air distrait et indifférent.

– J’affirme que je me trompais radicalement, Iakov Petrovitch, et que je suis prêt, sans aucune

fausse honte...

– Ah ! Bon, parfait ! Vous vous trompiez, c'est parfait, répondit brutalement M. Goliadkine jeune.

– Voyez-vous, Iakov Petrovitch, j'avais même une idée, déclara, avec noblesse et sincérité, notre héros, sans se rendre compte de l'effroyable duplicité de son perfide compagnon... Oui, j'avais alors l'idée suivante : « Deux êtres absolument identiques ont été créés... »

– Ah ! c'est ça votre idée...

Sur ce, le futile personnage se leva et prit son chapeau. M. Goliadkine se leva également. Il ne s'était pas rendu compte des perfides manœuvres de son ennemi. Il souriait avec noblesse et cordialité. Il cherchait, l'innocent, à choyer, à réconforter son ennemi, à nouer de nouveaux liens d'amitié...

– Au revoir, Excellence, s'écria subitement l'imposteur.

Notre héros tressaillit en voyant l'expression frénétique, presque bachique du visage de son

ennemi. Dans le seul but de s’en débarrasser, il mit deux doigts dans la main que lui tendait l’indigne personnage. À ce moment... à ce moment l’effronterie de M. Goliadkine jeune dépassa toutes les limites. Il saisit les deux doigts offerts, les serra et aussitôt après, sous le nez de notre héros, recommença son impudente plaisanterie de la matinée. Cette fois, toutes les réserves de la patience humaine étaient épuisées...

Il remettait déjà dans sa poche le mouchoir qui lui avait servi à essuyer ses doigts et sortait... M. Goliadkine reprit enfin ses esprits et se rua à la poursuite de son intraitable ennemi. Ce dernier, suivant sa lâche habitude, avait filé... Il était déjà dans la première pièce. Il se tenait près du comptoir, parfaitement à l’aise, et avalait imperturbablement des gâteaux, tout en parlant avec affabilité et gentillesse à la pâtissière allemande.

« Pas d’esclandre devant une dame », se dit notre héros. Il s’approcha lui aussi du comptoir, au comble de l’émotion.

– Vraiment cette petite femme n’est pas mal du tout ; qu’en pensez-vous ? fit M. Goliadkine jeune. Tablant sur l’infinie patience de notre héros, il recommençait ses plaisanteries incongrues.

La grosse Allemande regardait ses deux clients avec des yeux inexpressifs, couleur de plomb, et un sourire affable. De toute évidence, elle ne comprenait pas le russe. Indigné par les paroles de l’impudent imposteur, incapable de se maîtriser plus longtemps, notre héros, le visage enflammé, se rua sur son compagnon, visiblement décidé à le mettre en pièces et à en finir avec lui, une fois pour toutes. Mais, fidèle à sa manœuvre habituelle, le lâche individu était loin. Il avait bondi et se trouvait déjà sur le perron. Le premier moment de stupeur passé, M. Goliadkine courut à toutes jambes derrière son offenseur. Mais déjà ce dernier montait dans un fiacre qui stationnait dans la rue. Le cocher, visiblement, était de mèche avec l’imposteur.

Au même moment la grosse Allemande, voyant ses deux clients prendre la fuite, poussa

un cri aigu et agita de toutes ses forces la sonnette de la porte. M. Goliadkine, en pleine course, se retourna et lui jeta de l'argent pour payer sa consommation et celle de son compagnon. Sans attendre la monnaie, il se précipita vers le fiacre. Malgré le retard causé par ce contretemps, il parvint à nouveau à rejoindre son ennemi. La voiture démarrait déjà.

Il s'accrocha de toutes ses forces à l'aile de la voiture. Il courut ainsi, s'efforçant de grimper à l'intérieur du fiacre, dont son ennemi, de toutes ses forces également, essayait de lui interdire l'accès. Pendant ce temps, le cocher, à coups de fouet, de rênes et de pied, aussi bien que par ses jurons, encourageait sa rosse débile. Contre toute attente, la rosse prit subitement le galop, serrant son mors et ruant des pattes arrière, selon une vieille et déplorable habitude. Enfin notre héros parvint à se hisser dans le fiacre. Le dos contre la banquette du cocher, il était nez à nez avec son agresseur ; leurs genoux s'entremêlaient... la main droite de M. Goliadkine agrippait rageusement le col de fourrure assez délabré du manteau que portait son cruel et infâme ennemi...

La voiture filait à toute allure. Les deux adversaires aux prises gardaient le silence. M. Goliadkine haletait. La rue était cahoteuse. La voiture était violemment secouée et notre héros risquait à chaque instant de se rompre les os.

De son côté, son ennemi, loin de se reconnaître vaincu, s'acharnait à faire dégringoler dans la boue M. Goliadkine. Pour comble de malheur, le temps était affreux. La neige tombait à gros flocons et s'insinuait à l'intérieur du manteau entrouvert de notre héros. On ne pouvait rien voir à cause de la neige et du brouillard. Il était impossible de reconnaître les rues que parcourait la voiture, lancée à toute allure. Tout à coup M. Goliadkine eut une impression de « déjà vu ». Pendant quelques instants il chercha à se remémorer...

N'avait-il pas déjà pressenti tout cela la veille... dans son rêve par exemple ?... Son anxiété croissait sans cesse. Elle était maintenant à son paroxysme. Il agonisait. S'accrochant désespérément à son impitoyable ennemi, il voulut crier... mais son cri expira sur ses lèvres...

Puis vint un moment d'oubli total. M. Goliadkine eut la vague conscience que tout ce qui lui arrivait était incompréhensible, inutile, indifférent... Protester, lutter était vain et absurde... Au même instant, un cahot malencontreux changea la face des choses. Tel un sac de farine, notre héros tomba de la voiture et roula dans la boue, en se répétant que tout cela était vain et qu'il avait eu tort de s'emporter.

En se relevant il s'aperçut que la voiture stationnait dans une cour.

Du premier coup d'œil il se rendit compte qu'ils étaient dans la cour de la maison où habitait Olsoufi Ivanovitch. En proie à une angoisse intraduisible, il esquissa un mouvement pour suivre l'imposteur, mais s'arrêta à temps, heureusement. Il paya le cocher, sortit dans la rue et se mit à courir à toutes jambes, droit devant lui. La neige tombait toujours en flocons épais. Il faisait sombre, humide, brumeux. M. Goliadkine volait, heurtant les passants, renversant les moujiks, les femmes, les enfants, subissant lui aussi des chocs... Autour de lui, derrière lui,

s’élevaient des clameurs, des cris d’effroi, des piaillements... Mais M. Goliadkine ne voulait rien voir, ne voulait rien comprendre... Il reprit ses esprits à l’approche du pont Semionovsky, après avoir heurté et renversé maladroitement deux marchandes avec tout leur étalage et par la même occasion, après être tombé lui-même. « Ce n’est rien, se dit M. Goliadkine, tout peut s’arranger pour le mieux. » Il plongea sa main dans la poche, cherchant un rouble pour dédommager les deux marchandes de la perte des pains d’épice, des pommes, des noix et autres marchandises qu’il avait renversées. Mais soudain, un jour nouveau se fit dans son cerveau. Sa main toucha l’enveloppe que lui avait remise, ce matin même, le greffier.

M. Goliadkine se souvint aussitôt qu’il y avait, non loin de là, une gargote qu’il connaissait bien. Il y courut. Il entra dans la gargote et, sans perdre une seconde, s’installa à une table qu’éclairait une bougie poisseuse.

Insensible à ce qui se passait autour de lui, sans même prêter l’oreille au garçon qui venait

prendre la commande, il fit sauter le cachet et se mit à lire cette lettre qui le plongea dans la plus profonde stupéfaction :

« Être noble, pour toujours cher à mon cœur,

» Ô toi qui souffres pour moi !

» Je souffre, je me meurs, sauve-moi ! Un intrigant, un calomniateur, un homme, bien connu pour sa vanité, sa futilité, m'a entourée de ses filets. Il m'a prise au piège et j'ai succombé. Je suis perdue. Mais il m'est odieux, tandis que toi... On nous a séparés... on a intercepté les lettres que je t'écrivais. Tout cela est l'œuvre de cet infâme individu qui a su mettre à profit son unique qualité – sa ressemblance avec toi.

» Je sais, en tout cas, qu'un homme, sans être beau, peut charmer par son esprit, par la générosité de ses sentiments et par la distinction de ses manières...

» Je succombe... on me marie de force... Et c'est mon père, oui, le conseiller d'État Olsoufi Ivanovitch qui mène toute l'affaire. Est-ce le

désir de profiter de ma situation dans le monde, de mes relations... ?

» Mais ma décision est prise, je protesterai, de toutes mes forces et par tous les moyens. Attends-moi ce soir, à partir de neuf heures, dans la cour, juste au-dessous des fenêtres de notre appartement. On donne encore un bal chez nous. Un beau lieutenant doit venir. Je m'éclipserai, te rejoindrai et nous nous envolerons. Il existe dans notre pays suffisamment d'emplois pour servir utilement la patrie. Et par-dessus tout, souviens-toi mon ami, que l'innocence tire sa force d'elle-même. Au revoir, attends-moi ce soir dans la cour avec une voiture. Je viendrai chercher la protection de tes bras à deux heures précises.

» Tienne jusqu'au tombeau,

» Clara OLSOUFIEVNA. »

Après avoir lu cette lettre, notre héros resta un long moment dans l'hébétude. Ému, angoissé, pâle comme un linge, il arpentait la pièce, tenant la lettre dans sa main.

Pour comble de malheur, il ne se rendait pas compte qu'il était l'objet de l'attention générale. Ses vêtements en désordre, son émotion mal contenue, sa marche ou plutôt sa course à travers la salle, les gestes de ses mains, les quelques paroles étranges qui lui échappaient inconsciemment, tout cela n'était guère fait pour disposer les clients en sa faveur. Même le garçon le considérait avec une certaine méfiance. Quand il reprit ses esprits, M. Goliadkine s'aperçut qu'il se trouvait au centre de la salle ; d'une façon indécente et, pour le moins déplacée, il dévisageait un petit vieillard d'aspect assez respectable. Ce dernier venait de terminer son dîner ; il s'était incliné devant l'icône, et maintenant, assis sur sa chaise, il ne quittait pas des yeux M. Goliadkine. Déconcerté, notre héros parcourut la salle du regard. Il vit alors que tous les yeux étaient braqués sur lui, des yeux pleins d'animosité. Tout à coup un militaire en retraite, portant un uniforme à col rouge, se mit à réclamer bruyamment *Le Messager de la Police*.

M. Goliadkine tressaillit ; son visage s'empourpra. Machinalement il baissa les yeux et

se rendit compte de l'indécence de sa tenue. Un homme convenable n'aurait osé arborer une pareille mise chez lui, et à plus forte raison, dans un endroit public. Ses bottes, ses pantalons et tout le côté gauche de sa redingote étaient maculés de boue. Le soupied droit de son pantalon avait été arraché. La redingote était déchirée en plusieurs endroits. En proie à une lancinante anxiété, il revint s'asseoir à la table où il avait lu la lettre ; il vit aussitôt s'avancer vers lui le garçon. L'homme avait sur le visage une expression insolente et dure. Confus, désemparé, notre héros fixa ses yeux sur la table. Il y avait des assiettes sales, une serviette poisseuse, un couteau, une fourchette, une cuiller...

« Qui est-ce qui a mangé à cette table ? se demanda notre héros. Moi ? Est-ce possible ? Ah ! tout est possible. J'ai dîné sans m'en apercevoir. Et maintenant, que dois-je faire ? » Il leva les yeux. Le garçon était devant lui prêt à parler.

– Combien dois-je, mon brave ? demanda notre héros.

Il entendit autour de lui de bruyants éclats de rire. Le garçon lui-même se permit de sourire. M. Goliadkine comprit aussitôt qu'il venait de commettre une bévue, une gaffe effroyable. Troublé au plus haut point, il plongea sa main dans sa poche, cherchant un mouchoir. Il avait besoin de faire quelque chose, un geste quelconque pour se donner une contenance. Mais, à sa grande stupéfaction, comme à celle des spectateurs, au lieu du mouchoir, sa main retira de la poche un flacon contenant le médicament que lui avait recommandé quelques jours auparavant Christian Ivanovitch. Une pensée traversa son esprit : « Les médicaments dans la même pharmacie. » Il tressaillit, réprimant à grand-peine un cri d'effroi. Son esprit s'éclairait soudain. Le liquide contenu dans le flacon était d'une couleur sinistre, rouge sombre ; il se reflétait lugubrement devant les yeux de notre héros. Tout à coup le flacon échappa de ses mains et se brisa.

M. Goliadkine poussa un cri et fit un bond en arrière. Il tremblait de tous ses membres ; la sueur perlait sur son front et ses tempes : « Ma vie doit

être en danger », se dit-il. Dans la chambre régnait un tumulte, un vacarme extraordinaire. On entourait M. Goliadkine. On lui parlait, on le saisissait par le bras, par les épaules. Lui restait immobile et muet, ne voyant rien, n'entendant rien, insensible à tout... Enfin, il s'arracha de sa place et se rua hors de la gargote. On voulut le retenir. Il bouscula tout sur son passage ; inconscient, à bout de forces, il se jeta dans un fiacre et se fit conduire chez lui. Dans le vestibule, il rencontra Mikheiev, le gardien de son administration, qui lui apportait une lettre de service... « Je suis au courant, mon brave, je sais tout ; c'est un avis officiel », murmura notre héros abattu, d'une voix terne et lamentable. Il prit l'enveloppe et donna dix kopecks à Mikheiev. L'enveloppe contenait effectivement une note de service. Elle portait la signature d'André Philippovitch et notifiait à M. Goliadkine d'avoir à remettre à Ivan Semionovitch tous les dossiers qui se trouvaient en sa possession.

En rentrant dans son appartement M. Goliadkine tomba sur Petrouchka occupé à

entasser toutes ses hardes, chiffes et guenilles. Aucun doute n’était possible. Petrouchka quittait son maître et s’apprêtait à déménager.

Caroline Ivanovna venait de le séduire, il partait remplacer Eustache.

XII

Petrouchka entra en se dandinant ; il avait une attitude nonchalante et bizarre et une expression triviale grossièrement triomphante sur le visage.

De toute évidence, il avait déjà tiré son plan. Il se comportait en être libre, absolument étranger au lieu où il se trouvait ; ou plutôt, en domestique de quelqu'un mais pas de M. Goliadkine, à coup sûr.

– Eh bien, me voilà, mon cher, fit notre héros tout essoufflé. Quelle heure est-il, mon ami ?

Sans répondre, Petrouchka s'en alla derrière la cloison ; il revint paisiblement et annonça sur un ton dégagé :

– Il n'est pas loin de sept heures et demie.

– Ah ! bon, très bien, mon brave. Alors, mon ami, permets-moi de te dire... enfin... je crois que tout est fini entre nous maintenant.

Petrouchka ne souffla mot.

– Eh bien, maintenant que tout est fini entre nous, dis-moi franchement, en ami, où as-tu été, mon brave ?

– Où j'ai été ? chez de braves gens.

– Je sais, mon ami, je sais. J'ai toujours été satisfait de tes services, mon cher, et je te donnerai un bon certificat... Alors, tu vas travailler chez eux, dorénavant ?

– Ma foi, monsieur. Vous savez bien vous-même : Un honnête homme ne fait jamais de mal. C'est bien connu.

– Oui, je sais, mon brave, je sais. Les hommes honnêtes sont rares, de nos jours. Il faut les apprécier, mon ami. Comment ça va chez eux ?

– Comme toujours... Quant à moi, monsieur, je ne peux plus rester à votre service. Vous le savez bien, d'ailleurs vous-même.

– Je sais, mon cher, je sais. Je connais ton zèle et ton ardeur. Je les ai toujours remarqués et appréciés, mon ami. Je t'estime beaucoup, mon ami. J'ai toujours estimé les gens bons et

honnêtes, fussent-ils domestiques.

– Ma foi, c'est bien connu. Des gars de notre espèce, vous le savez bien, il n'y a pas mieux. C'est comme ça. Quant à moi, monsieur, je trouve qu'il est difficile de vivre sans honnêtes gens. C'est certain.

– Très bien, mon brave, très bien. Je suis d'accord... Bon, voilà ton argent et ton certificat... Maintenant, embrassons-nous, mon brave et séparons-nous... Je vais te demander encore un service, un dernier service, mon cher, ajouta M. Goliadkine sur un ton solennel. Vois-tu, mon cher, tout peut arriver dans la vie. Le malheur, mon brave, se rencontre partout, même dans les palais dorés ; nul ne peut y échapper ; il me semble, mon cher, que j'ai toujours été gentil pour toi, n'est-ce pas ?

Petrouchka resta muet.

– J'ai toujours été gentil pour toi, mon cher, répéta M. Goliadkine... Dis-moi, à propos, mon cher, combien me reste-il de linge ?

– Tout votre linge est là, au complet : six

chemises de toile, trois paires de chaussettes, quatre plastrons, un gilet de flanelle ; il y a aussi deux caleçons. Vous le savez bien d'ailleurs vous-même. Quant à moi, monsieur, je ne vous prends jamais rien... je veille sur tout ce qui vous appartient. Par rapport à vous, monsieur, enfin... il est certain... je n'ai rien à me reprocher, monsieur, rien... Vous le savez bien, monsieur...

– Je te crois, mon ami, je te crois. Ce n'est pas de cela que je voulais te parler. Vois-tu, mon brave...

– C'est connu, monsieur, tout le monde le sait, insista Petrouchka. Quand j'étais au service du général Stolbniakov, eh ! bien il me donnait congé quand il partait à Saratov... où il avait une propriété...

– Non, mon ami, ce n'est pas de cela que je veux te parler. Je ne te reproche rien... ne te monte pas la tête, mon cher ami...

– C'est bien connu : des gens de notre condition, il est facile de les accuser, vous le savez bien vous-même, monsieur. Pour ma part, j'ai toujours satisfait mes maîtres, qu'ils aient été

ministres, ou généraux, ou sénateurs ou comtes. J'ai servi partout, chez le prince Svintchatkine, chez le colonel Pereborkine et chez le général Niédobarov. Il m'emmenait avec lui, dans sa propriété. Voilà...

– C'est ça, mon ami, c'est très bien, très bien comme ça. Maintenant, c'est à mon tour de partir... À chacun son chemin, mon cher, et nul ne connaît le chemin qui lui est dévolu. Bon, maintenant aide-moi à m'habiller, mon ami... Tu mettras mon uniforme avec le reste... et aussi les pantalons, les draps, les couvertures et les oreillers...

– Dois-je faire un paquet de tout cela ?

– Oui, mon ami, c'est cela... le tout dans un paquet ; qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Et maintenant, mon cher, descends me chercher une voiture...

– Une voiture ?

– Oui, mon ami, une voiture ; loue-la pour un certain temps et veille à ce qu'elle soit spacieuse. Et surtout, mon ami, ne t'imagine pas des

choses...

– Et vous partez loin ?

– Je ne sais pas, mon ami, vraiment je ne sais pas. Il serait bon aussi d'y mettre un édredon ; qu'en penses-tu, mon ami ? Je compte sur toi, mon cher...

– Vous voulez partir tout de suite ?

– Oui, mon ami, voilà...

– Je vous comprends, monsieur. Au régiment où j'étais, la même aventure est arrivée à un lieutenant. Il a enlevé la fille d'un grand propriétaire...

– Enlevé ? Que dis-tu ? Mais, mon cher ?...

– Ben oui, il l'a enlevée et ils se sont mariés dans une paroisse voisine. Tout avait été préparé à l'avance. On les a poursuivis... mais le prince, oui, le prince défunt, s'est interposé et a tout arrangé.

– Alors, ils se sont mariés... Mais comment se fait-il, mon brave, que tu sois au courant de mes intentions ?

– Mais c’est bien connu. Les rumeurs vont vite sur notre terre. Nous savons tout, oui, tout... Évidemment, qui n’a pas de péchés à se reprocher ? Mais je dois vous dire, monsieur, permettez-moi de vous dire tout simplement comme un bon domestique... Puisque les choses en sont là, maintenant, je dois vous dire, monsieur, que vous avez un ennemi, un concurrent, oui, monsieur, un concurrent dangereux, monsieur, voilà...

– Je sais, mon ami, je sais. Tu sais toi-même, mon ami... Bon, en tout cas, je compte sur toi. Bien, qu’allons-nous faire maintenant, mon ami ? Que me conseilles-tu ?

– Eh bien, monsieur, puisque vous avez choisi cette solution, il vous faut acheter pas mal de choses, des draps, des oreillers, un autre édredon pour deux personnes, une bonne couverture... tout cela vous le trouverez chez la voisine... là en bas. C’est une petite bourgeoise, monsieur. Elle possède aussi une bonne fourrure de renard. Vous pouvez la voir et l’acheter tout de suite. Vous n’avez qu’à descendre. Vous en avez absolument

besoin, monsieur. Une belle pelisse couverte de satin et avec de la fourrure de renard...

– Bon, bon, mon ami, je suis d'accord, je m'en remets entièrement à toi, mon ami. D'accord aussi pour la fourrure, mon cher... Mais fais vite, de grâce, vite, vite, je suis prêt à acheter la pelisse, mais fais vite, je t'en prie. Il est déjà près de huit heures. Dépêchons-nous, mon ami. De grâce, mon ami, dépêche-toi...

Petrouchka abandonna le tas de vêtements, couvertures, oreillers et autres hardes qu'il était en train de rassembler et se précipita hors de la chambre.

M. Goliadkine sortit à nouveau sa lettre, mais il ne pouvait pas lire.

Il saisit entre ses mains sa pauvre tête et s'adossa au mur, hébété. Il ne pouvait ni penser ni faire le moindre geste. Il ne savait pas lui-même ce qui se passait en lui. Enfin, constatant que les minutes s'écoulaient et Petrouchka et la pelisse n'apparaissaient toujours pas, il décida de descendre. Il ouvrit la porte d'entrée et entendit du bruit. On parlait, on discutait, on criait en

bas... C'étaient des voisines, des commères.

Elles bavardaient, hurlaient, se disputaient. M. Goliadkine savait fort bien à propos de quoi elles se disputaient. Il entendit aussi la voix de Petrouchka, puis le bruit de pas... on montait l'escalier.

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu. Ils vont faire monter ici le monde entier », gémit notre héros en se tordant les mains de désespoir. Il revint précipitamment dans sa chambre et se jeta sur le divan, la tête enfouie dans l'oreiller.

Il ne savait plus ce qu'il faisait. Il resta ainsi une bonne minute, puis, sans attendre Petrouchka, il se releva d'un bond, enfila ses galoches, mit son manteau et son chapeau, prit son portefeuille et s'élança dans l'escalier. « Je n'ai besoin de rien, mon cher, je ferai tout moi-même. Je n'ai pas besoin de toi, pour le moment. Tout peut encore s'arranger pour le mieux... » murmura-t-il à Petrouchka, en le croisant dans l'escalier. Il déboucha dans la cour, se précipita dans la rue. Son cœur s'arrêtait... Il hésitait encore... Que faire ? Que décider ? Quel parti

prendre en un moment aussi décisif ? « Mais que dois-je faire, ô mon Dieu ? Comme si on n'avait pas pu se passer de tout cela », s'écria-t-il enfin au comble du désespoir.

Il trottinait toujours, allant droit devant lui. « Oui, avais-je besoin de tout cela. Sans cette histoire, oui, sans toute cette histoire, tout aurait pu s'arranger. Tout se serait arrangé d'un seul coup, d'un coup énergiquement et adroitement frappé. Je donne ma main à couper que tout se serait arrangé et je sais même fort bien de quelle façon. Je vais vous le dire. J'aurais pris à part cet homme, et lui aurais dit : « Avec votre permission, monsieur, je vous déclare... qu'en général, oui, en général... on n'agit pas ainsi. Parfaitement, monsieur, parfaitement... on n'agit pas de la sorte ; l'usurpation ne paie pas chez nous. Vous êtes un imposteur, monsieur, vous êtes un homme vain et inutile à la patrie. Le comprenez-vous, monsieur ? Oui, le comprenez-vous ? » Et j'aurais pu ajouter... Mais non, à quoi bon ? Il s'agit bien de cela. Qu'est-ce que je raconte. Ah ! imbécile, imbécile que je suis ! Suis-je donc mon propre assassin ? Mais non...

Si, si, tu es un homme débauché. Que faire maintenant ? Que vais-je devenir ? À quoi suis-je bon ? Oui, à quoi es-tu bon, Goliadkine ? Indigne Goliadkine ! Et maintenant ? Il faut louer une voiture. Elle a commandé une voiture ; alors il faut que la voiture soit là. S'il n'y a pas de voiture, nous allons tremper nos petits pieds... Qui aurait pu penser ? Ah ! mademoiselle, mademoiselle, vous en faites de belles. Jeune fille de bonne conduite. Jeune fille irréprochable ! Vous vous distinguez, mademoiselle, rien à dire... Tout cela est la conséquence d'une éducation immorale. Oui, depuis que j'ai vu ce qui se passe, j'ai tout compris.

« C'est bien la conséquence directe de l'éducation immorale. Il aurait fallu la tenir en main dès l'enfance... et un bon martinet de temps à autre... Au lieu de tout cela on la bourre de bonbons et d'autres douceurs. Et ce vieillard qui est toujours en train de se lamenter sur elle !...

» Ah ! chérie, toi si gentille, si belle... je te marierai à un comte... »

« Et voici que la demoiselle sort de l'ombre et

abat ses cartes. Voilà mon jeu, messieurs, admirez. Au lieu de la garder à la maison, ils l'ont placée dans une pension, chez une dame française, une émigrée, une quelconque M^me^ Falbala... Rien d'étonnant qu'elle ait mal tourné ! Saluez bien bas ! Et le résultat ? Voyez vous-même : « Attendez-moi dans une voiture, à telle heure, sous mes fenêtres, et je compte sur vous pour chanter une romance sentimentale espagnole. Je vous attends. Je sais que vous m'aimez. Nous partirons ensemble. Nous vivrons dans une cabane... »

« Mais c'est impossible. Mais oui, madame, c'est absolument impossible, c'est prohibé par les lois. On n'a pas le droit d'enlever de la maison paternelle une jeune fille chaste et pure, sans le consentement des parents. Et à quoi bon, d'ailleurs ? À quoi bon ? Il n'y avait qu'à se marier avec l'homme que le sort vous destinait et tout était dit. Moi, je suis un fonctionnaire. « Je risque de perdre ma place à cause de tout cela. Mais oui, mademoiselle, je risque d'être traîné devant les tribunaux à cause de vous. Sachez-le, mademoiselle... C'est l'Allemande qui intrigue.

Tout le mal vient de cette sorcière ; c'est elle qui met le feu aux poudres. On calomnie un homme, on colporte sur lui des ragots de vieille commère, sur le conseil d'André Philippovitch, et le tour est joué. Si l'Allemande n'était pas derrière tout cela, Petrouchka se serait-il mêlé de cette affaire ? Que vient-il faire là-dedans ? En quoi cela le concerne-t-il, cette canaille ? Non, mademoiselle, je ne peux rien pour vous, décidément, je ne peux rien... Pour cette fois excusez-moi, mademoiselle, je vous en prie. Au fond, tout le mal vient de vous, mademoiselle, et non de l'Allemande. Le mal vient de vous, en droite ligne. La sorcière est une brave femme, la sorcière n'est pas coupable, mademoiselle ! Voilà ! Vous m'avez mis dans de beaux draps, mademoiselle. Un homme est à deux doigts de sa perte, il glisse vers le néant, il ne parvient pas à se retenir... et vous, vous venez lui parler de mariage. Comment tout cela finira-t-il ? Comment tout cela s'arrangera-t-il ? Je donnerais tout pour le savoir. »

Désespéré, divaguant, M. Goliadkine revint subitement à la réalité. Il s'aperçut alors qu'il était dans la rue Liteinaia. Le temps était affreux :

pluie, neige, dégel. Point par point, tout était semblable à la nuit inoubliable où, sur le coup de minuit, commencèrent tous les malheurs de notre héros. « Parlez-moi de voyage, fulminait M. Goliadkine. C'est la fin du monde... Ah ! mon Dieu. Et où trouverais-je une voiture ? Tiens, là au coin, il y en a une, ce me semble ; allons l'examiner de près. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! »

M. Goliadkine dirigea ses pas vacillants vers le coin de la rue, où il avait cru apercevoir une voiture. « Non, voilà ce que je dois faire ! J'irai là-bas, je me prosternerai à ses pieds, je dirai : « Voilà ma situation, je remets mon sort entre vos mains, entre les mains de mes supérieurs. Je vous supplie, Excellence, défendez-moi, protégez-moi. Voici de quoi il s'agit... C'est un acte prohibé par la loi. Ne m'abandonnez pas, ne m'accablez pas. Je viens à vous comme à un père... Sauvez la dignité, l'honneur et le nom d'un malheureux... Sauvez-moi de cet homme cruel et dépravé... Lui, et moi, nous sommes deux personnes distinctes, Excellence. Il vit à sa guise, moi de mon côté, je mène une petite vie tranquille, Excellence, sans faire de mal, je vous rassure, vraiment sans faire

de mal à personne. Voilà, je ne lui ressemble pas, je ne peux lui ressembler ! Je vous prie, Excellence, soyez bon, changez-moi de service et il en sera fini de cette méprise, de cette impudente et perfide usurpation... dont il ne faut pas faire un exemple pour les autres, Excellence. Je vous considère comme un père, Excellence. Des supérieurs indulgents et consciencieux savent encourager de pareilles initiatives. » Il y a même dans mon geste quelque chose de chevaleresque. Je m'adresse à lui comme à un père, je remets mon sort entre ses mains, je promets de ne pas protester contre sa décision, je m'incline à l'avance et m'efface... Voilà. »

– Dis-moi, mon cher, es-tu cocher ?

– Oui.

– Es-tu libre pour la soirée ?

– Faudra-t-il aller loin ?

– Je te prends pour la soirée, pour toute la soirée. Peu importe la destination, mon cher, peu importe.

– Pensez-vous sortir de la ville ?

– Oui, mon ami, c'est possible, je ne sais pas encore moi-même, mon ami. Je ne puis te le certifier, mon cher. Vois-tu, mon brave, il est possible que tout s'arrange pour le mieux. C'est préférable, mon ami...

– Évidemment, monsieur, ça vaut mieux ; je le souhaite pour tout le monde.

– C'est ça, mon ami, c'est ça. Je te remercie, mon cher. Alors, quel sera ton prix, mon brave ?

– Vous partez immédiatement ?

– Oui, tout de suite. C'est-à-dire, nous allons d'abord attendre un moment dans un endroit... Il faudra attendre un moment, un tout petit moment, mon cher...

– Si vous me prenez pour toute la nuit, ce sera six roubles. À moins c'est impossible, par ce temps-là...

– Bon, c'est bon, mon ami, d'accord. Et tu auras un bon pourboire, mon cher. Bon, alors maintenant tu vas me conduire, mon ami.

– Prenez place ; une seconde. Je vais juste arranger un peu, permettez. Là, maintenant

veuillez vous asseoir. Où dois-je vous conduire ?

– Au pont Ismailovski, mon ami.

Le cocher se hissa sur le siège et aiguillonna les deux rosses étiques qui s'arrachèrent avec peine de leur sac d'avoine. La voiture se dirigea vers le pont Ismailovski. Mais, subitement, M. Goliadkine tira le cordon, fit arrêter le cocher et d'une voix suppliante lui demanda de faire demi-tour et de le conduire à une autre adresse. Le cocher tourna ; dix minutes plus tard, le carrosse s'arrêtait devant l'immeuble de Son Excellence. M. Goliadkine descendit et demanda au cocher, avec beaucoup d'insistance, de l'attendre. Le cœur battant, il s'élança dans l'escalier. Parvenu au premier étage, il tira le cordon de la sonnette. La porte s'ouvrit et notre héros se trouva dans l'antichambre.

– Son Excellence est-elle à la maison ? demanda au domestique M. Goliadkine.

– Que lui voulez-vous ? interrogea le domestique, toisant M. Goliadkine de la tête aux pieds.

– Je viens, mon ami, pour... Je m'appelle Goliadkine, je suis fonctionnaire, oui, je suis le conseiller titulaire Goliadkine, je viens pour quelques explications...

– Attendez un moment. Son Excellence est occupée.

– Mais, mon ami, je ne puis attendre, c'est pour une affaire importante qui ne peut souffrir aucun retard...

– De la part de qui venez-vous ? Apportez-vous des papiers ?

– Non, mon ami, je viens faire une visite personnelle... Transmets à Son Excellence que je viens pour quelques explications. Je te récompenserai, mon ami...

– Impossible. On m'a interdit d'introduire quiconque. Il y a des invités. Revenez demain matin vers dix heures.

– Annoncez-moi, mon ami, je ne puis attendre, absolument. Vous serez responsable, mon ami...

– Allons, va l'annoncer. Qu'est-ce que ça peut te faire ? As-tu pitié de tes bottes, fit un autre

valet, vautré sur un banc, qui jusqu'à cet instant n'avait prononcé un seul mot.

– Il s'agit bien des bottes. On m'a interdit de recevoir, tu le sais bien. On ne reçoit que le matin.

– Va l'annoncer. As-tu peur d'avaler ta langue ?

– Bon, j'y vais. Je n'avalerai pas ma langue. On m'a interdit, je te le répète, interdit. Allons, entrez ici.

M. Goliadkine entra dans la pièce voisine. Sur la table, une pendule marquait huit heures et demie. Son cœur battit la chamade. Il était sur le point de faire demi-tour, mais déjà le valet, planté sur le seuil de la salle de réception, annonçait à voix haute : « Monsieur Goliadkine. » « Quelle voix ! » se dit notre héros au paroxysme de l'angoisse. Il aurait pu m'annoncer discrètement, il aurait pu dire : « Voilà, ce monsieur vient s'expliquer, humblement et paisiblement, veuillez le recevoir... À présent, toute mon affaire tourne mal, mon affaire est à l'eau ; d'ailleurs... ce n'est rien... » Mais il était trop tard pour raisonner. Le

valet revint et lui dit : « Entrez » et l'introduisit dans le salon de Son Excellence.

En entrant, notre héros eut l'impression d'être devenu aveugle. Il ne voyait rien. Tout au plus, deux ou trois silhouettes se dessinaient devant ses yeux. « Ce sont des invités, sans doute », pensa M. Goliadkine. Enfin, il parvint à discerner une étoile sur le frac noir de Son Excellence. Après l'étoile il découvrit le frac. Enfin, notre héros recouvra entièrement l'usage de ses yeux...

– Qu'y a-t-il ? fit une voix que M. Goliadkine connaissait fort bien.

– Je suis le conseiller titulaire Goliadkine, Excellence.

– Et après ?

– Je viens pour m'expliquer.

– Comment ? Quoi ?

– Voilà. Je suis venu vous voir pour m'expliquer, Excellence.

– Mais qui êtes-vous donc ?

– Je suis M. Goliadkine, Excellence, conseiller

titulaire.

– Bon, et que voulez-vous ?

– Voilà ! Je vous considère comme un père. Moi-même je m'efface, je me retire. Protégez-moi de mes ennemis... Voilà.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– On sait que...

– Qu'est-ce qu'on sait ?

Notre héros se tut. Son menton commençait à sautiller.

– Et alors, demanda Son Excellence.

– Je pensais faire un geste chevaleresque, Excellence. Je trouve qu'il est chevaleresque de considérer son chef comme son père... Je vous prie de me protéger... je vous implore humblement... Des gestes pareils... doivent être encou... encouragés...

Son Excellence se détourna. Pendant quelques instants les yeux de notre héros devinrent troubles. Sa poitrine était oppressée. Il haletait. Il ne savait même plus où il était... Il avait honte ; il

était abattu... Dieu seul sait ce qui se passa ensuite... Quand il revint à lui, notre héros entendit la voix de Son Excellence. Elle parlait à deux invités avec ardeur et passion. M. Goliadkine reconnut immédiatement l'un des invités. C'était André Philippovitch. Mais il ne parvint pas à reconnaître le second. Son visage pourtant lui parut familier. L'homme était de haute taille, corpulent ; il paraissait être d'âge mûr. Son visage s'ornait d'épais sourcils et de favoris. Son regard était dur et expressif. L'inconnu portait une décoration au cou. Il fumait un cigare. Le cigare ne quittait pas sa bouche. L'inconnu hochait gravement la tête en regardant de temps en temps notre héros. M. Goliadkine se sentit très gêné. Il détourna les yeux et aperçut aussitôt un autre invité, assez étrange. Dans l'embrasure de la porte, que jusqu'à présent M. Goliadkine avait pris pour une glace, comme jadis au restaurant, il apparut, l'homme bien connu, l'ami intime de M. Goliadkine ; jusqu'à ce moment, l'imposteur s'était tenu dans une petite pièce voisine, où il rédigeait en hâte un rapport. On avait eu, sans

doute, besoin de lui... Il venait. Il portait un dossier sous le bras. Il s'approcha de Son Excellence et, attendant le moment d'attirer sur lui l'attention des causeurs, se mêla très habilement au groupe. Il se tenait juste derrière André Philippovitch, à côté de l'inconnu au cigare. M. Goliadkine jeune paraissait suivre la conversation avec un extrême intérêt. Il avait pris une attitude avantageuse, approuvait de la tête, ponctuait du pied, souriait et ne quittait pas des yeux Son Excellence. Il semblait implorer du regard le droit de placer, lui aussi, son petit mot. « Ah ! le lâche », pensa M. Goliadkine en faisant machinalement un pas en avant. Au même moment Son Excellence se retourna et se dirigea lui-même vers notre héros. Il paraissait assez indécis.

« Bon, c'est bon, c'est bon. Allez et que Dieu vous garde. J'examinerai votre cas. Je vais vous faire reconduire... » Sur ce, le général jeta à l'inconnu aux favoris un regard significatif. L'inconnu fit de la tête un signe d'approbation. M. Goliadkine se rendait clairement compte qu'on se méprenait sur sa personne et qu'on le

traitait d'une façon indigne de lui. « D'une manière ou d'une autre, je suis obligé de m'expliquer, se dit-il ; je devrais lui dire : « Excellence, voilà. » Désemparé, il baissa les yeux et, à son extrême surprise, aperçut une grande tache blanche sur chacune des chaussures de Son Excellence. « Serait-il possible que les chaussures se soient déchirées ? » pensa-t-il. Mais presque aussitôt il constata que ce qu'il prenait pour une tache n'était, en réalité, qu'un reflet. Les chaussures vernies brillaient très fort, ce qui expliquait parfaitement sa méprise. « C'est ce qu'on appelle de l'éclat, se dit notre héros. C'est un terme qu'on emploie beaucoup dans les ateliers de peinture. Ailleurs ça s'appelle autrement... »

M. Goliadkine leva les yeux et comprit qu'il lui fallait parler au plus vite, sinon les affaires pouvaient mal tourner... Il fit un pas en avant.

– Voilà, Mon Excellence, je dois vous dire... De nos jours on n'arrive à rien par l'imposture !

Le général ne répondit pas et se contenta de tirer fortement sur le cordon de la sonnette. Notre

héros fit un nouveau pas en avant.

– C'est un lâche, un être dépravé, Excellence, dit-il, suffoquant d'épouvante, ne sachant plus ce qu'il faisait. En même temps, son doigt désignait son indigne homonyme qui tournoyait autour du général.

– Oui, Excellence, c'est ainsi... je fais allusion à quelqu'un de votre connaissance...

Il y eut un tumulte général. André Philippovitch et l'homme au cigare agitèrent leurs têtes. Son Excellence s'accrocha impatiemment au cordon de la sonnette, appelant impérieusement le domestique.

À son tour, M. Goliadkine jeune s'avança et dit : « Excellence, je vous prie humblement de me permettre de prendre la parole. » Le ton de sa voix était ferme et résolu. Visiblement cet homme se sentait dans son plein droit.

– Puis-je vous demander, fit-il, s'adressant à notre héros et devançant ainsi la réponse du général, puis-je vous demander si vous savez en présence de qui vous vous exprimez ainsi ? Si

vous savez devant qui vous êtes, dans le cabinet de qui vous vous trouvez ?...

L'imposteur semblait très ému. Son visage empourpré étincelait d'indignation et de fureur. Des larmes apparurent sur ses cils.

« Monsieur et madame Bassavrioukov », hurla, à gorge déployée, le valet debout sur le seuil du salon. « C'est un beau nom. Une famille noble de Petits-Russiens », se dit M. Goliadkine. Au même instant il sentit la pression amicale d'une main sur son épaule ; aussitôt après, une autre main se posa sur son dos. Le perfide imposteur s'agitait devant lui, indiquant le chemin aux domestiques qui poussaient notre héros. M. Goliadkine se rendit compte qu'on l'emmenait vers les portes du salon. « C'est tout à fait comme chez Olsoufi Ivanovitch », pensa-t-il. Il était déjà dans le vestibule. Il se retourna et vit à ses côtés deux domestiques de Son Excellence et son indigne sosie. « Le manteau, le manteau, vite le manteau de mon ami, le manteau de mon meilleur ami », gazouillait l'infâme individu. Arrachant le manteau des mains d'un

domestique, il le jeta en guise de plaisanterie, d'ignoble et lâche plaisanterie, sur la tête de notre héros. M. Goliadkine, tout en essayant de se dépêtrer sous le manteau, entendait distinctement les rires des deux laquais. Mais il ne voulait plus rien entendre, il ne prêtait plus attention à ce qui se passait autour de lui. Il sortit du vestibule et se trouva dans l'escalier éclairé. Son sosie sortit derrière lui et cria :

– Au revoir, Mon Excellence.

– Lâche... marmonna M. Goliadkine.

– Disons que je suis lâche...

– Débauché !...

– Disons que je suis débauché, répondit l'infâme ennemi au respectable M. Goliadkine, tout en le toisant du haut de l'escalier, avec son habituelle arrogance. Sans broncher, il le dévisageait, les yeux dans les yeux, il semblait le provoquer par son attitude. Notre héros cracha d'indignation, descendit précipitamment l'escalier et sortit sur le perron.

Il était à ce point anéanti qu'il ne se rendit

même pas compte comment il monta dans la voiture et qui l'aida à monter.

Quand il reprit ses esprits, il s'aperçut qu'on le conduisait le long de la Fontanka. « Sans doute me conduit-il vers le pont Ismailovski ? » se dit M. Goliadkine ; à cet instant notre héros voulut réfléchir à quelque chose, mais il ne put. Et pourtant, il s'agissait de quelque chose de terrible, d'inconcevable... « Bah ! tant pis », conclut-il et il se laissa mener vers le pont Ismailovsky.

XIII

Le temps semblait vouloir prendre un tour favorable. La neige mouillée, qui jusque-là tombait abondamment, devint de plus en plus rare et bientôt s'arrêta complètement. On pouvait voir le ciel où s'allumaient, çà et là, quelques étoiles. Il faisait toujours froid et humide. La rue était sale. Tout cela accablait M. Goliadkine qui avait déjà peine à respirer. Son pardessus trempé pesait lourdement sur ses épaules et semblait imbiber ses membres d'une tiède humidité. Les jambes de notre héros, déjà assez affaiblies, pliaient sous le poids des vêtements mouillés. Des frissons de fièvre parcouraient son corps tels des moustiques insatiables et lancinants. Son corps exténué sécrétait une sueur froide, maladive. Telle était sa détresse qu'il en oublia même de répéter avec sa fermeté habituelle sa phrase favorite : « Tout peut encore s'arranger, tout doit certainement, infailliblement s'arranger. » Néanmoins,

surmontant sa défaillance, notre héros, qui ne perdait pas courage, se reprit et murmura : « Pour le moment, tout ça n'a pas d'importance ». Il essuya son visage ruisselant de gouttes qui dégoulinaient en tous sens de son chapeau rond, trempé à tel point qu'il ne pouvait plus retenir l'eau de la pluie. « Tout ça n'a pas d'importance », répéta notre héros ; il s'assit sur un gros billot qui traînait à côté d'un tas de bois dans la cour d'Olsoufi Ivanovitch. Il n'était plus question de rêvasser de sérénades espagnoles et d'échelle de soie. Il s'agissait plutôt de trouver un petit coin confortable, sinon très chaud, un petit coin intime et obscur. Il était fortement tenté – disons-le en passant – par le petit réduit proche du vestibule de service où jadis, au début de ses aventures, il était resté près de deux heures entre l'armoire et les vieux paravents, au milieu d'un amoncellement de chiffons, de hardes et de vieilleries.

Notons que M. Goliadkine attendait déjà depuis plus de deux heures dans la cour d'Olsoufi Ivanovitch. Notons également que le petit réduit intime et confortable présentait aujourd'hui

quelques inconvénients qui n'existaient pas alors. Tout d'abord, l'endroit avait été certainement remarqué et signalé. On devait monter bonne garde autour de cet endroit depuis le fameux esclandre du bal ; et, d'autre part, il était obligé d'attendre dans la cour un signal de Clara Olsoufievna.

Il était certain qu'elle l'avertirait par un signal quelconque. C'était certain : « Ce n'est pas, d'ailleurs, nous qui avons déclenché toute cette affaire, ce n'est pas à nous de la terminer. » Sur ce, M. Goliadkine se souvint d'un passage de roman qu'il avait lu il y a fort longtemps, et au cours duquel l'héroïne, dans des circonstances absolument identiques à celles de ce soir, avertissait son amant, Alfred, en attachant un ruban rose à la fenêtre. Mais aujourd'hui dans la nuit, avec le brouillard et l'humidité du climat de Saint-Pétersbourg, un ruban rose ne pouvait convenir, il ne fallait pas y penser. « Non, pas question d'échelles de soie, décida notre héros. Je ferais mieux de me blottir dans un petit coin discret et obscur... » Il se réfugia dans un coin de la cour situé en face des fenêtres à côté d'une pile

de bois. Certes on circulait beaucoup dans cette cour : des cochers, des postillons déambulaient au milieu de grincements d'essieux et de hennissements de chevaux... néanmoins l'endroit était assez confortable ; M. Goliadkine était dans l'ombre et peu lui importait d'être remarqué ou non des cochers. Il voyait tout et ne pouvait être vu de l'appartement. Les fenêtres étaient brillamment illuminées. Olsoufi Ivanovitch devait encore donner une grande soirée. Toutefois, on n'entendait pas de musique. « Ce n'est pas un bal, c'est une réunion d'un autre genre, se dit notre héros, assez angoissé. Mais est-ce bien pour aujourd'hui ce rendez-vous ?... N'y a-t-il pas une erreur de date. C'est possible. Tout est possible... Voici ce qui a pu se passer... La lettre a pu être écrite et envoyée la veille et je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui par suite d'une négligence de Petrouchka, de cet odieux scélérat. Ou bien, elle a été écrite demain... c'est-à-dire que le rendez-vous était fixé pour demain... que je devais venir l'attendre demain avec la voiture... »

Le sang de M. Goliadkine se glaça à cette

hypothèse. Pour la vérifier il plongea la main dans sa poche. À son grand étonnement il n'y trouva pas la lettre. « Que se passe-t-il ? murmura notre héros à demi anéanti. Où ai-je pu la laisser ? L'aurais-je perdue ? Ah, il ne manquait que ça, fit-il en gémissant. Et si elle tombe dans des mains ennemies ? C'est peut-être déjà fait. Ah ! mon Dieu ! Que va-t-il arriver ? Ça fera un scandale... Ah ! destin, destin misérable !... » Il pensa aussitôt à son sosie et se mit à trembler comme une feuille. L'indigne personnage, en lui jetant son pardessus sur la tête, avait peut-être profité de sa confusion pour lui soustraire la lettre dont il avait eu vent par les ennemis de M. Goliadkine... « D'autant qu'il a l'habitude d'intercepter, se dit-il, quant aux preuves... mais à quoi bon les preuves ?... » Après un premier accès de stupeur et d'effroi, le sang afflua violemment à la tête de notre héros. Il poussa un grincement, saisit des mains sa tête brûlante et s'effondra sur le billot. Il sombra dans la méditation... sans parvenir à fixer ses pensées. Des visages défilaient devant ses yeux, tantôt vagues, tantôt plus nets, des événements depuis

longtemps oubliés, les mélodies de quelques chansons stupides venaient se présenter à sa mémoire... Il était au comble de l'anxiété, d'une indescriptible anxiété... « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, répétait notre héros, reprenant conscience et étouffant un lourd sanglot, mon Dieu, donne force et fermeté à mon esprit plongé dans un gouffre sans fond de malheurs. Je suis perdu, je suis anéanti, aucun doute n'est possible à ce sujet. C'est dans l'ordre des choses. Il ne peut en être autrement. J'ai perdu ma place, je l'ai certainement perdue... je ne pouvais pas ne pas la perdre. Bon, supposons même que les choses s'arrangent d'une manière ou d'une autre. Supposons que mon petit magot suffise pour les premiers jours. Il faudra louer un autre appartement, trouver quelques meubles... je n'aurai plus Petrouchka... Bon, je puis me passer de cette fripouille... J'habiterai chez des gens ; ça peut s'arranger. Je pourrai sortir et rentrer quand il me plaira. Il n'y aura plus Petrouchka pour me faire la tête lorsque je rentrerai tard. C'est l'avantage de la sous-location ; c'est bien connu, ça. Bon. Disons donc que c'est bien comme ça.

Mais je suis toujours à parler d'autre chose, de tout autre chose... » À cet instant, la pensée de sa situation présente traversa son esprit. Il regarda autour de lui. « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Ah ! Seigneur, mais à quoi donc étais-je en train de penser ?... » gémit notre héros, absolument désemparé, pressant des mains sa tête enfiévrée...

– Vous avez l'intention de partir bientôt ? fit une voix au-dessus de lui.

M. Goliadkine tressaillit et leva les yeux. Il vit devant lui son cocher. L'homme était, lui aussi, trempé jusqu'aux os et transi. L'impatience et le désœuvrement lui avaient suggéré l'idée de jeter un coup d'œil sur M. Goliadkine tapi derrière le tas de bois.

– Mais, mon ami, je ne sais pas... je compte partir bientôt, oui, très bientôt, mon ami... Patiente un peu...

Le cocher se retira, marmonnant entre ses dents. « Qu'a-t-il à grogner ? murmura en larmoyant notre héros, je l'ai loué pour toute la soirée... Je suis, me semble-t-il, dans mon droit... n'est-ce pas ? Je l'ai loué pour toute la soirée, un

point c’est tout. Qu’il soit ici ou ailleurs, c’est le même prix. Tout dépend de mon bon vouloir. Je suis libre de partir ou de rester ici derrière le tas de bois... et ça ne te regarde pas. Tu n’as pas le droit de protester. Ton maître a envie de rester ici, derrière le tas de bois... eh bien, il y reste... il n’empiète sur les droits de personne ! Parfaitement !... Oui, parfaitement, mademoiselle, tenez-vous-le pour dit. Quant à votre cabane, sachez-le bien, mademoiselle, personne n’habite les cabanes de nos jours. Tenez-vous-le pour dit ! Et sachez aussi que l’immoralité ne paie pas en notre siècle de lumière ; vous en êtes d’ailleurs un exemple lamentable... Mademoiselle a décidé que je travaillerais dans un bureau et que nous vivrions au bord de la mer... Eh bien, sachez-le bien, mademoiselle, il n’y a pas de bureaux au bord de la mer, et quant à faire de moi un chef, il ne faut pas y penser. Bon ! Supposons, par exemple, que je fasse une demande... je me présente, je dis : « Voilà, monsieur, nommez-moi chef de bureau et... défendez-moi de mes ennemis... » Eh bien, mademoiselle, on me répondra ceci : « Il y a déjà

assez de chefs de bureau comme cela... » Et quant à vous, mademoiselle, vous n'êtes plus chez M^me^ Falbala, qui vous donnait des leçons de moralité, leçons dont vous êtes une illustration vivante et lamentable. La moralité consiste à rester à la maison, mademoiselle, à honorer votre père et à ne pas penser trop tôt au mariage. On vous trouvera des fiancés, quand il sera temps. Tenez-vous-le pour dit. Il faut évidemment développer certains talents. Il est bon de savoir jouer du piano, connaître le français, apprendre un peu d'histoire et de géographie, d'histoire sainte et d'arithmétique – ceci est indiscutable... Mais il ne faut guère plus. Ah ! il y a encore la question de la cuisine. L'art culinaire doit faire partie de l'éducation de toute jeune fille convenable. Maintenant revenons à notre projet. Tout d'abord, on ne vous laissera pas partir, ma toute belle demoiselle. Et si vous vous échappez, on vous poursuivra. Après quoi, on vous mettra sous tutelle, on vous enfermera dans un couvent. Et alors, ma chère demoiselle, que m'ordonnerez-vous de faire ? Devrais-je, à l'instar de certains héros de stupides romans, venir tous les jours

contempler du haut d'une colline voisine les murs glacés de votre prison ? Devrais-je, à cette vue, fondre en larmes et courir, tel un personnage de ces mauvais poètes et romanciers allemands ? Est-ce cela que vous voulez, mademoiselle ?

« Permettez-moi de vous faire observer amicalement, tout d'abord, que les histoires de ce genre n'ont plus cours chez nous, ensuite, que vous et vos parents méritez quelques bonnes raclées pour les romans français que vous avez lus et qu'on vous a donnés à lire... Apprenez que les romans français ne vous enseignent rien de bon. On n'y trouve que poison... un poison délétère, mademoiselle.

» Vous pensez sans doute, qu'on peut s'enfuir impunément et se réfugier dans une cabane au bord de la mer... Une fois là, nous nous mettrons à roucouler, à parler sentiments et nous passerons notre vie heureux et comblés... Et avec cela, un petit rejeton, un oiselet, sans doute ?... Après quoi, on viendra voir votre père, le conseiller d'État Olsoufi Ivanovitch, et on lui dira : « Voilà, mon cher, voilà notre oiselet... Oubliez en cette

occasion votre malédiction et bénissez-nous... » Non, je vous le répète, mademoiselle, on n'agit pas de la sorte !

» Quant aux roucoulades et aux amours, n'y comptez pas. De nos jours le mari est le maître, mademoiselle. Une femme honnête et bien éduquée doit essayer, par tous les moyens, à lui rendre la vie agréable. En notre siècle de progrès, on ne tient pas aux manifestations de tendresse, mademoiselle. L'époque de Jean-Jacques Rousseau est révolue. De nos jours, il en est autrement. Un mari rentre du travail. Supposons qu'il a faim ; il dira : « Ma chérie, j'aimerais bien manger un petit morceau pour tromper la faim, par exemple, un peu de hareng fumé avec un verre de vodka. » Eh bien, mademoiselle, vous devez toujours tenir prêts, harengs et vodka. Et voilà le mari qui se met à manger avec appétit un petit morceau, sans même vous regarder, mademoiselle. Il se contente de vous dire : « Va donc à la cuisine, mon petit chat, et veille bien au dîner, mon chéri. » Il vous embrassera une fois par semaine, et encore sans trop de passion, ma chère ; voilà comment ça se passe aujourd'hui,

mademoiselle. Oui, je répète, un petit baiser sans trop de passion. Voilà ce qui vous arrivera, si on veut bien raisonner, si on veut voir les choses comme elles sont... Et que viens-je faire dans cette affaire ? Pourquoi me rendez-vous complice de vos fantaisies, mademoiselle ? Évidemment, vous prétendez que je suis « un homme généreux, dévoué, un homme cher à votre cœur »... Mais, tout d'abord, mademoiselle, sachez que je ne suis pas fait pour vous. Je ne suis pas un maître dans l'art du compliment, vous le savez bien, vous-même ; je déteste les petites futilités parfumées qu'on débite aux dames. Je ne suis pas bon pour jouer les amants langoureux...

» Et d'ailleurs, mon physique ne s'y prête pas ! Vous ne trouverez en nous ni vanité, ni prétention, ni hypocrisie, mademoiselle, nous vous l'avouons en toute sincérité. Oui, voilà comment nous sommes ! Nous avons un caractère droit et loyal et un esprit sain. Les intrigues ne nous intéressent pas. Je ne suis pas un intrigant et j'en suis fier ! Voilà !... Je ne porte pas de masque quand je suis au milieu de gens honnêtes et pour tout vous dire... »

Subitement M. Goliadkine tressaillit. La barbe rousse complètement trempée du cocher apparut à nouveau au-dessus du tas de bois.

– Je viens tout de suite, mon ami, j'arrive, mon ami, oui, j'arrive tout de suite, bredouilla notre héros.

Le cocher se gratta la nuque, promena sa main sur sa barbe, fit un pas en avant... puis s'arrêta et fixa un regard plein de méfiance sur M. Goliadkine.

– Je viens, mon ami. Vois-tu, mon ami... Je dois attendre encore un peu... Juste une seconde, mon brave... Comprends-tu, mon ami... ?

– N'avez-vous pas l'intention de partir d'ici ? fit enfin le cocher en s'approchant résolument de notre héros.

– Mais non, mon ami... je viens. Vois-tu, mon ami, j'attends ici...

– Je vois...

– Vois-tu, mon ami, je dois... À propos, de quel village es-tu, mon cher ?

– Je suis né chez mes maîtres...

– Et ce sont de bons maîtres ?

– Ma foi...

– Bon, mon ami. Reste un moment ici, mon cher. Vois-tu, mon ami... es-tu depuis longtemps à Saint-Pétersbourg ?

– Depuis un an...

– Es-tu content, mon ami ?

– Ma foi...

– C’est bien, mon ami, c’est bien. Remercions-en la Providence, mon cher. Un conseil, mon ami : recherche toujours les honnêtes gens. Ils sont devenus rares, aujourd’hui, mon cher. Un homme brave et honnête te donnera à boire et à manger ; il te soignera et te lavera. Vois-tu, mon ami, parfois les larmes apparaissent au milieu de l’or... Tu en vois un exemple lamentable devant toi... Voilà comment vont les choses, mon cher...

Le cocher parut prendre en pitié M. Goliadkine et répondit :

– Bon, je vous attendrai. Restez-vous longtemps encore ?

– Non, mon ami, non. Sais-tu, je commence déjà à perdre patience, mon cher... Je ne compte plus attendre longtemps... qu'en penses-tu, mon ami ? Je fais confiance à ton jugement. Je crois que ce n'est plus la peine d'attendre ici...

– Alors, vous ne pensez plus partir ?

– Non, mon ami, non... mais je te donnerai quand même un bon pourboire... c'est promis. Combien te dois-je, mon brave ?

– Eh bien, ce que vous m'avez promis, monsieur. J'ai attendu longtemps, monsieur. Vous n'allez tout de même pas me frustrer, monsieur.

– Voilà pour toi, mon cher, voilà.

M. Goliadkine remit au cocher les six roubles promis. Il était fermement décidé à ne plus perdre de temps. Il voulait partir coûte que coûte. D'ailleurs les ponts étaient coupés, désormais. Il avait licencié le cocher et n'avait, par conséquent, aucune raison d'attendre. Il sortit de la cour, franchit la porte cochère et tourna à gauche. Puis, sans se retourner, radieux et haletant, il se mit à

courir. « Tout peut encore s'arranger pour le mieux, pensait-il ; quant à moi, j'ai évité, de cette façon, un grand malheur. »

De fait, M. Goliadkine se sentit tout à coup extraordinairement léger et apaisé. « Ah ! pourvu que tout s'arrange au mieux », soupirait notre héros, sans trop oser y croire, cependant. Voilà ce que je vais faire... non, il vaut mieux, plutôt... ou encore, oui, voilà ce qu'il faut que je fasse...

Divaguant de la sorte, cherchant toujours à sortir de son incertitude, notre héros parvint au pont Semionovski. Une fois là, il prit la sage et suprême décision de revenir sur ses pas. « C'est préférable, se dit-il, j'ai intérêt à adopter cette attitude... une attitude de spectateur, impartial... un spectateur et rien de plus. Je serai un simple spectateur, étranger à toute cette affaire. Quoi qu'il arrive, je reste en dehors de l'histoire, je ne suis pas responsable. Voilà ! Voilà ce que je dois faire dorénavant. »

Ayant pris cette décision, notre héros revint sur ses pas. L'heureuse idée d'adopter à l'avenir une attitude de spectateur renforçait sa confiance.

« C’est préférable ainsi, se répétait-il, c’est préférable. On n’est responsable de rien et, en même temps, on assiste à tout... voilà ! C’est la meilleure solution, sans discussion possible... »

Entièrement rassuré, M. Goliadkine reprit son poste derrière le tas de bois, refuge confortable et protecteur. Il fixa son attention sur les fenêtres. Il n’eut pas longtemps à regarder et à attendre, cette fois. Subitement, une étrange agitation se manifesta derrière toutes les fenêtres du logement d’Olsoufi Ivanovitch. Des visages apparurent, les rideaux furent tirés ; les invités se pressèrent en groupes contre les vitres. Tous paraissaient chercher quelque chose dans la cour. Protégé par son tas de bois, notre héros se mit, de son côté, à suivre avec attention et curiosité les mouvements des gens. Il allongeait sa tête, tantôt à droite tantôt à gauche, dans la mesure où l’ombre, projetée sur lui par le tas de bois, le permettait. Soudain son sang se glaça ; il frissonna et faillit tomber d’effroi, à la renverse. Il eut subitement l’absolue intuition qu’on cherchait non pas n’importe qui ou n’importe quoi, mais qu’on le cherchait lui, lui M. Goliadkine. Tous les regards

étaient tournés vers lui... Fuir était impossible. On l'aurait repéré... Glacé d'épouvante, il se recroquevilla, se serra contre les bûches et se rendit compte, au même moment, que l'ombre perfide le trahissait, ne protégeait plus tout son corps. Avec quelle joie notre héros n'eut-il point accepté, en cet instant, de se métamorphoser en souris pour s'infiltrer dans le plus petit interstice, pour pouvoir se glisser entre les bûches et y rester bien paisiblement. Ah ! si cela avait été possible ! Malheureusement, c'était absolument impossible. Au comble de la terreur, il se décida à lever les yeux et les fixer droit sur les fenêtres. C'était préférable ! Mais soudain, ce fut l'anéantissement total. M. Goliadkine brûlait de honte ; il se rendit compte qu'on l'avait repéré. On l'avait reconnu. Tous l'avaient reconnu, tous lui faisaient des signes de la main. Tous lui adressaient des saluts de la tête. Tous l'appelaient. Il entendit le bruit de vasistas qu'on ouvrait. Il entendit des voix qui toutes lui criaient quelque chose...

« Je m'étonne qu'on ne fouette pas ces filles dès l'enfance... » bredouillait notre héros absolument désemparé. Tout à coup, « Il » (on

sait qui) apparut sur le perron. Il n'avait ni son chapeau ni son manteau. Il paraissait essoufflé. Il descendit les marches et se précipita vers M. Goliadkine, sémillant, sautillant, manifestant la joie extrême qu'il avait de retrouver son grand ami.

– Iakov Petrovitch, gazouillait ce personnage bien inutile, Iakov Petrovitch, vous ici ? Vous allez prendre froid, Iakov Petrovitch. Il fait glacial ici. Venez dans l'appartement.

– Non, ce n'est rien, Iakov Petrovitch, ce n'est rien, répondit notre héros d'une voix résignée.

– Mais c'est impossible, Iakov Petrovitch. On vous demande, on vous réclame respectueusement, on vous attend. On m'a dit : « Faites-nous plaisir et amenez-nous Iakov Petrovitch. » Voilà !

– Non, Iakov Petrovitch, marmonnait M. Goliadkine, brûlant à petit feu et glacé, tout à la fois, de honte et de terreur.

– Nenni, nenni, gazouillait l'affreux individu. Nenni, nenni. Pour rien au monde. Allons, venez,

ajouta-t-il d'une voix autoritaire et il entraîna notre héros vers le perron. M. Goliadkine aîné voulut se débattre, mais il lui parut gênant de résister et se battre sous les yeux de tous les invités. Il avança. On ne peut dire qu'il marchait, car il ne savait déjà lui-même ce qu'il faisait et ce qui se passait. Et d'ailleurs, tout cela n'avait plus d'importance.

Avant qu'il ait pu reprendre ses esprits, il se trouva dans la grande salle de réception. Il était pâle, défait, échevelé, désemparé. D'un regard trouble il embrassa l'assistance. Horreur ! La salle et les pièces voisines étaient bourrées de monde. Une multitude d'hommes. Tout un parterre de dames. Tous se pressaient autour de lui, tous avançaient vers lui, et cette mer humaine entraînait notre héros vers un coin de la salle. Il s'en rendit compte. Une idée traversa son esprit : « Ce n'est pas vers la porte. » En effet, ce n'était pas vers la porte qu'on le poussait, mais vers le paisible fauteuil où se trouvait Olsoufi Ivanovitch. Près du fauteuil, il vit Clara Olsoufievna.

Elle était blême, et semblait triste et lasse, malgré l'éclat de sa toilette. Notre héros remarqua particulièrement les petites fleurs blanches piquées dans ses noirs cheveux. C'était d'un bel effet. De l'autre côté du fauteuil, il vit Vladimir Semionovitch, en frac noir avec, à la boutonnière, sa nouvelle décoration. On amena M. Goliadkine droit devant Olsoufi Ivanovitch. On le tenait par les bras, d'un côté, son sosie, qui avait pris, pour la circonstance, un air distingué et digne, ce qui fit grand plaisir à notre héros, de l'autre André Philippovitch dont le visage avait une expression solennelle.

« Que veut dire tout cela ? » se demanda M. Goliadkine. Mais, lorsqu'il se rendit compte qu'on l'amenait devant Olsoufi Ivanovitch, il fut illuminé par une idée. Il pensa subitement à la lettre interceptée... Il était maintenant devant le fauteuil d'Olsoufi Ivanovitch.

« Que dois-je faire maintenant ? se demandait notre héros, en proie à une angoisse insurmontable. Je dois adopter une attitude fière, une attitude franche, non dénuée de noblesse et

de discrétion ; toutefois, je dois dire : « Voici, messieurs, voici... »

Pourtant, ce qu'il redoutait tant, n'arriva pas en réalité. Olsoufi Ivanovitch l'accueillit avec une certaine affabilité. Il ne lui tendit pas la main, mais le regarda longuement en hochant sa tête grise et respectable. Il hocha la tête d'un air grave et solennel, mais non sans bienveillance. Ce fut du moins l'impression de notre héros. Il crut même voix briller une larme dans l'œil trouble du vieillard. En levant les yeux, M. Goliadkine, crut voir apparaître des larmes sur les cils de Clara Olsoufievna. Vladimir Semionovitch lui parut également très ému. Même le maintien digne et imperturbable d'André Philippovitch reflétait une certaine compassion. Quant au jeune homme, que nous avions mentionné au cours du bal, en disant qu'il ressemblait fort à un vieux conseiller d'État, il profita de ce moment d'émotion générale pour éclater en sanglots... Tout cela ne fut peut-être qu'une illusion des sens de notre héros. Lui-même pleurait et sentait ses larmes brûlantes couler le long de ses joues glacées... D'une voix coupée de sanglots, il voulut s'adresser à son

ancien protecteur pour lui épancher son cœur.

Il se sentait maintenant réconcilié avec toute l'humanité et avec son propre destin. Il se sentait rempli d'amour, non seulement pour le digne vieillard, mais aussi pour tous ses invités et même pour le malfaisant sosie, qui, en cet instant, ne lui paraissait être ni malfaisant ni sosie, mais un homme normal et fort aimable. M. Goliadkine voulut parler à Olsoufi Ivanovitch, mais le trop-plein de son âme l'en empêcha. Il ne put prononcer un mot et se contenta de poser sa main sur le cœur dans un geste large et démonstratif... André Philippovitch, afin d'éviter au sensible vieillard des émotions trop fortes, entraîna notre héros dans un coin de la salle et l'y abandonna, lui laissant, toutefois, une liberté absolue. Tout en souriant et marmonnant entre ses dents, notre héros se mit à se frayer un chemin à travers la foule compacte. Il était décontenancé par les événements, mais se sentait entièrement réconcilié avec les hommes et sa destinée. Il avançait. Les gens se rangeaient sur son passage et le regardaient avec une étrange curiosité et un air de compassion énigmatique.

Notre héros parvint à une pièce voisine. Il y fut accueilli avec la même sollicitude. Il se rendait vaguement compte qu'une file nombreuse se pressait sur ses pas. Il sentait que les gens surveillaient chacun de ses gestes. Il les entendait discuter en sourdine de quelque chose de très important. Il les voyait parler, hocher la tête, chuchoter, se contredire, se disputer âprement... Il aurait voulu savoir de quoi ils discutaient, pourquoi ils chuchotaient et se disputaient. Il se retourna et vit son sosie à ses côtés. Il éprouva aussitôt un besoin insurmontable de saisir la main de cet homme et de l'entraîner à l'écart. Là, il le supplia de l'aider dans toutes les circonstances futures et de ne point l'abandonner en un moment aussi critique. M. Goliadkine jeune secoua sa tête avec gravité et serra fortement la main de notre héros, qui sentit battre violemment son cœur oppressé par un trop-plein d'émotions. Il suffoquait, il se sentait écrasé de toutes parts. Il avait peine à supporter tous ces regards qui le perçaient, le dévoraient, l'anéantissaient... M. Goliadkine aperçut, en passant, le conseiller qui portait perruque. Le conseiller le fixait d'un

regard sévère, scrutateur, qui ne s'accordait point à la sympathie de tous... M. Goliadkine voulut aller à lui, sourire, s'expliquer d'un mot avec lui ; mais il ne put. Pour un moment il oublia la réalité, perdit la mémoire et le sentiment... Lorsqu'il revint à lui, il constata qu'il circulait au milieu d'un large cercle de convives. Tout à coup on appela de la pièce voisine : M. Goliadkine ! Ce fut un cri soudain qui passa sur les groupes. Tout le monde s'agita bruyamment, on se hâta vers les portes du premier salon, on y porta presque M. Goliadkine. Le conseiller à la perruque et au cœur impitoyable se trouva à côté de M. Goliadkine. Le conseiller lui prit la main, le fit asseoir à ses côtés, en face mais à distance respectueuse du fauteuil d'Olsoufi Ivanovitch. Les convives formèrent un cercle à plusieurs rangs et s'assirent autour de M. Goliadkine et d'Olsoufi Ivanovitch. Ils se turent et s'apaisèrent. Le silence était grave. On regardait Olsoufi Ivanovitch, on semblait attendre un événement extraordinaire. M. Goliadkine remarqua que l'autre M. Goliadkine et André Philippovitch s'étaient placés aux côtés du fauteuil d'Olsoufi

Ivanovitch, en face du conseiller... Le silence se prolongeait. C'était l'attente...

« C'est ainsi dans les familles, quand un parent doit partir pour un lointain voyage ; il n'y aurait plus maintenant qu'à se lever et à prier », pensa notre héros. Ses réflexions furent interrompues par l'agitation soudaine des invités. Mais personne ne semblait surpris. « Il arrive... il arrive », disait-on.

« Qui donc arrive ? » se demandait M. Goliadkine, qui tressaillit d'une sensation bizarre.

« Il est temps », fit le conseiller à perruque, en regardant avec attention André Philippovitch. De son côté, ce dernier leva les yeux sur Olsoufi Ivanovitch. Le digne vieillard hocha solennellement la tête en signe d'approbation.

– Levez-vous, dit le conseiller, en soulevant M. Goliadkine.

Tout le monde se leva. Le conseiller prit M. Goliadkine aîné par la main. André Philippovitch fit de même avec M. Goliadkine

jeune. Les deux fonctionnaires amenèrent solennellement face à face les deux jumeaux, au milieu de la foule attentive et anxieuse. Notre héros promena son regard étonné autour de lui, mais aussitôt on le rappela à l'ordre, en lui montrant son sosie qui lui tendait la main.

« On veut nous réconcilier », se dit notre héros et tendit, à son tour, sa main avec attendrissement. Après la main, il tendit sa tête. Son sosie en fit de même...

Il sembla à notre héros que son perfide ami lui souriait, tout en clignant insolemment des yeux, à la dérobée, vers les spectateurs qui les entouraient. Oui, il crut voir une expression de mauvais augure sur le visage infâme de l'imposteur, une grimace que le traître faisait au moment même où il allait donner son baiser de Judas.

M. Goliadkine entendit des cloches résonner dans sa tête. Ses yeux se brouillèrent. Il lui sembla qu'une multitude, une file interminable de Goliadkine, tous absolument semblables, faisaient au même instant irruption dans la salle,

en enfonçant les portes... Mais il était trop tard... Déjà retentissait le baiser sonore et perfide et...

Ici prend place un événement absolument inattendu... Les deux battants de la porte d'entrée s'ouvrirent avec fracas ; un homme, dont la vue seule glaça d'effroi notre héros, parut sur le seuil. Les pieds de M. Goliadkine s'enracinèrent au plancher. Un cri d'épouvante s'étrangla dans sa gorge oppressée...

Disons, toutefois, que M. Goliadkine avait prévu tout cela depuis longtemps ; il avait déjà pressenti cette situation. Le nouvel arrivant s'avança grave et solennel. Notre héros connaissait bien ce visage. Il l'avait vu très souvent, pas plus tard qu'aujourd'hui même... L'homme était de haute taille et de forte corpulence. Il portait un habit noir. Son cou s'ornait d'une croix de respectable dimension. Il ne lui manquait qu'un cigare aux lèvres, pour que la ressemblance fût parfaite... Son regard, comme nous l'avons déjà dit, glaça d'effroi M. Goliadkine. Grave et majestueux, il s'approcha du misérable héros de notre roman.

M. Goliadkine lui tendit la main. L'homme prit la main, et entraîna le malheureux à sa suite... Désemparé, le visage décomposé, notre héros regarda autour de lui...

« C'est Christian Ivanovitch Rutenspitz, c'est le docteur en médecine et en chirurgie, c'est votre vieil ami, Iakov Petrovitch », gazouilla une voix odieuse à l'oreille de notre héros. Ce dernier se retourna. L'homme qui venait de lui parler n'était autre que l'infâme sosie à l'âme détestable et perfide. Son visage rayonnait de joie, d'une joie cruelle et de mauvais augure. Il se frottait les mains avec allégresse, tournait joyeusement la tête en tous sens, allait de l'un à l'autre, ravi et triomphant. Il était prêt à danser d'enthousiasme.

Soudain, il bondit en avant, arracha une bougie de la main d'un domestique et s'avança, éclairant Christian Ivanovitch et M. Goliadkine, qui le suivirent.

Notre héros entendit distinctement tous les spectateurs se ruer à leur suite. Ils se pressaient, s'écrasaient, et répétaient tous en chœur les paroles de l'imposteur : « Ne craignez rien, ce

n’est rien, Iakov Petrovitch ; ce n’est que votre vieil ami, votre vieille connaissance, Christian Ivanovitch Rutenspitz. »

Ils sortirent dans le vestibule, puis dans l’escalier brillamment éclairé. Une foule nombreuse se pressait dans l’escalier. La porte d’entrée s’ouvrit bruyamment. M. Goliadkine se trouva sur le perron, toujours en compagnie du médecin. Dans la cour stationnait une voiture attelée de quatre chevaux qui piaffaient d’impatience. En trois bonds, l’odieux imposteur se trouva devant la voiture et tira la portière. D’un geste persuasif, Christian Ivanovitch engagea notre héros à monter. En vérité, il n’était guère utile de persuader M. Goliadkine. Il y avait suffisamment de monde pour le faire monter...

Délirant de terreur, M. Goliadkine se retourna. L’escalier illuminé était bourré de monde. Des yeux pleins de curiosité le fixaient de toutes parts. Sur le palier du premier étage, Olsoufi Ivanovitch, en personne, présidait à la cérémonie. Il se tenait sur son siège d’infirme et contemplait la scène avec attention et compassion. Tout le

monde attendait. Lorsque notre héros se retourna, un murmure d'impatience parcourut la foule.

« J'espère qu'il n'y a, en tout ceci, rien de blâmable... rien qui puisse susciter la sévérité et attirer sur moi l'attention générale... en ce qui concerne ma vie publique ? » murmura notre héros, complètement désemparé. Un tumulte de voix s'éleva autour de lui. Des gens hochaient la tête en signe de dénégation. Des larmes jaillirent des yeux de M. Goliadkine.

« En ce cas, je suis d'accord... je confie entièrement mon sort à Christian Ivanovitch... »

À peine eut-il prononcé les pactes par lesquelles il remettait son sort entre les mains de Christian Ivanovitch, que tous les assistants poussèrent ensemble des exclamations, des cris terribles, assourdissants, des cris de joie et de triomphe. L'écho funeste de ces clameurs courut tout le long de la multitude.

Christian Ivanovitch et André Philippovitch prirent M. Goliadkine chacun par un bras et se mirent à le hisser dans la voiture. Suivant sa lâche habitude, son sosie le poussait par derrière. Pour

la dernière fois, l'infortuné M. Goliadkine se retourna et parcourut du regard l'assistance. Il frissonnait de tous ses membres comme un petit chat sur lequel on jurait versé un grand broc d'eau froide – si on veut bien nous permettre cette comparaison. Il monta dans la voiture. Christian Ivanovitch le suivit aussitôt. On ferma la portière. On entendit le bruit du fouet sur les flancs des chevaux qui démarrèrent entraînant l'équipage... Tout le monde se précipita derrière la voiture.

Les cris frénétiques de tous ses ennemis accompagnèrent son départ.

Pendant quelques instants encore il parvint à distinguer quelques visages autour des portières de la voiture qui l'emportait.

Mais, petit à petit, ses ennemis furent distancés. Bientôt il ne les vit plus. L'indigne sosie de M. Goliadkine fut celui qui resta le plus longtemps dans leur sillage. Les mains dans les poches des pantalons verts de son uniforme, il courait, le visage radieux. Il bondissait tantôt à droite, tantôt à gauche de la voiture. À plusieurs

reprises, il s'accrocha à la voiture et envoya en guise d'adieu, des baisers aériens à son infortuné ami.

Mais la fatigue prit le dessus. Ses apparitions devinrent plus rares et bientôt il disparut complètement.

Une sourde douleur tenaillait le cœur de M. Goliadkine. Son sang en ébullition battait à ses tempes. Il suffoquait. Il eût aimé se déboutonner, mettre à nu sa poitrine, la frotter de neige, l'arroser d'eau fraîche. Bientôt il sombra dans l'inconscience la plus complète... Quand il revint à lui, il constata que la voiture roulait sur une route qu'il ne connaissait pas. À droite et à gauche, il vit des bois. La campagne était déserte et aride... Soudain, il défaillit en voyant deux yeux de flamme qui le fixaient dans l'obscurité, deux yeux qui étincelaient d'une joie infernale et funeste.

« Ce n'est pas Christian Ivanovitch. Qui est-ce ? Est-ce lui ? Lui ? Non, c'est Christian Ivanovitch, mais c'est un autre Christian Ivanovitch. C'est un Christian Ivanovitch

effrayant...

– Christian Ivanovitch, je n'ai rien fait, il me semble... Christian Ivanovitch, commença notre héros d'une voix timide et chevrotante, cherchant à adoucir, par sa docilité et son humilité, le cœur du terrible médecin.

– Vous aurez droit à un logement gratis, avec chauffage, éclairage et service, ce que vous ne méritez pas, fit Christian Ivanovitch.

Sa réponse sévère sonna comme un verdict impitoyable aux oreilles de notre héros. M. Goliadkine poussa un cri et saisit sa tête dans ses mains. Hélas, depuis longtemps il avait pressenti tout cela.